U d'/of OTTAWA
39003002268299

22-11/419

MILÉNA

8e SÉRIE GRAND IN-8e

Sa tête retomba lourdement en arrière : elle était morte (page 25)

DANS LA MONTAGNE NOIRE

MILÉNA

L707

HISTOIRE MONTÉNÉGRINE

PAR

EUGÈNE DE KERZOLLO

L
21
3

Dessins de M. A. de Boisroger

LIBRAIRIE NATIONALE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2380
.P36M5
1893
ex. 2

Une troupe campait au sommet d'une chaîne de collines (page 7)

MILÉNA

I. — Un Traître

Il nous faut, à notre grand regret, débuter par quelques lignes d'histoire. Pourtant, que nos lecteurs se rassurent, nous serons bref. Les faits qui nous occupent sont d'ailleurs trop récents pour être déjà mis en oubli; nous nous contenterons donc de rapporter ce qui est réellement indispensable à l'intelligence de ce récit.

Tout au fond de l'Adriatique, aux îles innombrables, se dessine une longue et étroite bande de terre, aux sombres forêts de hêtres et de sapins, aux pics convulsés, qui cache comme une barrière naturelle l'Herzégovine, le Monténégro et confine à l'Albanie. C'est la Dalmatie que se sont tour à tour disputée les Turcs, les Vénitiens, les Français et les Autrichiens qui, plus heureux, règnent aujourd'hui en maîtres sur ce beau pays.

Là se dressent des villes autrefois puissantes, aujourd'hui

mornes, endormies, mais confiantes dans l'avenir. Nous ne citerons que Raguse, la rivale de Venise, où s'illustrèrent nos soldats; Cattaro sommeillant au fond de ses bouches immenses où manœuvreraient à l'aise toutes les flottes de l'Europe.

Enfouie au pied de masses granitiques, aux sombres teintes sur lesquelles tranchent vivement l'éclatant badigeon de ses maisons, la pourpre radieuse de ses toits, la verdure intense de ses jardins, ses forts, ses hautes tours, ses campaniles aériens, Cattaro, baignant ses parties basses dans des flots toujours bleus, entourée d'un cirque menaçant de hautes montagnes où se creusent des golfes, des baies, où serpentent des rivières, où se voient des villages, des forts crénelés, jouit d'une position exceptionnelle dont l'Autriche a senti tout le prix.

Si dans la ville formidablement occupée, les Boccésiens, presque tous commerçants, ou marins, semblent supporter patiemment le joug étranger, il n'en est pas de même dans les campagnes où revit le passé tout entier avec ses mœurs, ses coutumes étranges. Là, on hait l'étranger d'une haine d'autant plus terrible qu'elle est forcément concentrée, qu'elle ne peut éclater qu'en de rares occasions. Tout d'ailleurs semble fortifier le montagnard dans ses fiers sentiments d'indépendance : le costume national si riche, si gracieux, la vue de ces montagnes, de ces plaines, théâtre de tant de luttes glorieuses, les récits du foyer, récits roulant tous sur le passé, et surtout les chants légendaires, héroïques qu'accompagnent si mélancoliquement les sons plaintifs de la « guzla ».

A ces accents qui font tressaillir les morts dans leurs tombes, les guerriers se lèvent, les lames nues des « handjar » et des cimeterres étincellent au feu du foyer, les têtes se montent et, dans la nuit, retentit ce cri terrible :

— Mort à l'étranger!

Il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, qu'une mesure inique de plus pour porter à son comble l'exaspération populaire; l'étincelle brilla, la mesure inique fut décrétée, et le pays entier s'insurgea.

Au mois d'août 1869, parut une circulaire ordonnant l'inscription sur les contrôles de l'état de tout homme propre au service militaire.

Cette mesure fut accueillie avec des cris, des sourdes rumeurs, des menaces même. On connaît l'attachement religieux et fanatique des peuples primitifs encore pour le sol qui les a vu naître ; ils supporteront tout, l'abaissement, la misère, l'esclavage, tant que leurs regards pourront s'arrêter sur les herbages opulents de leurs plaines, les pics sourcilleux de leurs montagnes, les flots bleus de leurs lacs, de leurs rivières... Et voilà qu'un arrêt inique leur défendait de penser à tout cela, d'opprimés qu'ils étaient les faisait esclaves en leur jetant un uniforme étranger sur le dos! C'en était trop, la coupe était pleine : elle déborda...

Pendant que des négociations s'ouvraient à Cattaro, à Vienne, le peuple tout entier, mal armé, mais animé d'un courage indomptable, écoutait la voix qui lui prêchait éloquemment la révolte, lui montrait ses plus chères affections foulées aux pieds, ses dernières libertés menacées, et se jetait dans les montagnes décidé à lutter jusqu'au bout...

* * *

Nous sommes en pleine insurrection...

Un soir de septembre 1869, une troupe, ou plutôt une armée étrange, bizarre, campait au sommet d'une chaîne de collines hautes, escarpées, d'où la vue dominait plus d'une lieue de pays.

Des feux de branches de pins dont la flamme haute,

empourprée se déployait à la brise, brillaient de distance en distance, éclairant de leurs lueurs ardentes les rochers aux formes fantastiques, les arbres poussant tordus, échevelés au-dessus de l'abîme. Des sentinelles se promenaient l'arme au bras, ou, immobiles, le regard fixé dans le vague, semblaient, dans la demi-obscurité, des ombres gigantesques, tandis que, couchés nonchalamment autour des brasiers, d'autres guerriers, le « handjar » entre les jambes, le long fusil albanais à la crosse incrustée de nacre ou d'argent à portée de la main, dormaient ou s'entretenaient d'une voix sombre...

Plus loin, faisant trève à leurs préoccupations, d'autres encore écoutaient les ballades héroïques que chantait un rapsode en s'accompagnant sur la « guzla ».

On n'eût pu rêver une scène plus pittoresque, un site plus saisissant. Tous ces hommes, aux vêtements éclatants d'or et de broderies où se mariaient les plus vives couleurs, armés de fusils étranges, de sabres étincelants, semblaient appartenir à un autre âge. Il y avait là des Dalmates, des Serbes, des Albanais et même quelques Monténégrins, malgré la neutralité forcée que gardait la Montagne-Noire...

On s'entretenait donc ici avec cette sombre préoccupation qui s'empare instinctivement des masses aux approches des grandes catastrophes; là on riait, on chantait, ailleurs on jouait...

Bref, c'était le tableau qu'a toujours présenté et que présentera toujours un camp.

En ce moment, la lune se levant brusquement, claire, radieuse, éclaira le campement des insurgés. A leurs pieds ils pouvaient voir, enveloppée de brumes transparentes, la ville de Cattaro, assise au bord de sa baie immense; autour d'eux des cimes chenues, tourmentées; derrière eux, une

haute muraille de montagnes qui les séparait seule du Monténégro.

Pendant que les hommes causaient ou dormaient, les chefs veillaient et se concertaient. Usant de notre droit d'historien, nous allons assister à leurs délibérations.

Assis sur d'énormes pierres, au fond d'une grotte ouverte dans les flancs des rochers, quatre hommes causaient avec animation. A leurs costumes étincelants de broderies d'or et d'argent, aux larges cimeterres qui pendaient à leurs ceintures, et surtout à leur air décidé, il était facile de reconnaître les principaux chefs du mouvement populaire.

La discussion, nous l'avons dit, était animée et les avis se partageaient. Marcherait-on en avant? Conserverait-on cette position pour ainsi dire inexpugnable et si péniblement conquise? Tels étaient les sujets de la délibération.

Des quatre chefs, trois étaient pour l'attente; seul, le quatrième s'efforçait de faire prévaloir son idée : l'offensive.

— Quels risques courons-nous? dit-il brusquement. J'arrive de la plaine; ils sont là une centaine d'hommes à peine escortant un convoi d'armes, de vivres et de munitions, pour le ravitaillement du fort Tergvitsa, bloqué par les nôtres. Nous sommes ici deux cents guerriers résolus, descendons comme une avalanche, précipitons-nous sur eux pendant qu'ils sont sans défiance, égorgeons-les jusqu'au dernier!... Les armes, les vivres nous appartiendrons, et nos hommes manquent de tout... Pourquoi attendre ici un ennemi qui peut rebrousser chemin, fuir sans combattre? Croyez-moi, mieux vaux l'attaque que l'attente, la certitude que l'illusion... c'est mon avis.

— Ce n'est pas le nôtre, répondirent deux des guerriers.

— Laissez-le parler! interrompit un Dalmate à la haute stature, à l'œil étincelant qu'on eût pu appeler le chef des

chefs. Continue, Yvan Goradvitj, ta langue est plus effilée que la lame de ton cimeterre.

— Tu ne m'as donc jamais vu combattre, que tu parles ainsi, Stephan-Jablovitj? fit Yvan Goradvitj avec un sourire caustique.

— Je ne nie pas ta bravoure, Yvan! Mais là n'est pas la question. Que nous proposes-tu? une marche en avant alors que nos hommes sont brisés de fatigue...

— La haine de l'oppresseur leur prêtera de nouvelles forces.

— Je t'accorde cela. Mais pourquoi nous donner cette fatigue inutile? reprit Stephan-Jablovitj, toujours grave. Pourquoi perdre le bénéfice de cette position formidable d'où il est, pour ainsi dire, impossible de nous débusquer ; car, pour cela, il faudrait contourner la montagne et connaître d'autres sentiers que celui qui serpente à nos pieds ?

— Pourquoi ces sentiers ne seraient-ils pas connus ?

— Parce qu'il n'existe pas de traîtres dans nos rangs, Yvan Goradvitj.

En même temps, il le regarda bien en face. Yvan pâlit.

— Mais nos hommes manquent de vivres; mais leurs fusils se tairont bientôt, car ils n'ont presque plus de munitions! reprit-il. Toi seul fais donc autorité ici!...

— Soit, décidez! Frères, — continua Stephan-Jablovitj en se tournant vers les deux chefs Wladislav Joupovitj et Philippo-Krivopitch, qui n'avaient pris qu'une part secondaire à la discussion, se contentant le plus souvent d'un geste d'approbation ou de dénégation — soyez juges...

« Devons-nous, comme le veut Yvan Goradvitj, abandonner ces collines, qui nous offrent de sérieux avantages en cas de retraite, d'où, sans armes, sans munitions, nous pouvons, avec les rochers, écraser nos oppresseurs avant qu'ils puissent parvenir jusqu'à nous, et cela pour nous

éparpiller dans la plaine, où notre courage ne pourra rien contre des forces supérieures? Non!... Aigles de ces montagnes, ces rochers ont de tout temps été notre refuge naturel; tant que nous avons combattu à leur ombre, nous avons été vainqueurs... Qu'importent leurs troupes nombreuses; qu'importent leurs canons, leurs armes perfectionnées! derrière ces rochers nous les bravons, le pays lui-même combat pour nous!...

Et, après un moment de silence, il reprit encore :

— Décidez!

Philippo et Wladislav allaient répondre quand, de derrière les masses granitiques, émergea la haute silhouette d'un guerrier. Il s'avançait lentement, le visage énergique, bronzé, éclairé par les blancs rayons de la lune. C'était un homme vieux déjà quoique tout en lui respirât la force et l'énergie. Une écharpe de laine brune, dont les extrémités frangées flottaient au gré du vent, l'enveloppait comme un manteau; un « handjar » pendait à son côté et dans sa ceinture de cuir ou « kolan » brillaient les crosses damasquinées de deux pistolets

Il s'arrêta à l'entrée de la grotte.

— La paix du Seigneur soit avec vous, frères! dit-il, en s'inclinant.

— Sois le bienvenu Jaroslav Moravitch! répondit Stephan; tu manquais au conseil. Mais quelles nouvelles nous apportes-tu?

— De mauvaises nouvelles, frères : je viens démasquer un traître...

— Un traître! s'écrièrent les guerriers avec stupeur.

Et Stephan reprit :

— Tu pourrais le nommer?...

— Je peux le nommer...

— Est-ce un des nôtres?...

— C'est un des nôtres... répondit le vieillard d'une voix sourde.

— Frère, ajouta Stephan, tes paroles sont graves!... Tu es vieux, la sagesse a toujours résidé en toi, nous t'écouterons... Mais n'oublie pas qu'il ne faut accuser qu'avec raison, que — avant de juger — nous voulons des preuves...

— Ces preuves, je les apporte.

— Parle donc!...

Le vieillard se recueillit un moment. Les guerriers l'entouraient émus, anxieux, attendant ses révélations. Seul, Yvan Goradvitj avait fait un mouvement comme pour quitter la grotte ; mais Jaroslav en barrait la sortie. Alors il se rejeta dans l'ombre, la face pâle, l'œil injecté de sang, torturant dans sa main crispée la crosse de son pistolet.

— Frère, commença Jaroslav Moravitch, quand éclata l'insurrection, quand des mesures iniques nous ont forcé de sauvegarder, les armes à la main, nos dernières libertés menacées, malgré mon âge, je n'ai pas hésité...

— C'est une justice que tous te rendront, dit Stephan. Mais continue.

— Je n'avais pas de fils qui pût combattre et mourir pour moi, continua le vieillard; j'ai laissé ma femme, ma fille et je suis venu. Ce matin, quand l'ennemi s'est montré près de nous, il fallait connaître ses intentions, et, parmi les chefs, deux, Yvan Goradvitj et moi, ont été désignés pour surveiller ses mouvements. Nous sommes partis chacun de notre côté, chacun décidé à remplir, fut-ce au péril de sa vie, la mission qui lui incombait.

— Nous le savons. Après?

— Toute la journée, me dissimulant derrière les rochers les buissons, j'ai suivi la marche de la colonne expéditionnaire, j ai surpris bien des paroles, bien des conversations dont nous ferons notre profit. La colonne avançait lente-

ment sans cesse harcelée par les nôtres qui, leur coup fait, disparaissaient derrière les rochers, contents d'avoir immolé une victime, frappé un ennemi. Le soir elle s'arrêta et campa dans une plaine ; les sentinelles furent posées ; mais les feux de bivac ne s'allumèrent pas : on voulait nous surprendre.

« J'en savais assez, j'allais me retirer quand, au-delà des avant-gardes, je distinguai deux hommes.

» Un pressentiment étrange me retenait comme cloué au sol ; une intuition secrète me révélait déjà la scène qui allait se passer, marché hideux où un nouveau Judas allait vendre ses frères !...

» Tapis dans l'herbe, je retenais mon souffle.

» Les deux hommes passèrent à côté de moi. Je ne pouvais distinguer leurs visages ; il faisait nuit ; mais quelques rayons glissant sur les armes, les broderies d'or et d'argent de leurs vêtements me révélaient au moins leur nationalité. L'un était un officier autrichien ; l'autre, ô honte ! un de nos frères...

» Et ce Judas sans entrailles marchandait l'asservissement de son pays, la mort de ses frères ! Et c'était un chef ! et il avait voix au conseil ! et il se faisait fort d'entraîner nos troupes dans une embuscade ! Malédiction sur lui ! honte éternelle à la mère qui l'a conçu et porté dans ses bras !

» J'entendis ces mots :

— » Cette nuit, par mon conseil, dit le traître, nos » hommes descendront des montagnes : ils seront à vous... » Si — il faut tout prévoir — je suis impuissant à les attirer » dans cette embuscade, je vous ai indiqué les sentiers des » montagnes : à vous d'agir !...

— » Va, répondit l'officier autrichien, et souviens-toi de » ce que je t'ai promis... »

« Ils se quittèrent. Abandonnant l'officier autrichien, je

suivis le traître toujours dissimulé derrière les brousses et les rochers. Oh ! connaître cet homme? l'arrêter, le punir avant qu'il ait pu commettre son forfait! c'était ma seule pensée... Tout à coup ma main rencontra la crosse de mon pistolet et je réprimai à grand peine un cri de joie : j'avais trouvé ! Levant mon arme, je visai le misérable à la tête et je pressai la détente...

» Il se recula vivement, évita la balle, puis, se jetant prestement derrière les rochers, disparut à mes yeux. Mais si rapide, si fugitive qu'avait été la lueur de la poudre, elle avait suffi pour éclairer le visage du traître : je l'avais reconnu... »

Il se fit un moment de silence, gros de trouble et d'anxiété. Enfin, prenant les deux mains du vieillard et le regardant bien en face, Stephan Jablovi'j s'écria d'une voix saccadée :

— Le nom de cet homme?...

— Yvan Goradvitj ! répondit Jaroslav sans hésiter.

— Lui !!!...

— Mensonge! s'écria Yvan qui essaya de bondir en avant. Mensonge ! Ne voyez-vous pas que cet homme est fou !...

— Fou ! répéta le vieillard avec feu; fou !... Frères, regardez cet homme : il tremble, il a peur ; sa trahison est peinte sur sa face... Fou ! je suis fou !... Arrachez-lui son « kolan »... il est plein encore d'or autrichien... le prix du sang !...

— Jamais! hurla Yvan Goradvitj.

Brusquement, Stephan se précipita sur le misérable et lui arracha sa ceinture pendant que Wladislav et Philippo s'emparaient de ses armes. Le « kolan » se déchira et une grande quantité de pièces d'or s'en échappèrent et roulèrent sur le sol en tintant joyeusement.

Stephan ramassa une de ces pièces : c'était de l'or autrichien.

— Cet homme est jugé ! dit-il froidement.

Se voyant demasqué, Yvan Goradvitj rugissait, se démenait comme un fauve pris au piége. Loin de nier son crime, il l'exaltait, le vantait, il s'en faisait gloire.

— Oui, je vous ai trahis, vendus, fit-il avec un ricanement de démon, et sans ce vieillard stupide, c'en était fait de vous! L'esclave peut se courber sous sa chaîne, il n'oublie pas son abjection; l'homme peut voiler sa haine, forcer ses lèvres à des paroles, à un sourire menteur, mais il ne peut l'arracher de son cœur, et je te haïssais, Stephan-Jablovitj !...

— Infamie! dirent les guerriers...

— Laissez parler cet homme, interrompit Stephan, car il est condamné !

II. — Un drame terrible.

Le misérable n'avait rien perdu de son audace.

— Oui, je te haïssais, Stephan-Jablovitj ! reprit il. J'aurais donné ma vie pour pouvoir me venger de toi !...

— Pourquoi cette haine? ne t'ai-je pas toujours traité comme un frère?

—Comme un frère !... Oublies-tu combien j'ai souffert par toi et pour toi ? Tu étais puissant, riche, je n'avais rien, et tu m'as jeté tes orgueilleux bienfaits à la face comme une aumône, comme une insulte !... J'aimais une femme ; mais j'étais pauvre et tu remuais l'or à pleines mains, et elle t'a préféré à moi!... C'était justice : toujours ici-bas l'humble souffre pour le puissant... J'ai partagé tes biens, tes

honneurs, ton amitié, comme un frère, dis-tu... Non, comme un paria à qui on jette un os à ronger toutes les fois qu'il crie! Mais c'est trop tarder... Tue-moi, Stephan, sois mon bourreau!... Les Autrichiens approchent, ils me vengeront...

— Frères, dit Stephan d'une voix grave, vous avez entendu... Comme homme, comme chrétien, j'eusse pu mépriser la haine de ce misérable, lui rendre le bien pour le mal. Comme citoyen, comme chef, je dois me montrer inexorable. Quelle peine mérite son crime?

— La mort! répondit Wladislav Joupovitj.

— La mort! répondit Philippo-Krivonitch; nos hommes ont des balles...

— Non! s'écria Jaroslav, cette mort est trop douce pour un tel crime. Qu'on fusille le soldat qui abandonne son poste, c'est justice, car là on ne punit qu'un moment de faiblesse, de défaillance... Mais celui qui a trahi son pays, vendu ses frères, doit souffrir longtemps, toujours. Il faut qu'il vive pour que chacun le repousse, le méprise, lui crache sa trahison à la face; il ne faut pas qu'une main amie presse la sienne, qu'un toit chrétien abrite son front deshonoré... Prenez un poignard, faites-le chauffer aux flammes d'un brasier et que sa lame rougie trace ce mot TRAITRE! sur le front du maudit...

— Non! s'écria Yvan. Oh! ce serait trop horrible!... La mort! la mort plutôt!...

— Vous avez entendu, frères? dit Stephan. Que décidez-vous?

— Qu'il subisse le supplice des traîtres...

— Qu'il en soit fait ainsi.

Quelques minutes après, le coupable, pâle, défaillant, était amené au milieu du camp où Stephan-Jablovitj raconta sa trahison. Brusquement arrachés à leurs jeux, à leurs causeries, les insurgés se groupèrent indignés autour des juges

et du condamné. Les mots traître, espion, circulaient avec de sourdes rumeurs ; aucune voix ne s'élevait pour le défendre, chacun, au contraire, l'accablait de reproches et de malédictions.

Seul, un homme osa protester, seul, il traversa les rangs pressés et se dressa devant le condamné comme pour lui faire un rempart de son corps.

C'était Petrowa Goradvitj, le frère d'Yvan.

— Avant de toucher à un cheveu de sa tête, vous passerez sur mon cadavre, lâches, dit-il en tirant son « handjar » avec une froide résolution.

Mais le poignard était rouge, et on l'écarta brusquement. Deux hommes maintinrent Yvan, malgré sa résistance acharnée, allongé sur le sol, pendant qu'un troisième, la lame rougie à la main, se penchait sur lui...

Quelques minutes après justice était faite ; le misérable portait en lettre indélébile son crime inscrit sur son front : il était flétri.

— Va, lui dit Stephan d'une voix grave, et puisses-tu ne jamais me rencontrer sur ton chemin.

Appuyé sur l'épaule de son frère, Yvan s'éloigna lentement ; mais, parvenu à l'extrémité du camp il se détourna, et, étendant la main vers ses juges.

— Jaroslav, Stephan, Philippo, Wladislav... nous nous reverrons ! rugit-il.

Puis, toujours accompagné de son frère, il disparut dans les ténèbres.

Cette terrible mais nécessaire exécution à peine accomplie, un grand cri s'éleva dans le camp.

— Aux armes ! aux armes ! voici l'ennemi !...

Les Autrichiens, lassés d'attendre un ennemi qui ne se présentait pas, s'étaient décidés à tenter l'assaut des collines. Sous les pâles rayonnements de la nuit, on les voyait,

semblables à des ombres, perdus au fond de l'étroit sentier. Pas un cri, pas une sonnerie de clairon, un roulement de tambour : ils espéraient surprendre les insurgés au milieu de leur sommeil.

Mais ceux-ci étaient sur leurs gardes, et la fusillade pétilla bientôt rayant l'obscurité de rouges éclairs, arrachant à la nuit de formidables échos. Chaque guerrier, pour ménager ses munitions, ne tirait qu'à coup sûr, et à chaque détonation un homme tombait.

Sans daigner riposter, les Autrichiens avançaient toujours l'arme au bras, raides comme à la parade.

Alors aux crépitements de la fusillade, se mêlèrent des bruits d'une autre nature. Déchaussant les lourds rochers qui surplombaient l'abîme, les insurgés les projetaient dans le vide : on voyait ces masses énormes glisser sur les parois de granit, rebondir le long des pentes et tomber au fond du défilé, écrasant plusieurs hommes sous leur poids. Des râles, des sanglots, des cris de douleur et d'agonie montaient comme une plainte infernale, et toujours les pierres roulaient, et toujours la poudre partait éclairant cette scène sauvage de lueurs rouges et fugitives.

Les Autrichiens montaient toujours comme un flot auquel vainement une digue s'oppose. C'était folie de leur part, du moins les insurgés le disaient, car, avant de parvenir au sommet des collines — si toutefois ils y parvenaient — leur nombre se trouverait réduit de plus de la moitié... Mais soudain une diversion terrible s'opéra. Gravissant les collines par des sentiers connus seulement des montagnards et que la trahison lui avait révélé, une nouvelle troupe parut sur le plateau, prenant les insurgés en écharpe.

Alors il fallut se diviser, faire tête à la fois aux deux troupes ennemies. C'était la perte des insurgés, mal armés, presque sans munitions... Pourtant ils n'abandonnèrent pas

la partie : Que leur importait la force? n'avaient-ils pas le droit pour eux?...

— Courage, Boccésiens! criait Jablovitj qui semblait se multiplier allant d'un groupe à l'autre, exaltant les braves, encourageant les timides. Courage!... les vautours sont nombreux; mais fussent-ils mille, fussent-ils deux mille, l'aigle des montagnes ne les craint pas. En avant!

— En avant! répétaient les insurgés électrisés par son exemple.

Et son redoutable cimeterre se levait lançant des éclairs sinistres dans la nuit, et les têtes volaient au loin, les crânes étaient fendus, les cadavres tombaient devant lui comme tombent les gerbes sous la faux du moissonneur.

Jaroslav, Philippo et Wladislav le secondaient de leur mieux.

Le combat corps à corps était engagé. Plus de détonations éclatantes, plus d'éclairs rougeâtres illuminant soudainement les ténèbres; si les fusils servaient, c'était comme massues... Les Autrichiens, la baïonnette au canon, les insurgés le « handjar » rouge de sang au poing, étaient mêlés, confondus, se reconnaissaient à peine. Parfois des corps étroitement enlacés roulaient au fond de l'abîme; les morts reposaient sur d'autres cadavres; les combattants baignaient dans le sang jusqu'à la cheville...

Les insurgés, n'espérant plus la victoire, voulaient au moins vendre chèrement leur défaite..

Cependant, il arriva un moment où cette lutte titanesque, cette résistance héroïque d'une poignée d'hommes contre tout un régiment ne put se prolonger davantage. Stephan et Jaroslav, qui n'avaient plus à leur côté qu'une cinquantaine d'hommes, presque tous blessés, résolurent de battre en retraite.

— En avant, compagnons! cria Stephan-Jablovitj de se

voix vibrante. Vouloir résister plus longtemps serait nous faire massacrer jusqu'au dernier, et la patrie a encore besoin de nous... L'ennemi nous barre la retraite, qu'importe ! nous le renverserons... En avant, vous dis-je ! que vos armes ne tremblent pas dans vos mains; Dieu combattra avec nous...

— En avant ! répétèrent les insurgés.

Comme une trombe, ils s'élancèrent le « handjar », le cimeterre au poing sur les rangs pressés des ennemis qui plièrent sous le choc. Sublime d'audace et de résolution, Stephan marchait le premier ouvrant à ses compagnons une sanglante trouée. Quels que fussent les efforts des Autrichiens, ils ne purent s'opposer au passage de cette poignée de héros...

Seulement, bien des guerriers restèrent sur le terrain. Cinquante ils étaient partis; ils se retrouvaient trente à peine.

Quelques minutes après, ils disparaissaient comme des ombres derrière les masses de granit où les vainqueurs n'osèrent pas les poursuivre.

Jaroslav n'était plus avec eux...

* * *

Aux ténèbres de la nuit avaient succédé des clartés intenses. Le soleil se levait lentement derrière les hautes cimes du Monténégro, cette principauté minuscule enclavée au milieu de tant d'états, et ses rayons, rouges, empourprés se projetaient en faisceaux sur l'étroit plateau où se sont déroulés les événements que nous venons de raconter.

Un calme effrayant, sinistre après tant d'horribles péripéties, planait maintenant sur le théâtre de la lutte. Les Autrichiens, dont l'unique but était de ravitailler les différents postes épars sur ces hauteurs, avaient décampé avant

l'aube. Mais quelles désolations ils laissaient après eux! Partout du sang noir, coagulé ou tiède et fumant encore; partout des corps étendus sans mouvement, raides, les yeux tous grands ouverts semblant contempler le ciel; partout des armes éparses, brisées, tordues, auxquelles adhéraient encore des lambeaux sanglants!...

Autrichiens et Boccésiens dormaient là du sommeil éternel! La mort, en les frappant, n'avait pu atténuer l'horrible férocité empreinte sur leurs traits : morts, ils semblaient encore se regarder avec haine et mépris...

D'autres, au contraire, se tenaient encore étroitement enlacés, serrant dans leurs mains raidies la crosse d'un pistolet, le manche d'un poignard rouge de sang...

Mais la mort inexorable n'avait pas partout complété son œuvre cruelle des plaintes rompaient parfois le silence lugubre qui planait sur ce lieu maudit, et un blessé, pâle, l'œil hagard, essayait de se redresser pour retomber aussitôt vaincu par la douleur... Dans le ciel tournoyaient des vols immenses de corbeaux, de vautours qui semblaient s'appeler pour la curée...

Soudain un homme se leva de parmi les morts. C'était Jaroslav!... Le vieillard était pâle, son front saignait abondamment, mais une résolution énergique se lisait dans son regard. Sans trop de peine, il parvint à faire quelques pas...

— Allons, murmura-t-il, je reviens de loin!... Un moment j'ai cru ma dernière heure bien proche, j'ai cru ne jamais revoir en ce monde Jéléna, Maria, ma fille, ma femme...

Jaroslav disait vrai, sa blessure était peu dangereuse et provenait d'un cou de crosse que lui avait asséné un soldat autrichien. Renversé par la violence du choc, perdant beaucoup de sang, il s'était évanoui et ses compagnons

l'avaient cru mort; mais les Dalmates ont la vie dure, et Jaroslav était destiné à traverser d'autres épreuves...

Déchirant la manche de sa chemise, il étancha le sang qui l'aveuglait, appliqua sur sa blessure un solide bandage que,, pour plus de sûreté, il entoura de son écharpe enroulée comme un turban. Puis, apercevant une gourde à la ceinture d'un cadavre, il la détacha et s'abreuva à longs traits.

C'était de mauvaise eau-de-vie. La gourde en contenait assez pour enivrer un homme bien portant : pourtant Jaroslav parut plutôt soulagé qu'affaibli par cette étrange médecine.

Il fit jouer les batteries de ses pistolets, remit au fourreau son « handjar », ramassa sur le sol un long fusil qui l'aida dans sa marche chancelante, et se perdit bientôt dans un des nombreux sentiers de la montagne.

Non loin de là, dans un vallon traversé par un ruisseau limpide, Jaroslav avait sa cabane, une jolie maisonnette aux murailles toutes papillottantes au soleil, coiffée comme d'une « kapa » monténégrine de son toit de tuiles rouges. Là, l'attendaient sa femme, sa fille, une charmante enfant de huit ans à peine, et quelques servantes, et Jaroslav souhaitait d'y être bientôt pour les embrasser, les rassurer : il les aimait tant !

Aussi, malgré la douleur que lui causait sa blessure, il pressait le pas, s'appuyant pour ne pas tomber sur son long fusil. Enfin, au détour du sentier, il s'arrêta comme pétrifié par la stupeur...

Devant lui s'étendait le petit vallon dont l'opulente végétation contrastait d'une façon saisissante avec les cimes couvertes de noirs sapins qui l'entouraient de toutes parts. Sous la lumière éclatante du soleil, le ruisseau courait frais, murmurant, semblable à un long ruban argenté. Des

saules, des frênes, des osiers ombrageaient ses rives que l'automne capitonnait de ses dernières fleurettes ; les herbes étaient encore impreignées de gouttelettes de rosée qui étincelaient comme des pierres précieuses.

Mais Jaroslav ne vit rien de toutes ces splendeurs qu'offre la nature à son réveil ; son cœur ne se dilata pas à la vue de ce calme, de cette placidité si différente de l'aspect horrible que présentait le plateau qu'il venait de quitter... Non, son œil fixe, hagard, n'avait vu qu'une chose, une ruine qui fumait au loin...

Cette ruine, cet amas de décombres noircis et ravagés par le feu, c'était sa maison !... c'était là qu'il avait laissé les êtres qu'il aimait le plus en ce monde, sa femme, sa fille !...

— Malédiction sur moi ! s'écria-t-il d'une voix strangulée ; j'arrive trop tard !... Misère ! les Autrichiens ont donc passé par ici ?... Mais, non, j'ai mal vu !... je rêve !...

Il se frotta les yeux, il regarda encore... Hélas ! l'illusion n'était plus possible..., à la place où s'élevait sa maison, il n'y avait plus qu'un monceau de ruines calcinées et noircies par le feu.

Qui donc avait commis le crime ? quelle main sacrilége avait porté la flamme dans ce nid qui jusqu'alors avait abrité son bonheur ? Pour Jaroslav, il n'y avait pas de doute possible : C'était l'ennemi...

— Maudits ! s'écria-t-il, maudits, vous tous qui, non contents d'opprimer ceux que Dieu a créés libres et indépendants, assassinez les femmes, les enfants !... Maudits, soyez maudits !...

Et il chancela, et il sentit une sueur glacée lui baigner les tempes, ses forces l'abandonner... Mais une pensée plus forte vainquit sa défaillance : sa femme, sa fille !... Il

voulait les revoir, les presser dans ses bras, ou, s'il arrivait trop tard, pleurer au moins sur leurs cadavres...

Brusquement, il jeta son fusil et marcha résolûment vers la ruine fumante. Ce n'était plus ce vieillard blessé que nous avons vu tout à l'heure se traîner péniblement, c'était un homme qui réclamait sa compagne, un père qui appelait son enfant...

— Maria!... Jéléna! cria-t-il; c'est moi! ne craignez rien!...

Et il avançait toujours... Tout à coup son pied heurta un corps étendu; il se baissa et poussa un cri de stupeur.

— Maria! exclama-t-il. Morte!...

Non! il la sentait tressaillir dans ses bras; il vit ses grands yeux se fixer sur lui avec effroi, il l'entendit murmurer d'une voix si faible, qu'elle ressemblait à un souffle :

— Oh! ne faites pas de mal à mon enfant!...

— Maria! reconnais-moi!... C'est moi, Jaroslav, ton époux!... Parle, au nom du Ciel!... Qu'est-il arrivé à notre enfant?...

Galvanisée par les accents de cette voix chérie, la blessée parut renaître à la vie.

— Jaroslav!... toi! murmura-t-elle. Ah! je mourrai contente, tu la sauveras... Le misérable, il m'a frappée lâchement, car je ne pouvais me défendre... Mais, tu es là... tu la sauveras... Oh! dis que tu la sauveras!...

— Oh! oui, je la sauverai!... Mais, où est-elle? Où l'a-t-on entraînée?... Mais, parle!... parle donc!...

— Je ne sais... J'étais seule... nos servantes, aux premières rumeurs du combat s'étaient enfuies... Moi, je berçais ma fille, je priais pour toi... Soudain, la porte de notre maison s'ouvre; un homme entre, un poignard d'une main, une torche de l'autre... Instinctivement, je me jette sur le berceau de Jéléna, je lui fais un rempart de mon corps... Le

misérable vient me l'arracher !... Oh ! je lui résistai : une mère est forte quand elle défend son enfant ! Mais l'infâme est armé ; je sens le froid du fer traverser ma poitrine ; je vois le misérable jeter sa torche au loin, emporter notre enfant dans ses bras rouges de sang...

« Il sortit. Toute blessée, je me cramponnai à ses vêtements, le conjurant d'avoir pitié de moi, de me rendre ma fille... il me repoussa brutalement... Que se passa-t-il alors ? Je ne sais ! Il me semble vaguement avoir entendu la détonation d'une arme à feu... puis, tout se fit noir autour de moi, et je m'évanouis...

— Malheur sur nous ! gémit le malheureux père en déchirant ses vêtements. Maria, réponds-moi encore !... As-tu vu le visage de ce démon ? Sais-tu quel est son nom ?...

Mais la malheureuse ne pouvait répondre. Epuisée par la perte de son sang qui s'échappait à flots d'une large blessure béante au-dessous du sein, par ce récit entrecoupé de râles et de sanglots, elle n'eut que la force de serrer une dernière fois la main de son mari, de lui montrer le ciel comme si elle le conviait à un rendez-vous prochain...

Puis sa tête retomba lourdement en arrière, ses yeux se fermèrent...

Elle était morte !...

Fou de douleur et de rage, Jaroslav déposa sur le gazon le corps de celle qui avait été sa compagne et qui, maintenant, n'était plus qu'un froid cadavre, et se précipita dans les ruines fumantes, en criant :

— Jéléna ! ma fille !...

L'écho seul répondit à sa voix.

— Jéléna ! répéta-t-il.

Mais aucune trace de l'enfant... Avait-elle péri dans l'incendie ? Non, c'était inadmissible... Maria l'avait dit

d'ailleurs, l'infâme ravisseur l'avait emportée. Mais comment découvrir sa trace? Comment la retrouver? De nouveau, Jaroslav explora la vallée. Soudain, il s'arrêta étouffant un cri de stupeur...

En face de lui, a demi-enfoui dans les hautes herbes, un cadavre était étendu frappé d'une balle au front, étreignant dans sa main un poignard encore souillé de sang... Jaroslav recula : il avait reconnu cet homme.

— Petrowa! s'écria-t-il, Petrowa Goradvitj ! Ah! je comprends maintenant, le misérable a voulu venger sur moi l'infamie de son frère! il m'a pris plus que mon sang, plus que ma vie, ma fille! Mais qu'est-elle devenue? Qui l'a frappé? lui! Mystère! toujours des mystères! Ah! Seigneur, je vous en supplie, rendez-moi mon enfant.

III. — A Tsettinjé.

A cette époque, où la « question d'orient », cet éternel problème, toujours posé, jamais résolu, passionne au plus haut degré l'opinion publique, il n'est personne qui ne connaisse, au moins par la lecture des journaux, si ce n'est par celle des livres, le Monténégro.

Cette principauté minuscule, moins grande qu'une province de l'ancienne France, à peine perceptible sur les cartes de l'Europe, possède aujourd'hui l'heureux privilége d'attirer à elle toutes les sympathies diplomatiques; malgré son obscurité, elle rayonne, elle s'impose à tous...

Le Monténégro, territoire aride et montagneux à l'ouest, coupé de belles et fertiles vallées à l'est, a pour limites au couchant la Dalmatie, au nord l'Herzégovine, à

l'orient la Serbie, au sud, l'Albanie : Sa capitale est Tsettinjé ; elle se divise en « nahie » (1), qui se divisent encore en « pléména » (2), lesquelles contiennent plusieurs villages.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans la Montagne-Noire ou Tsernagore (3) ni longues routes carrossables, ni chemins de fer, ni lignes télégraphiques (4), les villes principales ne sont que des villages fortifiés par la nature, et la capitale, elle-même, ressemble plus à un gros bourg qu'à une place de quelque importance.

Fondée pour ainsi dire par Yvan Tsernoievitj, après le démembrement de la Serbie par les Turcs, la principauté ne date que de 1482, et ne compte guère que quatre siècles d'existence comme état indépendant. Mais quelle existence bien remplie! L'histoire de la Tsernagore n'est qu'une épopée gigantesque, une lutte continuelle sans trève, sans pitié contre les Turcs. Chose étrange, et peut-être unique dans les fastes des nations, entouré d'ennemis de toutes parts, le Monténégro resta toujours vaillant, debout sur la brèche, son « handjar » rouge de sang d'une main, son étendard de l'autre. Autour de lui les états se démembraient, s'écroulaient, le drapeau rouge au croissant d'or flottait sur Constantinople, lui seul semblait invulnérable.

Après Georges Tsernoïevitj, fils d'Yvan, qui se démit volontairement, l'autorité temporelle passa dans les mains des « Vladikas » ou Métropolitains, princes à la fois prêtres

(1) Provinces.

(2) Cantons.

(3) Nom donné au Monténégro proprement dit ; la partie plus orientale de la principauté s'appelle les « Berda ».

(4) Le Monténégro possède aujourd'hui quelques lignes télégraphiques dont le nombre ne peut aller qu'en augmentant.

et guerriers, ne quittant la cuirasse et le cimeterre que pour étreindre la croix. Le dernier de ces « Vladikas » fut Pierre II auquel succéda, en 1851, son neveu Danilo Ier, comme souverain séculier de la Tsernagore.

Le règne de Danilo Ier fut un des plus glorieux qu'eût vu la Montagne-Noire; malheureusement, il fut trop court pour la prospérité du pays. Guerrier, réformateur comme Henri IV, comme lui il devait mourir assassiné. Un fanatique lui tira à bout portant un coup de pistolet pendant qu'il s'embarquait à Cattaro, pour sa villa de Persano (1).

Il mourut le lendemain — 2 août 1860 — après avoir désigné comme son successeur, son neveu qui règne aujourd'hui sous le nom de Nicolas Ier.

Ces détails indispensables donnés, nous allons reprendre notre récit.

* * *

De longues années se sont écoulées depuis les derniers événements rapportés plus haut. Mai touchait à sa fin; un soleil clair, brûlant inondait de ses flèches d'or la grande place de Tsettinjé, la capitale du Monténégro.

Que ce nom de capitale n'éveille pas en vous d'idées ambitieuses. A Tsettinjé on ne voit ni palais aux colonnes de marbre, ni hautes basiliques aux dômes dorés dans le style byzantin, ni même ces grands cubes de pierre aux quatre faces régulièrement percées, que nous habitons aujourd'hui. A Tsettinjé on ne voit ni opéra, ni bourse, ni statues; c'est une capitale bien modeste.

Son origine non plus, ne se perd pas dans la nuit des temps.

(1) Voyez le remarquable ouvrage de MM. G. Frilley et Jovan Vlahovitj. « Le Monténégro contemporain » que nous avons consulté autant qu'un auteur fantaisiste peut consulter une œuvre remarquable à tous égards.

Jadis c'était une petite bourgade d'une trentaine de chaumières protégées par un vieux monastère qui valait bien une forteresse, car, à plusieurs fois, il avait été assiégé, pris, incendié, puis reconstruit de nouveau. Mais aujourd'hui, Tsettinjé possède des rues bordées de maisons, aux murailles blanches sur lesquelles se détachent les troncs noueux, les pampres verts des vignes, les toits de tuiles rouges, entremêlées de chaumières encore coiffées de chaume. Le nouveau palais du souverain, construction sans valeur artistique, l'ancien palais, l'église et quelques demeures princières affectées aux Sénat, aux écoles, au logement des étrangers de marque, sont, après le vieux monastère (1), les seuls monuments dignes d'attirer le regard du voyageur.

La journée touchait à sa fin et le soleil inclinait à l'horizon, reflétant ses rayons empourprés sur les blanches façades des maisons. Sur la place qu'ombrageait un mûrier gigantesque, l'affluence était grande et se composait presqu'entièrement de femmes qui, une cruche de grès, de terre poreuse en équilibre sur la tête ou l'épaule, accouraient par toutes les rues, par toutes les ruelles.

Tout ce peuple féminin riait, babillait gaiement, les jeunes filles, leurs beaux cheveux flottant sur leurs épaules, la «kapa» éclatante, coquettement posée de côté, les femmes, le visage encadré dans un grand voile de laine bleue pour les unes, rouge pour les autres, mais toujours noir pour les veuves.

Quant au costume si élégant, si coquet quand il est bien porté, c'est un assemblage de vêtements différents de forme et de couleur, passés les uns par-dessus les autres. Mais il ne s'étale au complet qu'aux jours de grandes cérémonies.

(1) C'est la résidence du « Vladikas » ou métropolitain et d'une partie du Clergé.

Les autres jours, les femmes se contentent d'une jupe de couleur voyante, généralement nouée à la taille et laissant bouffer la chemise de toile ou de soie, fermée à la naissance du cou par une épingle ou une broche de métal : et un « koret », long vêtement de drap blanc, souvent brodé d'or et d'argent dont les échancrures laissent passer les manches largement évasées de la chemise et, parfois, d'une petite veste richement brodée aussi, complète le costume.

Aux jours de grandes fêtes, un « traversa » ou large tablier de soie, une ceinture de cuivre ou d'argent incrustée de pierres précieuses, complètent ce costume déjà si pittoresque.

Cependant les femmes assemblées sur la place babillaient toujours leurs cruches vides à leurs pieds ; quelques-unes même avaient tiré un tricot de leur poche, et l'attention qu'elles donnaient à ce travail ne les empêchait aucunement de suivre la conversation bruyante : On peut médire et tricoter à la fois...

Qu'attendaient-elles ainsi ? C'est ce que nous allons savoir.

En ce moment trois cavaliers, montés sur des mules, débouchaient sur la place.

— Vive Dieu ! comme disait notre bon sire Henri IV, la jolie pastorale ! s'écria un de nos personnages. Regardez donc, Georges ! regarde gros Normand ! Quoi de plus gracieux que cet essaim de jeunes filles aux costumes si étranges, si variés !... A la vérité, il existe bien, par ci par là, quelques vieille matrones à la peau ridée, aux dents noires et branlantes ; mais je leur pardonne en faveur du contraste.. elles servent de repoussoir à ce tableau si gai, si frais.

— Vous savez bien que nous autres, Monténégrins, nous regardons peu les femmes, répondit en souriant celui que le jeune enthousiaste avait appelé Georges.

— Et vous avez raison, sur ma foi ! riposta le troisième

personnage. Les femmes, mon ami, ont été créées par le diable pour le tourment des hommes. Comme le dit si bien notre illustre ami, Georges Grahovitj, elles ne valent pas un regard!...

— Vous avez tort tous deux. Moi je les regarde toujours et je les admire souvent, car, si toutes n'ont pas la beauté qui séduit un moment, beaucoup possèdent des qualités plus solides, plus....

« L'ennemi des femmes », un gros et joufflu indigène du Cotentin, introduisit ses doigts dans sa bouche et fit entendre un sifflement formidable.

— Pas de discours ou je me sauve!... dit-il après ce bel exploit.

— Soit ! reprit son ami. Mais qu'attendent toutes ces femmes ?

— L'ouverture du puits, répondit le Monténégrin. Ici l'eau est trop précieuse pour qu'on la prodigue, et ce puits, dont la clef est confiée à un officier, ne s'ouvre que deux fois par jour.

— C'est ce qui fait que la foule est aussi grande qu'à la porte du Vaudeville un soir de première. Ah! ça, mes bons amis, où sommes-nous donc ?...

— A Tsettinjé.

— La capitale du Monténégro ?

— Elle-même...

— Epatant, mes enfants ! Eh bien, je vous en fais mon compliment ! D'une douzaine de capitales comme celle-ci, on ferait une jolie sous-préfecture !...

— Railleur ! dit Georges en souriant.

— Telle est mon opinion.

Cependant nos deux inconnus — le Monténégrin ne comptait guère — arrêtés sur leurs mules à l'entrée de la place, se voyaient le point de mire de tous les regards.

Comme si les jeunes Monténégrines eussent deviné le sujet de leur conversation, elles les détaillaient des pieds à la tête, de la tête aux pieds, ne se gênant pas pour rire, pour chuchoter. Au fait leur mise était assez originale et méritait bien ce succès de fou rire dont un acteur eût été jaloux. Ils étaient vêtus de vestons étriqués, de larges pantalons à carreaux, coiffés de casques imperméables, dits Stanley, et portaient en outre tout un attirail de jumelles, de binocles, de boussoles, tout un arsenal de fusils, de poignards, de revolvers comme si leur intention était de découvrir le pôle nord ou de chasser le tigre dans les jungles de l'Inde.

Le Monténégrin, au contraire portait le costume national : Une « gougne », long vêtement de drap d'une blancheur éblouissante, sur laquelle se dessinait le « koret » de velours rouge étincelant de broderies d'or ; de larges culottes d'un bleu céleste, bouffaient au genou et rejoignaient les grosses guêtres de laine agrafées sur le côté, et enfin un « kolan » ou large ceinture de cuir supportait les pistolets à la crosse damasquinée ; le handjar au fourreau de cuir, à la poignée de nacre, était peu remarqué. C'était le connu, tandis que les deux étrangers, regardés à peu près comme on regarde un Chinois, un Turc dans nos rues, représentaient l'inconnu.

Heureusement pour nos voyageurs, le puits s'ouvrit enfin. Alors femmes, filles se précipitèrent comme à l'envi pour remplir leurs cruches et « l'inconnu » fut oublié !

— En route ! dit le Normand; il me tarde d'arriver à cette auberge tant vantée et de fourrer, ne fut-ce que comme expérience, le nez dans la cuisine Monténégrine.

— Dans un instant nous y serons, répondit Georges.

— Il n'est que temps !

Quels étaient ces deux types que nous rencontrons en pleine Montagne-Noire, en compagnie d'un indigène du cru?

Quel était cet indigène que nous voyons si familier avec ces deux types? La chose est assez étrange pour mériter quelques lignes d'explications.

François-Polycarpe Gourville et André du Rocher étaient de ces aimables fous à qui une grande fortune crée de doux loisirs, permet toutes les excentricités. Le premier, âgé de vingt-trois ans, était orphelin. Son père, un paysan riche et madré, lui avait laissé pas mal de fermes dans la vallée du Cotentin, pas mal d'écus solidement placés sur bonne hypothèque. Mais n'allez pas croire que cette fortune considérable périclitât entre les mains du jeune Polycarpe; au contraire, elle s'arrondissait chaque jour. On ne naît pas impunément Normand! malgré ses dehors légers — plus affectés que réels — Polycarpe savait admirablement compter, de plus il avait la bosse des spéculations... des bonnes.

André du Rocher, du même âge que son compagnon, en était tout l'opposé. Nature droite, cœur généreux, s'il éparpillait son argent et sa gaieté aux quatre coins de Paris, pour les choses sérieuses il savait se montrer sérieux. Si Polycarpe, digne fils de la Normandie, avant de dépenser un louis, le retournait sept fois dans sa main, calculait un bienfait comme il calculait un placement, lui, il jetait sa bourse dans la main de l'infortuné sans même le connaître, sans vouloir se nommer, et surtout sans s'inquiéter si on l'observait, sans se faire une gloire d'une action qu'il regardait comme toute naturelle...

Il avait perdu son père, ancien magistrat, sous le deuxième empire; mais sa mère lui restait, une sainte et digne femme qu'il aimait jusqu'à l'adoration.

Polycarpe et André s'étaient rencontrés à Paris, où ils étudiaient tous deux le droit, étude qui eut pu les mener loin, car, perfectionnant leur éducation l'un dans les couloirs de

la Bourse, l'autre dans les Théâtres, les cabinets de lecture, les manéges et les salles d'escrime, le bonnet de docteur leur semblait un rêve pour ainsi dire irréalisable.

Un beau matin, Polycarpe avait dit à André :

— C'est épatant comme je m'ennuie depuis quelques jours. Je suis dégoûté de tout; jamais Paris ne m'a paru si bête...

— Et à moi donc !...

— Il doit exister pourtant un moyen de s'amuser ?...

André s'était accordé quelques minutes de réflexion.

— Voyageons, avait-il répondu. Les voyages forment la jeunesse, dit-on, et nous avons besoin de nous former, ami Polycarpe.

— Oui, mais où ? voilà le *hic !*...

— Le monde est grand, ami Polycarpe, si nous en faisions le tour ?

— C'est aller bien loin !

— Nous nous arrêterons à temps.

Et ils s'étaient embarqués à Marseille, accompagnés d'un seul valet, nommé Vincent Laflèche, mais qu'on appelait Laflème, brave garçon, aussi sot que son maître Polycarpe. Après avoir traversé l'Italie, le désir de voir l'Autriche les avait pris; ils s'étaient embarqués pour Trieste, où la nostalgie commençait à les gagner, quand, dans cette dernière ville, ils avaient fait la connaissance de Georges Grahovitj.

Le jeune Monténégrin parlait purement le français, résultat des quelques années qu'il avait passées en France, où son gouvernement l'avait envoyé étudier notre organisation militaire. Si près de revoir son pays, il en parlait avec amour, enthousiasme, et nos amis, ne comprenant pas qu'on pût vanter ainsi « quelques mauvais arpents de rochers » comme disait Polycarpe, l'écoutaient en souriant. Mais peu

à peu la curiosité les avait gagné, et, un matin, ils avaient répondu à Georges qui venait leur annoncer son départ.

— Nous vous accompagnons !...

— Oui, avait ajouté Polycarpe, le Monténégro me plait ! J'aime son caractère indépendant ; il est comme moi : Pourtant quelques réformes urgentes sont à opérer dans sa constitution; il ne fait pas d'emprunts; il n'a pas de dette publique : c'est une honte pour un état civilisé ! J'en parlerai au Sénat. Toi, mon bon, si les Turcs viennent nous tarabuster, tu pourras prendre du service... Eh ! mais il y a en toi l'étoffe d'un général !...

— Ou d'un caporal !...

On était donc parti sur un vapeur qui faisait le service entre Trieste et Cattaro. On avait laissé Vincent Laflème à la garde des bagages ; on avait franchi, à dos de mulet, les rampes énormes qui séparent la Dalmatie du Monténégro et on était enfin arrivé à Tsettinjé.

Georges, en vrai Tsernogortse, avait offert à ses nouveaux amis une franche et cordiale hospitalité sous le toit de son père. Mais le vieux « voïvode » résidait à quelques lieues de là dans les montagnes, et la nuit venait ; il fallait donc attendre.

Pendant que nous donnons ces détails nécessaires, que les Monténégrines, jeunes et vieilles, commentent l'arrivée stupéfiante de deux français dans leur pays, nos amis ont enfin atteint l'auberge.

C'était une vaste et peu monumentale construction, et, comme sa destination n'était pas écrite sur sa façade, on eut pu aussi bien la prendre pour une caserne, une école, que pour une hôtellerie. L'hôte, un Albanais, fournissait le couvert, les lits et les vivres à ses rares clients, mais ne répondait aucunement de la qualité des vivres, de la bonté des lits, de la solidité du toit.

A l'entrée des voyageurs une vingtaine de personnes, les unes entourant une table basse chargée de plats de viande, de pommes de terre, d'énormes pains de maïs, de fioles de vin ou d'eau-de-vie, de jattes de lait caillé où l'on puisait à pleine main ; les autres, nonchalamment étendues auprès du poële bizarre, fumant leurs longs « tchibouks », buvant leur café à petites gorgées, emplissaient la première salle.

Tous portaient le costume Monténégrin dans toute sa pureté ; tous parlaient à voix haute, se querellant, se disputant sans souci d'être entendus.

Seul, accroupi dans un coin sombre, un homme semblait insensible à l'animation générale. Contrairement à la coutume Monténégrine, il portait toute sa barbe, une barbe blanche et négligée comme ses longs cheveux. Sur son visage jaune, parcheminé, ridée par l'âge, aucune expression ne se lisait ; ses yeux étaient fixes et vagues comme si la pensée ne pouvait s'y refléter. Il était vêtu de vêtements en lambeaux ; un sac était déposé à ses côtés, et sa main s'appuyait négligemment sur une « guzla » qu'il tenait sur ses genoux.

— C'est le vieux rapsode ! c'est un fou ! disait l'hôte à ceux qui l'interrogeaient sur ce singulier personnage.

Mais ceux-là étaient rares, car autant sur les monts de la Tsernagore que dans les riches plaines des Berda, le vieux rapsode, le fou, était connu et aimé.

A peine les trois jeunes hommes avaient-ils franchi le seuil de la salle, qu'un des hommes, qui buvaient couchés près du poële, se leva en disant :

« Gospodine », je vous attendais !

— Vouko ! toi ici, s'écria Georges. Il est donc arrivé malheur à la maison ?

— Votre père se meurt, « Gospodine » ! Depuis trois jours je viens ici chaque matin et ne m'en vais que le soir. Le

vieux « voïvode » ne veut pas mourir avant de vous avoir revu...

— Mon père se meurt ! murmura le jeune homme frappé au cœur par cette nouvelle foudroyante.

Et sans André, qui le soutint, il serait tombé. Mais cette défaillance ne dura qu'un instant ; il vit que toutes les conversations cessaient, que tous les regards se braquaient sur lui, et, par un suprême effort de volonté, il parvint à reconquérir tout son calme.

— Je te suis ! dit-il à Vouko.

Et se tournant vers les deux Français :

— Pardonnez-moi si je vous quitte, reprit-il, mais d'impérieux devoirs m'appellent près de mon père mourant.

— Nous vous suivrons, répondit André en lui prenant doucement la main, il serait lâche à nous de vous abandonner dans la douleur.

— Merci ! je n'osais vous le demander.

Quelques minutes après, des chevaux étaient amenés à la porte de l'hôtellerie, et les trois hommes, s'élançant en selle, disparurent dans la nuit, guidés par Vouko.

Dans la salle, les conversations avaient repris.

— Le vieux Mirko Grahovitj se prépare au dernier voyage ! dit un Tsernogortse. Que Dieu lui soit favorable, ce fut un rude guerrier et un chrétien sincère !...

— Mirko Grahovitj ! fit une voix creuse au fond de la salle. Mirko Grahovitj ! Il va donc mourir?... J'ai mangé son pain, j'ai dormi sous son toit, je l'assisterai à ses derniers moments !...

Tout le monde se détourna. C'était le « fou » qui venait de parler ainsi :

Jetant sa « guzla » sous son bras, il s'enveloppa dans un lambeau de « strouka » et sortit à son tour.

IV. — Quelles révélations fit Mirko Grahovitj avant de mourir.

Tsettinjé est bâtie dans une plaine que domine une haute et sombre montagne, le Lovchen mystérieux, que la tradition populaire peuple de génies, de fées bienfaisantes à l'homme, les gracieuses « vîlas ». Au sortir de la capitale, le voyageur se trouve donc encore au milieu de ces chaînes abruptes où, pour routes, il n'existe que des sentiers tortueux, encaissés parfois entre de hautes falaises de granit, parfois dominant l'abîme.

La demeure du vieux voïvode était située au milieu d'un de ces sites sauvages. C'était plutôt une forteresse aux murailles crénelées, percées d'étroites meurtrières, qu'une de ces habitations commodes et élégantes comme les Monténégrins commencent à en élever. La guerre l'avait marquée de son sceau redoutable, et, en maints endroits, ses murs croulants gardaient encore la trace du fer et du feu. Plusieurs fois, en effet, les Turcs s'en étaient approchés, plusieurs fois elle avait été assiégée, prise, détruite, incendiée, puis rebâtie et détruite de nouveau, vivante image du peuple Tsernogortse, que les plus grands revers ne peuvent abattre, qui se redresse plus grand, plus terrible après chaque épreuve, après chaque calamité.

Aux alentours, groupées sur l'étroit plateau ou bâties à mi-côte, se voyaient quelques misérables cabanes aux murs faits de pierres sans ciment, aux toits de chaume. La vieille demeure semblait les couvrir de son ombre, les protéger comme autrefois, dans la féodalité, le manoir seigneurial protégeait les pauvres villages échelonnés à ses pieds.

Entrons....

Dans une salle haute et spacieuse, la principale pièce de la maison, une trentaine de personnes, hommes et femmes, étaient réunies, les unes debout, les autres affaissées sur le sol qui disparaissait sous une abondante jonchée de feuilles et de rameaux verts. Les murailles lisses et noircies par le temps n'avaient pour tout ornement que quelques images de piété brassées sur fond d'or, suivant la coutume byzantine, une statuette de la vierge, devant laquelle brillaient quelques cierges, et le portrait du prince régnant.

L'ameublement, d'une extrême simplicité, sans faste, sans magnificence, était celui de toutes les habitations Tsernogortses : deux grands bahuts en chêne grossièrement sculptés et couverts d'un vernis éclatant, des coffres, une table ronde et des escabelles. L'habitation a toujours été considérée par le guerrier Monténégrin comme un simple abri, une forteresse au besoin; jamais il ne s'est ingénié à la rendre plus commode, encore moins à l'orner.

Le vieux voïvode était étendu, au fond de la salle, sur un grand lit sculpté autour duquel brûlaient déjà les cierges funèbres. Il portait ses plus magnifiques vêtements ; ses armes les plus précieuses étaient passées à sa ceinture; et, par-dessus sa « gougne » éblouissante de blancheur, il avait revêtu la « yakéta », habit d'une richesse extraordinaire et porté seulement par les princes et les principaux seigneurs.

A le voir aussi calme, paré comme pour une fête ou un combat, on n'eût pu croire que ses heures étaient comptées. Pourtant son visage était pâle, ses traits étaient tirés ; de rauques soupirs soulevaient sa poitrine; ses membres se raidissaient déjà.

Seule, une volonté implacable le soutenait encore ! il ne voulait pas mourir avant d'avoir revu son fils, de lui avoir dicté ses dernières volontés.

A chaque minute de nouveaux arrivants se succédaient dans la salle. Alors le vieux « voïvode » se soulevait sur son coude, interrogeait d'un regard les nouveaux venus ; mais celui qu'il attendait ne se montrait pas, et il retombait sur sa couche le visage plus pâle, l'œil moins brillant.

Cependant, les coupes d'eau-de-vie circulaient à la ronde; chacun parlait haut, exaltait le courage de celui qui allait mourir, rappelait ses hauts faits, vantait sa magnificence; le « pope », assis au chevet du lit, parlait du ciel, de la vie future ; les femmes pleuraient.

Tout-à-coup Mirko tressaillit.

— Écoute, Juro Jablianowitch ! dit-il au pope ; il me semble entendre le galop d'un cheval... C'est lui ! L'esprit est peu attentif quand il est obsédé par une pensée unique. Laisse-moi !... dans quelques minutes, je t'appartiendrai tout entier, comme dans quelques heures j'appartiendrai à Dieu....

Mirko Grahovitj ne s'était pas trompé. Quatre cavaliers galopaient à toute bride sur la route étroite et encaissée, pressant encore l'allure désordonnée de leurs montures. Bientôt ils s'arrêtèrent devant la porte du manoir, et Georges poussa un soupir de soulagement.

— Dieu soit loué, dit-il : j'arrive à temps !

Quand meurt un Tsernogortse, sa femme, ses enfants étendent à l'entrée de la maison, comme un signe de deuil, son écharpe, sa « kapa » et les armes qui l'ont rendu si terrible dans les combats. L'absence de ces funèbres emblêmes, parlaient éloquemment au cœur du jeune homme: son père vivait encore !

— Venez ! dit-il à ses amis. Dans un pareil moment, il ne faut pas vous attendre à une réception brillante, du moins sera-t-elle cordiale...

— Ne vous inquiétez pas de nous, répondit André.

Et Polycarpe ajouta :

— Quel démon nous pousse dans cette galère ! voir mourir un homme ! comme c'est récréatif !...

En reconnaissant son fils, le vieux voïvode se dressa sur son séant, et lui tendit ses bras tremblants. Georges courut à lui. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, sa tête s'incendiait. Mais il se contint : une homme, un Monténégrin doit imposer silence aux battements précipités de son cœur, étouffer sa douleur si terrible qu'elle soit ; aux femmes seules appartient le droit de pleurer,

— Mon fils ! dit Mirko, pendant que Georges, assis au chevet du lit, entre les cierges funèbres, supportait sur son sein sa tête pâle et décolorée. Ah ! que Dieu soit béni ! il a exaucé mes vœux, il t'a ramené, et quand l'ange de la mort viendra trancher le fil déjà si long de mon existence, il te trouvera près de moi, je m'endormirai dans tes bras !...

Georges étouffait, le respect humain seul l'empêchait d'éclater. Quant au vieux voïvode, il était calme, presque souriant comme si ces chants lugubres, ces prières, qui par moment s'élevaient de tous les coins de la salle, ces pleurs, ces sanglots ne célébraient pas par avance ses propres funérailles...

— Dieu était jaloux de vous posséder dans son paradis, puisqu'il vous enlève à notre tendresse ! dit Georges d'une voix étouffée. Mon père, n'avez-vous rien à m'ordonner ?...

— Si : je te laisse mon nom honoré et respecté, l'exemple de ma vie tout entière consacrée à mon pays... Il est bien dur pour un guerrier de mourir dans son lit ! qu'importe : assez longtemps j'ai bravé le fer et le feu, assez longtemps j'ai offert ma poitrine aux balles turques et françaises pour me consoler de cette mort obscure. Quand je ne

serai plus, tu prendras mes armes; mon père me les a léguées comme je te les lègue. Qu'elles ne tremblent pas dans tes mains, qu'elles soient toujours prêtes à défendre l'intégrité de ta patrie !... Sers ton Dieu, aime ton souverain et tu seras heureux !... Mais, écoute, je n'ai pas tout dit....

— Parlez, mon père...

Par respect pour ce dernier et suprême entretien, les assistants s'étaient peu-à-peu reculés. Environnés de femmes et de guerriers, les deux français se tenaient dans le coin le plus reculé de la salle, et bien que leur présence pût paraître pour le moins étrange, personne ne leur adressait la moindre question : L'hospitalité est sacrée dans la Montagne-Noire.

— Quel calme ! quelle sérénité ! disait André ému. On voit que cet homme a toujours été juste et bon, qu'il ne redoute rien au-delà de la vie...

Qu'il est beau de mourir ainsi !...

— Bah ! riposta Polycarpe, la mort n'est jamais belle, mon bon, et sans vouloir passer pour prophète, je prédis que je ferai une épatante grimace le jour où la camarde viendra signer mon passe-port pour l'autre monde.

En ce moment un vague frémissement parcourut l'assistance qui s'écarta pour laisser passer un homme vêtu de haillons sordides, mais portant haut la tête. C'était ce même homme que nous avions vu dans l'auberge de Tsettinjé et qu'on appelait le « fou ». Il marcha droit au mourant, et lui prenant la main.

— Tu vas mourir, Mirko Grahovitj, tu es donc las de la vie ? dit-il. J'ai partagé ton pain, j'ai dormi sous ton toit, je te devais une dernière visite, un dernier adieu. Pars en paix ; je te rejoindrai bientôt Là Haut !

Et jetant un dernier regard sur le moribond, il s'éloigna lentement.

— Approche, Georges, reprit le vieux voïvode. Plus près, plus près encore... mes forces m'abandonnent et j'ai peur de ne pouvoir achever... Georges, je t'ai trompé... Miléna n'est pas la nièce de ta mère, elle n'est pas ta cousine...

— Je le savais, mon père...

— Ta mère m'a donc trahi ?...

— Personne ne vous a trahi, mon père; moi seul ai entendu. Je me souviens de cette nuit comme si elle datait d'hier, près de huit ans se sont écoulés depuis pourtant... Vous étiez allé à Cattaro et nous vous attendions avec inquiétude, car alors les « Bouches » étaient en pleine insurrection et Boccésiens et Autrichiens se fusillaient sans pitié.

« Vaincu par la fatigue, je m'étais endormi; au petit jour le galop de votre cheval me réveilla; ma mère bondit vers la porte, et je vous entendis qui lui disiez :

— « Que fait Georges ?

— « Il dort, » répondit-elle.

« Vous entrâtes alors, et, me dressant à demi sur ma couche, je vous vis entr'ouvrir votre « gougne » et montrer à ma mère une enfant qui semblait endormie dans vos bras.

— « J'ai trouvé cette malheureuse créature sur mon « chemin, dites vous encore. Elle n'a sans doute plus de « père et sa mère vient de mourir... Gardons-là, Dieu nous « en récompensera... »

« Ma mère, c'était son devoir, ne fit aucune objection. Et le jour même vous me montrâtes la petite fille en disant :

— « Embrasse ta cousine, Georges, aime-la comme une « sœur. Elle n'a plus d'amis que nous; plus tard elle n'aura « d'autre protecteur que toi !... »

« Sans doute vous aviez vos raisons pour me parler ainsi. Ces raisons, je ne cherchais pas à les connaître ; vous vouliez que Miléna fut ma cousine, ma sœur, elle le devint, et pen-

dant près de huit ans, j'ai gardé ce secret que le hasard m'avait révélé !

— « Je te reconnais bien là, mon fils, dit le vieux voïvode ému. Oui, j'avais de graves raisons pour cacher à tous l'origine de cette enfant. Dans cette nuit fatale, je ne revenais pas de Cattaro, comme je l'avais dit à ta mère, Cattaro était en état de siége et nul montagnard ne pouvait y pénétrer. D'alleurs, que serais-je allé faire dans cette ville? mes sympathies étaient ailleurs, et, si un ordre de notre Prince nous avait contraints de laisser au fourreau nos « handjau » qui ne demandaient qu'à se rougir de sang de l'étranger, plusieurs, et j'étais de ceux-là, aidaient les révoltés de leurs bourses, de leurs conseils.

« J'avais été prévenu par un émissaire secret que Stephan Jablovitj, l'un des chefs de l'insurrection, m'attendait dans la montagne. Mais, je ne le trouvai pas au rendez-vous, et, le lendemain, j'appris que son parti avait été défait par les Autrichiens. Lassé d'attendre, je m'en revenais tristement quand, soudain, des cris déchirants se firent entendre au loin; on eut dit la voix d'une femme !

« Sans réfléchir, je pressai le pas de mon cheval. Le sentier s'élargissait et aboutissait à l'entrée d'un vallon entouré de montagnes; la lune brillait au ciel, mais, quand bien même sa douce lumière m'eût fait défaut, les reflets immenses d'un incendie suffisaient pour éclairer, dans toute son horreur, la scène qui s'offrait à mes yeux.

« Devant moi une maison brûlait, lançant au ciel ses flammes empourprées que la brise de nuit tordait et dépliait comme une immense draperie. Les plaintes continuaient; alors j'abaissai mes regards sur le sol, et j'aperçus un homme portant dans ses bras un enfant qui pleurait, tandis que, pâle, sanglotante, une femme embrassait ses genoux, essayait de l'arrêter par ses pleurs, ses supplications ardentes.

« La lutte n'était pas égale : le misérable s'arracha à son étreinte désespérée, et la repoussa brusquement. Elle tomba en poussant un cri. Lui, comme poursuivi par les malédictions de la morte, s'enfuit vivement de mon côté Il semblait hésiter, une pensée infernale se lisait sur son visage. Soudain, il leva le bras, et, de son poignard encore tout dégouttant de sang, menaça le sein de la pauvre créature.

« C'est alors que j'intervins. Un balle de mon pistolet le jeta raide mort sur le sol. Je courus à la femme ; elle était morte ou du moins n'avait plus que quelques instants à vivre. Emu de pitié, je pris l'enfant et je l'apportai ici.

« Mais que dire à ceux qui me demanderaient son origine? comment expliquer sa présence à mon foyer ? Je l'aimais déjà, je voulais l'adopter, et pour légitimer en quelque sorte cette adoption, il me fallait un prétexte. Alors je me souvins qu'une des sœurs de ta mère était établie à Cattaro, et je présentai la fillette comme sa fille. Hélas ! la pauvre Pétrovna ne pouvait me démentir : elle était morte de douleur en apprenant que son mari, pris les armes à la main, avait été fusillé par les Autrichiens.

— C'est la fille de Pétrovna Woisiwitch, dis-je à ceux qui m'interrogeaient. « Sa mère me l'a confiée en mourant...»

« J'eusse été blâmé de recueillir une enfant inconnue ; je fus loué de tous parce que Miléna passait pour la fille de ma sœur...

« Maintenant, ne m'interromps plus .. Ce long récit m'a épuisé, et la mort vient... Je le sens au froid qui monte toujours... bientôt il aura atteint le cœur, et, alors, ce sera la fin !... Ecoute ma dernière volonté !... Ta mère est vieillie, Georges ; bientôt peut-être la mort inexorable la fauchera à son tour... Il ne faut pas que Miléna reste, seule aban-

donnée ici-bas... il ne faut pas qu'une étrangère la chasse de cette demeure, de ce foyer où elle a vécu si longtemps... Tu m'as compris?...

— Je le jure, mon père, Miléna n'aura d'autre époux que moi...

— Bien, je reçois ton serment!... Maintenant, appelle Juro Jablianowitch, qu'il me prépare à paraître devant Dieu...

. . . . . .

. . . . . .

Deux heures après, le vieux Tsernogortse avait rendu son âme à Dieu. Comme s'il n'avait attendu que le retour de son fils pour mourir, il s'était éteint tranquillement, sans souffrance apparente, conservant jusqu'au dernier moment son calme et sa lucidité.

Alors éclatèrent des cris, des sanglots. Les femmes déchiraient, arrachaient leurs cheveux, se lacéraient le visage. Les hommes, qui se fussent cru déshonorés de montrer leur douleur, se tenaient sombres et silencieux dans tous les coins, ou bien, défilant lentement devant le cadavre, lui adressaient une dernière parole, un dernier adieu dans ce langage poétique et rhythmé dont ce peuple a le secret.

« Adieu, Mirko Grahovitj! disait la veuve les yeux pleins « de larmes! adieu! Toi, que les balles et les flèches des in- « fidèles ont épargné dans les combats, tu t'es couché pour « mourir : Toi, à qui le ciel promettait une verte vieillesse, « tu dors maintenant pour l'éternité!... Tu n'es plus!...

« Mes mains, pour la dernière fois, ont prépare ta cou- « che!... Je ne préparerai plus tes repas! je ne verserai plus « dans ta coupe d'argent le vin des forts! je ne soignerai « plus ton cheval favori! Tu n'es plus!...

« Pourquoi es-tu parti seul!... Ne pouvais-tu m'attendre, « moi si vieille déjà, si désolée!... Ma couche sera main- « tenant morne et solitaire : la nuit je l'arroserai de mes

« larmes, le jour, je pleurerai encore en pensant à toi, le « plus vaillant parmi les vaillants ! Tu n'es plus !...

« O mort, rends-moi celui que tu m'as pris ! Un tel « guerrier ne peut mourir tant que l'ennemi insulte nos « frontières, tant qu'il a dans son « kolan » de la poudre et « des balles !...

« Adieu, moitié de moi même ! Ma vie est maintenant « brisée, toute ma joie s'en est allée laissant le désespoir à « sa place... Je n'aurai d'autre consolation que de pleurer « à ton souvenir, de m'étendre sur ta tombe en priant Dieu de « me réunir à toi !... Tu n'es plus !...

« Adieu, Mirko Grahovitj, adieu !... Que le fossoyeur qui « creusera ta fosse y laisse une place pour moi ; je te re- « joindrai bientôt ! Adieu ! adieu ! tu n'es plus !...»

Pendant cette improvisation sauvage, cette mélopée ardente que la malheureuse chantait sur un rhythme lent et monotone, ses larmes coulaient avec abondance, et elle ne s'arrêtait que pour arracher ses cheveux, se déchirer le visage, mêlant son sang à ses pleurs.

Les deux Français, que les principaux acteurs de cette scène, tout à leurs préoccupations, avaient oubliés, contemplaient, pâles, frissonnants, les éclats de cette douleur sauvage.

— La malheureuse ! murmura André ému. Comme elle l'aimait !...

— Mais elle est folle ! ajouta Polycarpe. Mais elle va se défigurer ! Et personne ne l'arrête...

Adossé contre la muraille, Georges, les yeux secs, mais les lèvres serrées, regardait sans voir, écoutait sans entendre.

André lui prit la main.

— Du courage ! lui dit-il doucement. Ce malheur est affreux, et loin de blâmer votre douleur, je la partage, car

moi aussi, j'ai vu mourir mon père, j'ai traversé ces épreuves douloureuses... Mais songez aux devoirs que vous avez à remplir, songez à votre mère et vous redeviendrez fort...

— Du courage ! fit-il avec un sourire navrant, oh ! j'en ai !... Il m'en faut pour assister, les yeux secs, impassible, à de pareilles scènes !... Songer que tout est fini... que celui qui dort là fut le plus dévoué, le meilleur des pères et que je ne le reverrai plus, que dans quelques heures rien de lui ne restera, rien que son souvenir !... Oh ! voilà ce qui me tue... Vous comprenez cela, vous... eux, ils railleraient ma faiblesse... Ils ont raison, je veux être un homme !...

— Vous le reverrez Là Haut ! dit André avec émotion. Si cruelle que soit la mort, elle ne désunit pas pour toujours.

— Merci ! j'avais besoin de cette espérance...

Cependant à la porte extérieure, la « strouka », la « kapa » et les armes du défunt pieusement suspendues par la veuve, disaient à tous que le maître du logis n'était plus et semblaient solliciter une dernière visite, une dernière prière; dans la salle jonchée de feuillage vert, on avait renouvelé les cierges, élevé le crucifix d'argent au chevet du lit mortuaire; les coupes pleines d'eau-de-vie circulaient à la ronde, et la veillée commença au milieu des sanglots, des chants et des prières.

V. — Funérailles Monténégrines.

La nouvelle de la mort du vieux voïvode avait circulé sur la montagne et dans les vallées environnantes avec une rapidité dont l'électricité seule pourrait donner une idée.

A chaque minute arrivaient de nouveaux visiteurs, qui, après s'être dévotement signés, après avoir jeté quelques gouttes d'eau bénite à la face du défunt, murmuré une courte prière à son chevet, allaient se confondre dans les groupes nombreux qui remplissaient la salle.

Là, on chantait des hymnes saintes, on récitait des *De Profundis*, on s'entretenait à voix basse comme si on eut craint de réveiller celui qui dormait rigide et glacé entre les cierges bénits. Les femmes continuaient leurs lamentations funèbres, apostrophant parfois le défunt et lui reprochant de les avoir abandonnées.

Dans la salle voisine, une table avait été dressée et disparaissait presque sous des monceaux de vivres et des vases pleins d'eau-de-vie. Sans cesse elle était assiégée, car pas un passant ne se fut dispensé de venir dire un dernier adieu au vieux voïvode.

Perdus au milieu de cette foule, nos deux Français observaient en silence, n'échangeant que de rares paroles. Tout les surprenait, tout les stupéfiait : ces costumes étranges où dominaient les plus vives couleurs, où brillaient les broderies d'or et d'argent, ces armes éclatantes que personne n'avait abandonnées, ces chants, ces plaintes bruyantes formulées dans une langue flexible et sonore, tout cela semblait appartenir à un autre monde. Sans grand effort d'imagination ils se fussent cru transportés au cœur de l'Asie, aux funérailles de quelque puissant rajah.

La terrible mise en scène de la mort ne leur était pas inconnue pourtant! ils se souvenaient qu'ils n'avaient plus de père, et, en fermant les yeux, ils revoyaient cet être aimé, couché sur un lit tendu de noir qu'éclairaient aussi des cierges funèbres, que protégeait aussi un grand crucifix d'argent....

Mais quel contraste entre cette scène telle qu'ils l'avaient

présente à la mémoire et celle que leur offrait la demeure du Monténégrin! Là, une majesté calme et grandiose, un silence religieux qu'interrompait seulement le murmure des prières; ici des lamentations bruyantes, tumultueuses, des cris sauvages, inarticulés, des coupes se choquant, des chants belliqueux se mêlant aux regrets de la mort....

Comme tous les peuples qui vivent surtout par l'imagination, le Tsernogortse est excessif dans ses joies comme dans ses douleurs.

— Ils pleurent aujourd'hui, demain ils oublieront! murmura André en hochant la tête. Chez nous la douleur est plus grave, plus recueillie, mais aussi plus durable. Elle ne s'épuise pas en cris furieux, en vaines lamentations : c'est un culte que nous rendons à la mémoire de ceux qui ne sont plus et qui ne finit qu'avec nous-même.

— Tu as raison, dit Polycarpe; mais, pour ma part, je ne voudrais pas, pour beaucoup, ne pas avoir vu ce que j'ai vu aujourd'hui.

Parmi les femmes accroupies au pied du lit mortuaire, il en était une qui attirait plus particulièrement les regards de nos amis. Craintive, affaissée, les mains pieusement jointes sur ses genoux, elle seule ne criait pas, ne se lamentait pas ; et pourtant, sa douleur, qui se lisait dans ses grands yeux noyés de larmes, dans ses traits pâles et fatigués, dans le sourire navrant qui, par moment, voltigeait sur ses lèvres, semblait plus poignante. Elle avait à peine quinze ans, et déjà tout en elle révélait la femme accomplie : l'enfant se forme vite sous le ciel rigoureux de la Tsernagore.

André l'avait montrée à Georges.

— Voyez cette enfant ! lui dit-il. Mieux que tous elle comprend la perte cruelle que vous venez de faire.

— C'est que, plus que pour tout autre, mon père s'est montré bon pour elle. C'est Miléna....

— Cette cousine dont vous nous avez tant parlé ?

— Elle ! répondit le jeune homme. Elle que mon père m'a confiée en mourant ! Elle que j'ai juré d'aimer, de protéger ! Mais, continua-t-il, le jour va paraître ; il vous faut prendre quelques repos.

— Non, dit André résolûment, nous vous assisterons jusqu'au bout.

Et Polycarpe ajouta.

— Oh ! une nuit blanche ne nous effraie pas ! Nous en avons vu de plus écrasantes que celle-ci.

— Georges ne leur dit pas que leur présence ne lui était d'aucune utilité, que ne connaissant rien aux usages du pays, ils gênaient bien plus qu'ils n'aidaient ; il ne voyait que le procédé, qui le toucha, et dont il les remercia en quelques paroles émues.

Cependant l'aube blanchissait déjà les cîmes tourmentées qui se dressaient de tous côtés, les unes chauves et calcinées, les autres couvertes d'une neige éternelle. Puis, le soleil, s'élevant de plus en plus à l'horizon, dissipa brusquement le voile des vapeurs éparses dans l'atmosphère et jeta sa magique clarté sur ce paysage pittoresque.

Au loin, bien loin, Tsettinjé, la capitale du Monténégro, apparaissait dans la plaine où flottaient encore des brumes bleuâtres, irisées de lignes d'or et cachant en partie les massifs qui la dominent. Des ruisseaux ondulaient leurs rubans d'argent, qu'une végétation aquatique bordait richement ; quelques villages se montraient aussi avec leurs pauvres huttes couvertes de chaume doré ou de tuiles rougeâtres qui, vues de loin, jetées comme des aires d'oiseaux de proie sur des quartiers de roc surplombant des abîmes sans fond, semblaient des décors d'opéra.

Mais de près, ces pauvres demeures se montraient telles qu'elles étaient réellement, c'est-à-dire sales, misérables,

délabrées. Un architecte ne ferait pas fortune au Monténégro, où, depuis des siècles, les maisons se construisent toutes sur le même modèle. Beaucoup n'ont qu'une chambre sommairement meublée et habitée par toute la famille, souvent en compagnie de ses animaux domestiques. Pas de fenêtres, c'est un luxe inconnu ; pas d'autre ouverture que la porte fermée parfois par un simple rideau de cuir. Au milieu de cette tanière se dressent quelques pierres : le foyer ; et la fumée, pour s'échapper, n'a d'autre issue que la porte ou un trou pratiqué au sommet du toit.

Mais qu'importe au Tsernogortse habitué à vivre en plein air ! Que ferait-il d'une demeure plus luxueuse ? Son toit de chaume ne le préserve-t-il pas de la pluie ? n'a-t-il pas dans un coin sa couche grossière pour y dormir ou y rêver ? n'a-t-il pas au milieu de sa hutte son foyer circulaire auprès duquel il s'accroupit pour fumer son « tchibouk », ou, réuni à ses voisins, écouter les sombres histoires de vampires ou de sorciers, et célébrer sur la « guzla » les gloires de la vieille Tsernagore ? Que lui faut-il de plus ?...

Polycarpe et André, pour chasser le sommeil qui s'emparait d'eux, étaient sortis du vieux manoir.

Sous les lueurs magiques du soleil levant, le site était admirable de beautés agrestes. Ils voyaient, suspendues au faîte des rochers, de misérables cabanes entourées de leurs petits jardinets, où un terreau péniblement apporté de la plaine nourrissait quelques épis de maïs, à côté de quelques plants de pomme de terre ou de tabac ; les pentes exposées au sud étaient richement boisées ; des oiseaux chantaient sur toutes les branches ; quelques volatiles picoraient çà et là poursuivis par des chiens ; des cochons à la large panse se vautraient où ils le pouvaient.

Au loin, des cloches invisibles tintaient lentement le glas funèbre.

— Le paysage est comme les hommes... dit André après quelques minutes de muette contemplation. Comme eux, il apparaît, inculte, mais beau dans sa rudesse même! Quel est donc ce peuple qui, environné d'ennemis de tous côtés, perdu comme une atome au milieu de tant de puissants états, a su rester libre, indépendant depuis quatre siècles? Quelle est donc cette race qui, à deux pas de la civilisation moderne, a su garder intacts ses mœurs, ses croyances, ses préjugés d'autrefois?...

— Epatant! interrompit Polycarpe en bâillant. Mais, de grâce, tais-toi... Nous venons d'assister à une scène qui n'est pas gaie du tout, et, pour me distraire, te voilà philosophant à perte de vue sur les hommes, les pays, etc... Or, toute dissertation est pour le moins inutile ici. Trouve le moyen de me faire déjeuner, ce sera plus gai, car, sans médire de notre hôte, je trouve qu'il nous néglige un peu.

— Dans un pareil moment!...

— Aussi, je ne lui en veux pas. Mais, que diable! ce n'est pas la peine d'être Français et *boulevardier*, pour mourir de faim dans l'abondance. J'aperçois là-bas une cabane, si nous allions voir ce qui se mitonne-là?...

— Tu oublies que nous parlons Monténégrin comme... des riverains de la Seine...

— Qu'importe? répondit Polycarpe, en portant la main à sa bouche. Voilà un geste fort éloquent; il est compris partout. Viens.

Et, passant son bras sous celui de son ami, il l'entraîna vers la cabane en question, qui apparaissait comme suspendue dans le vide à quelque cinquante pieds au-dessus d'eux. On y arrivait par un sentier en zigzags. C'était une chétive construction dont les murailles faites de pierres superposées sans aucun ciment ne tenaient que par un

miracle d'équilibre, dont le toit effondré en maints endroits laissait un libre accès au vent et à la pluie. Le sol était simplement de terre battue. Quant à l'ameublement, il brillait par son absence,

— Quelle tanière ! murmura Polycarpe. Nous ne tombons pas chez des capitalistes, et je crois que nous aurons peine à nous procurer du faisan et des truffes.

— Qu'importe! répondit André. Puisque nous sommes venus, entrons.

La porte était ouverte; ils entrèrent. La chaumière leur parut encore plus délabrée à l'intérieur qu'à l'extérieur. Pourtant elle renfermait sept habitants, quatre hommes et trois femmes; ces dernières, naturellement occupées aux plus rudes ouvrages pendant que les hommes, nonchalamment accroupis autour du foyer circulaire, fourbissaient leurs armes en fumant leurs « tchibouks ».

A l'entrée des Français, ils se levèrent, et, d'un mouvement instinctif, portèrent la main à leurs « handjars ». Cet accueil n'était guère rassurant; néanmoins nos amis ne parurent pas s'en formaliser, et, pour justifier leur présence, eurent recours à une pantomime expressive. Les Monténégrins regardaient sans comprendre.

— Tas de brutes! exclama Polycarpe.

Et, portant les deux mains à sa bouche, il continua:

— Moi faim! moi pas mangé! Hein! est-ce clair? un nègre entendrait cela.

Les Monténégrins avaient compris. Sans quitter la défensive, ils dirent quelques mots aux femmes qui approchèrent une petite table ronde à peine assez grande pour supporter l'énorme pain de maïs, les pommes de terre froides et la jatte de lait caillé dont elles la chargèrent.

Une fumée épaisse et âcre emplissait la cabane et suffoquait les aventuriers peu habitués à une pareille atmosphère.

Mais il était trop tard pour reculer : les vivres étaient sur la table, et refuser c'eut été froisser cruellement les montagnards. Ils s'approchèrent donc de la table et mangèrent, ou plutôt essayèrent de manger : malheureusement le lait était affreusement aigre, les pommes de terre à moitié crues, le pain mal cuit aussi, et plein de son et de gravier.

— Comment peut-on vivre avec une pareille nourriture ! murmura Polycarpe à qui chaque bouchée arrachait une grimace et ébranlait une dent. Il faut avoir l'estomac doublé d'un « triple ferblanc » pour absorber tout ça... C'est plutôt fait pour tuer le corps que pour le soutenir.

— Le Monténégrin est sobre, répondit André. D'ailleurs cette alimentation est à peu près celle des paysans de tous les pays. Les Écossais, les Russes, les Autrichiens, etc., vivent de pain aussi grossier et ne s'en trouvent pas plus mal. Le tout est de s'y habituer.

— Et je ne m'y habituerai jamais ; hélas quelle vie ! La fumée me suffoque... je sens s'exhaler de tous les coins un parfum qui n'est pas précisément celui des orangers... ces hommes ont l'air de vouloir nous dévorer tout vivants... filons !...

Et il voulut jeter sur la table quelques « swantzigs ».

André l'en empêcha vivement.

— Tu veux nous faire assassiner ! dit-il.

— Hein ! exclama Polycarpe qui fit prudemment un pas de retraite.

— Payer ce que nous avons pris sous ce toit serait une injure mortelle, et le Tsernogortse ne pardonne pas une offense. Laisse-moi faire.

Il possédait un petit revolver américain, véritable bijou à la crosse d'ébène incrusté d'argent, au canon de nickel richement damasquiné. Il le détacha de sa ceinture et le tendit à celui qui paraissait être le chef de la famille. Le visage

de cet homme, tout-à-l'heure sombre et défiant, s'éclaira subitement; son regard rayonna, tant est puissante sur ces natures la vue d'une arme! Il prit le revolver dans sa large main, l'examina longuement, fit jouer le chien, s'assura de la bonté du ressort; puis, appelant ses compagnons, parut leur demander leur avis.

L'arme passa de main en main, chacun admirant, tout le monde parlant à la fois. Enfin le Monténégrin, poussant un soupir de convoitise, voulut rendre le revolver à son propriétaire.

Comme on le pense, André refusa de le reprendre. Si maître de lui qu'il fût, le Monténégrin ne put cacher sa joie quand il comprit que le jeune homme lui abandonnait cette belle arme; il lui prit la main, et, la serrant avec force, lui exprima toute sa gratitude.

André était radieux.

— Nous venons de nous faire un ami pour la vie! dit-il à Polycarpe.

— Oui, mais tu as donné un revolver de trois cents francs pour un morceau de pain, et quel pain! fit le Normand toujours calculateur.

Ils prirent congé de leurs hôtes et s'engagèrent de nouveau dans le sentier rocailleux. Tout-à-coup, Polycarpe poussa un cri. Derrière eux, les quatre Monténégrins, armés jusqu'aux dents, revêtus de leurs plus beaux habits, se hâtaient comme s'ils eussent voulu les rejoindre.

— Voilà ce que nous vaut la générosité! dit-il tout tremblant. Ces hommes ont flairé de riches dépouilles, et ils nous suivent pour nous assassiner.....

— Fou! répondit André, riant des folles terreurs de son ami. Dis plutôt que ces braves montagnards se rendent tout prosaïquement à leurs travaux...

— Armés comme des bandits italiens?...

— C'est la mode ici.

— Jolie mode! Moi, qui te parle, j'ai empoché vingt-cinq francs d'amende pour port d'une canne à épée... Il est vrai que c'était à Paris. Oh! quand donc le reverrai-je? quand donc arpenterai-je ses boulevards?

Cette fois il en fut quitte pour de mortelles transes; car, après les avoir escortés jusqu'à la porte du manoir, les montagnads entrèrent sans nullement se préoccuper d'eux.

* * *

L'heure était venue de rendre à la terre la dépouille du vieux voïvode. Le corps placé dans un cercueil découvert, avait été une dernière fois exposé à la vue de ses amis. Chacun, pieusement, avait déposé un dernier baiser sur son front glacé, chacun avait murmuré un dernier adieu; puis le pope, escorté de son officiant, s'était présenté; quatre robustes guerriers avaient enlevé le cercueil, et le triste convoi avait pris le chemin du vieux monastère de la Montagne, où, depuis des siècles, reposaient tous les Grahovitj.

Une foule nombreuse escortait le vieux guerrier à sa dernière demeure, les hommes graves, impassibles, les femmes, le visage voilé sous un long « marama » (1). Au loin, les cloches tintaient lugubrement; parfois un chant lugubre s'élevait; mais, le plus souvent on n'entendait que le murmure monotone des prières.

Enfin la cérémonie se termina; le corps fut descendu dans le caveau funéraire, à côté de ses ancêtres, et les assistants, par groupes, regagnèrent le manoir où les attendait le *repas des funérailles*.

Cette coutume particulière aux pays slaves était autrefois

(1) Voile ou mouchoir de soie ou de laine.

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWA

répandue partout. On la retrouve encore aujourd'hui dans beaucoup de pays; et, dans les provinces reculées de la Bretagne, le peuple la désigne par une expression énergique : le « repas des âmes ».

Les Monténégrins, qui ont conservé tous les usages du passé, ne pouvaient oublier celui-là.

La nuit était venue noire et complète, quand les convives, y compris nos Français, se retrouvèrent dans la grande salle qu'éclairaient de nombreuses torches. Un bœuf, plusieurs moutons avaient été abattus et préparés par les soins de la veuve et de sa fille adoptive, qui devaient oublier la perte cruelle qu'elles venaient d'éprouver, pour ne songer qu'à leurs hôtes.

Quant à ceux-ci, avec la dernière pelletée de terre tombant sur le cercueil, s'en était allé leur chagrin; aussi, bannissant tout souvenir importun, ils mangeaient, buvaient, parlaient comme ils l'auraient fait en toute autre circonstance, et un voyageur, subitement transporté dans ce milieu bruyant, eut pu tout aussi bien se croire à un festin de fiançailles qu'à un repas de funérailles.

Seul, Georges avait conservé son air sombre et soucieux, et, plusieurs fois, il s'était vu forcé de quitter la salle du festin, malgré tout son respect pour les vieux usages. C'est que là tout lui rappelait celui qui n'était plus, c'est qu'il lui semblait encore entendre résonner à son oreille les dernières paroles que cette bouche chérie avait murmurées. Alors, l'indifférence des convives le révoltait, et il sortait brusquement de peur d'oublier que ces hommes étaient ses hôtes.

Le repas touchait à sa fin quand, tout-à-coup, une violente explosion retentit, suivie d'un cri déchirant. Puis on entendit le galop précipité d'une mule ou d'un cheval, et tout rentra dans le silence.

Tumultueusement, des torches à la main, les montagnards sortirent de la salle. Dès les premiers pas, ils aperçurent un corps étendu.

Horreur! Ce corps était celui de Vouko... la poitrine traversée par une balle, il gisait dans une mare de sang.

-- Que s'est-il passé ? demandèrent cent voix.

Vouko alors se dressa péniblement sur ses genoux, et, étendant la main dans la direction de l'est :

— Miléna!... dit-il, enlevée !...

— Malheur ! Malheur sur moi ! s'écria Georges d'une voix rauque. Mais quel est l'infâme qui a commis ce rapt odieux ?... Son nom !... Son nom, que je le poursuive, que je me venge !...

Mais Vouko ne répondit pas. Epuisé par cet effort surhumain, il retomba lourdement en arrière vomissant le sang à pleine bouche.

VI. — Qui explique bien des choses, mais n'apprend rien de nouveau.

Pour comprendre la scène qui vient de se passer, il nous faut remonter le cours des événements et nous arrêter, le soir même de la mort du vieux voïvode, dans une des misérable cabanes qui avoisinent Riéka.

Riéka est un des villages les plus importants de la Tsernagore, c'est même une petite ville. Bâti sur les rives de la rivière Tsernoïevitja-Riéka qui, à quelques lieues de là se précipite dans le lac de Scutari, le bourg comprend une centaine de maisons généralement bien construites, une église, une école et plusieurs grands bâtiments affectés aux services administratifs. C'est en outre un centre commercial où se tiennent des marchés importants, et où Serbes, Albanais,

Dalmates, Monténégrins essayent de se duper mutuellement.

C'est non loin de là, à la source de la Tsernoïevitja-Riéka, que la tradition populaire place le tombeau du terrible Yvan le Noir, illustre héros, dont les Monténégrins attendent la résurrection comme les Juifs la venue du Messie, car ce jour sera celui de la délivrance.

Riéka jouit d'une situation agréable. Là, l'atmosphère est plus clémente, le ciel plus bleu, la végétation plus exubérante. De grands massifs de feuillage que la brise agite, que le soleil colore, des tons plus chauds bordent la rivière et se continuent, presque sans interruption, jusqu'au lac, véritable merveille avec sa muraille de cimes altières à l'ouest, ses plaines immenses à l'est, ses hautes forêts d'essences diverses, ses champs de maïs aux reflets d'or fauve, d'où surgissent d'énormes buissons de grenadiers en fleurs. La vigne enroule ses pampres verts aux troncs rugueux des mûriers géants, sous lesquels s'abritent les troupeaux; le poirier, le figuier, le pêcher, l'olivier croissent partout presque sans culture; des bosquets d'orangers, des fleurs odoriférantes offrent un butin facile aux nombreux essaims d'abeilles dont les ruches, disséminées sous le feuillage, sont une des principales richesses du pays.

Ce n'est plus déjà la sombre aridité du nord, ce n est pas encore l'opulente végétation des bords du lac.

Il faisait nuit quand un montagnard, drapé dans sa « strouka » (1), de couleur sombre, descendait lentement une de ces rues en escaliers qui font ressembler Riéka à une cité du moyen-âge. Toutes les fenêtres rayonnaient de lueurs joyeuses; on entendait par moment les accents plaintifs des « guzlas » et les chants monotones des rapsodes;

(1) Écharpe de laine.

mais les rues, où vaguaient quelques chiens, étaient abandonnées aux chercheurs d'aventures.

L'homme regarda le ciel où la lune resplendissait, jetant quelques rayonnements au faîte des édifices, éclairant bizarrement les ruelles étroites et tortueuses.

— J'arriverai à temps ! pensa-t-il.

Il était parvenu au bord de la rivière, que traversait un pont sur lequel il s'engagea. Plus loin, le sol s'exhaussait de nouveau, encaissant profondément la rivière qui scintillait sous les clartés de la nuit comme une écharpe de velours foncé constellée de paillettes d'argent. L'homme choisit un sentier tortueux et marcha pendant un heure encore.

Enfin il s'arrêta devant une petite hutte, basse, écrasée et cachée comme un repaire honteux derrière d'énormes quartiers de roc.

Aucune volute de fumée ne couronnait l'extrémité du toit, aucune lueur ne filtrait à travers les ais disjoints de la porte. L'homme eut un tressaillement de colère.

— Le misérable se sera absenté malgré ma défense ! dit-il. Il finira par se faire prendre, et j'ai besoin de lui encore.

Néanmoins, il poussa la porte et entra. Une rayon lunaire, pénétrant après lui, traça sur le sol une large raie argentée et lui montra une forme humaine étendue sur un grabat de paille de maïs.

— Debout, Petar Mulévitj ! dit-il en secouant brutalement le dormeur. Debout !

Petar Mulévitj, puisque tel était son nom, se dressa sur son séant, et, se frottant les yeux :

— Est-ce toi, Pétrovitch ? dit-il.

— Qui veux-tu que ce soit, animal? Lève-toi, et allume une « louchina ». Nous avons à causer.

Quelques minutes après une branche de sapin, dont le

bout fendillé jetait une vive lumière, éclairait le taudis. Pétrovitch, sa « kapa » enfoncée sur les yeux, s'était assis sur un banc boiteux près d'une table qui ne boitait pas moins. Petar Mulévitj, sa grosse tête hébétée dans ses mains velues, semblait attendre accroupi sur son grabat.

— Le vieux Mirko Grahovitj se meurt! dit Pétrovitch lentement. Cette nouvelle a circulé à Riéka aujourd'hui. On dit même qu'il ne passera pas la nuit...

— Que me fait cela! répondit le Monténégrin. Mirko a fait son temps, qu'il s'en aille!... Quoi qu'il ait déposé contre moi jadis, je ne lui ai jamais souhaité de mal. *De Profundis!...*

Un sourire étrange passa sur les lèvres de Pétrovitch.

— Et que m'importe ton opinion! dit-il brutalement, c'est de la mienne qu'il s'agit... Quand, poursuivi, traqué comme une bête fauve, je t'ai offert cet abri, quand je t'ai caché, nourri, vêtu, ne m'as-tu pas juré de me servir comme le chien sert son maître, de m'obéir, quoi que je puisse te commander ?...

— C'est vrai, et le Tsernogortse n'à qu'une parole.

— Eh bien, l'heure de l'obéissance est venue. Mirko Grahovitj va mourir!

Ah! ce moment était par moi attendu avec impatience !... Lui, debout, je ne pouvais rien; lui, à terre, je peux tout... Ma vengeance va donc reprendre son cours!... Fille de serpent, je briserai ta tête!... Je vengerai sur toi et l'assassinat de mon frère et l'opprobre dont je suis couvert!...

En même temps un éclair farouche illumina son œil noir, un sourire amer crispa ses lèvres.

Cet homme était vieux pourtant ! déjà sa taille se courbait, ses cheveux blanchissaient, il inclinait rapidement vers la tombe.

Mais la haine, une haine farouche semblait le soutenir.

Quand il parlait de vengeance, son œil morne s'incendiait, son corps tremblant se redressait, sa voix avait des éclats métalliques.

— Que dis-tu ? murmura le Monténégrin effrayé.

— La vérité!... Oh ! si tu connaissais cette histoire, si tu savais quel supplice les misérables m'ont.... Mais, s'interrompit-il, je divague comme un enfant. Écoute. Je vais partir pour le manoir des Grahovitj ; là, je me mêlerai à la foule des parents, des amis, j'observerai, j'attendrai.

Toi, tu me suivras avec deux chevaux, et, caché dans la montagne, tu attendras mes ordres.

— Pourquoi des chevaux ?

— Parce qu'il nous faudra fuir après l'avoir enlevée.

— Enlevée ?... Qui ? mais qui !

— Elle ! Miléna !...

— La nièce du voïvode !... Jamais ! Pétrovitch, cherche d'autres complices pour une telle infamie... Non, je ne t'aiderai pas... Mon « handjar » s'est trempé dans le sang... j'ai tué... mais c'était un homme... c'était pour venger mon honneur...

Un éclair de colère passa sur la face de Pétrovitch.

— Et si je le voulais ? dit-il.

— Je refuserais !... Oui, en échange du service que tu m'as rendu, j'ai juré de t'obéir...

— Et de combattre mes ennemis, interrompit Pétrovitch.

— Il fallait alors me dire que tes ennemis c'étaient... des femmes !... Pétrovitch, tu portes un « handjar » à ta ceinture, c'est une quenouille qu'il faudrait y mettre !... Depuis quand une femme compte-t-elle pour quelque chose dans la vie d'un guerrier ? Quelle offense peut-elle commettre pour qu'on se venge sur elle ?... Montre-moi un homme et je le combattrai... Une femme, jamais ! C'est mon dernier mot ; tu peux me livrer si tu veux....

Il se fit un long silence pendant lequel les deux hommes s'observèrent. Enfin, Pétrovitch tira de dessous sa « strouka » une gourde pleine d'eau-de-vie et la tendit à Petar.

— Bois, dit-il, cela remettra tes idées.

L'autre ne se fit pas prier. Il prit la gourde dans sa main brûlante, et, renversant la tête en arrière, la vida presque entièrement.

Pétrovitch l'observait toujours.

— Et si je te disais que ma vengeance est aussi la tienne? reprit-il d'une voix insidieuse.

— Tu mens! Tu veux me tromper encore! rugit le Tsernogortse que cette copieuse libation avait échauffé. Prends garde!... reprit-il, je suis près de la frontière albanaise... Ne me pousse pas à bout, démon tentateur !...

En même temps, il dégaîna son « handjar »; la lame nue s'embrasa de reflets sinistres et rouges comme du sang sous la lueur de la torche de sapin.

— J'avais pris mes précautions! ricana Pétrovitch qui tira un pistolet tout armé de son « kolan ». Avance, et je fais feu.

— Pauvre fou ! reprit-il, pourquoi refuses-tu d'ajouter foi à mes paroles? Les faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes? De qui Danilo était-il le parent? Qui t'a fait condamner à trois mois de prison pour vol?... Qui a dit que toute alliance entre sa famille et celle d'un voleur était impossible? N'es-tu pas Mirko Grahovitj ?...

— C'est vrai! balbutia Petar atterré. C'est vrai! je n'y avais pas songé.

— Tu vois bien que ta vengeance est la mienne! continua le tentateur. Tue-moi maintenant ! tue-moi, je ne résisterai pas, je mourrai avec joie, car je sais que tu continueras l'œuvre à laquelle j'ai voué ma vie.

— Parle, j'obéirai ! dit Petar en jetant son « handjar » au pied de celui qui s'était fait son mauvais génie.

* * *

Nos lecteurs l'ont compris; il y avait dans le passé de Petar un secret terrible que Pétrovitch connaissait et dont il se servait comme d'une arme redoutable pour contraindre le Tsernogortse à une obéissance passive, dut cette obéissance aller jusqu'au crime.

Voilà, en quelques mots cette histoire, qui est en même temps un trait de mœurs de la vieille Tsernagore.

Quelques années avant les événements que nous venons de raconter vivait, dans la vallée de la Zéta, un des coins réellement privilégiés de la Montagne-Noire, une honnête famille composée du père, de la mère et de deux enfants, une fille et un garçon.

C'étaient les Mulévitj. Possesseurs de quelques arpents dans la fertile vallée, de plusieurs bœufs, d'un troupeau de moutons, d'une jolie maisonnette, ils vivaient sans trop de gêne, et bien des gens enviaient leur sort; tout semblait prospérer chez eux: les enfants grandissaient et devenaient sages, Petar, un beau garçon, Théodora, une belle jeune fille, quand, par la faute d'un seul, tout ce bonheur s'écroula, laissant la ruine et la honte à sa place.

Théodora venait d'être fiancée à Danilo Davonitch, un beau jeune homme de vingt-cinq ans, allié à la famille des Grahovitj, et le mariage devait se célébrer sous peu quand éclata la catastrophe dont nous parlions plus haut.

Un soir Petar, en rentrant ses troupeaux, heurta du pied un objet qui rendit un son métallique. Il se baissa, c'était un petit sac de cuir contenant une somme importante en ducats autrichiens.

Il regarda autour de lui. Personne ! Alors il glissa la bourse dans son « kolan » et continua tranquillement son chemin, bien décidé à garder ce trésor inespéré. Le mariage approchait ; il lui faudrait de riches vêtements, des armes magnifiques, et tout cela, la précieuse bourse allait le lui procurer. Décidément, le hasard avait du bon !

Malheureusement, le propriétaire de la bourse s'aperçut bientôt de la perte qu'il venait de faire. Il revint sur ses pas, et comme la maison des Mulévitj se trouvait précisément sur la route qu'il avait parcourue, il y entra et interrogea les habitants.

Ceux-ci ne pouvaient le renseigner n'étant pas sortis de la journée.

Convaincu de leur sincérité, le voyageur allait se retirer quand Petar entra.

En voyant cet homme, en apprenant de quoi il était question, le jeune homme ne put réprimer un geste d'effroi ; son visage pâlit, et il porta la main à sa ceinture comme pour mieux y cacher la bourse.

Mais il se remit bien vite, et ce fut d'une voix parfaitement calme qu'il répondit :

— Je n'ai rien vu.

— Prends garde, jeune homme ! prends garde ! dit le voyageur qui avait remarqué son trouble. La vérité se découvre toujours. Si tu as eu un moment de convoitise, avoue-le sans honte, l'homme, hélas ! est peccable...

— Je n'ai rien à avouer ! D'autres ont trouvé ta bourse, cherche ailleurs !... fit Petar avec humeur.

— Enfant, c'est en vain que tu élèves la voix, la vérité se lit sur ton visage pâle, elle éclate à ton insu...

— Vieux corbeau ! s'écria Petar honteux d'avoir été si bien deviné, rends grâces au ciel de ce que notre toit protége

ta tê'e folle ; car, sans cela, il y a longtemps que je l'aurais fait voler de dessus tes épaules.

Le vieillard se retira sans mot dire; mais il porta immédiatement plainte au préfet de la « nahia », et, trois jours après, le jeune homme et son accusateur, paraissaient devant ce fonctionnaire.

La cause était épineuse. Si d'une part, le voyageur, avec l'énergie que donne la conviction, maintenait sa plainte, de l'autre, Petar niait non moins énergiquement. Qui avait raison ? personne n'eut pu le dire. Alors le préfet se décida à recourir au serment juridique.

Pour donner plus d'éclat à cette scène du serment, pour frapper son esprit d une terreur salutaire et arrêter s'il se peut le parjure sur ses lèvres, c'est ordinairement dans la chapelle d'un monastère, devant le tombeau de quelque saint personnage, que les juges le font prêter à l'inculpé. Innocent ou coupable, une fois la formule consacrée prononcée, il échappe à la justice des hommes.

Petar accepta avec joie ; le voyageur hocha tristement la tête.

— Que le péché retombe sur ton âme ! dit-il. Tu es bien jeune pour te parjurer...

Calme, railleur même, Petar s'agenouilla, étreignit la croix et étendit le bras pour jurer... Mais en ce moment — ce que les Monténégrins présents regardèrent comme un miracle — son « kolan » se dénoua et la bourse gonflée d'or tomba lourdement sur les dalles...

— C'est le jugement de Dieu, s'écrièrent les assistants d'une seule voix.

Devant cette preuve accablante, le malheureux ne put nier. Le préfet et ses acolytes délibérèrent un moment, et Petar, convaincu de vol, fut condamné à la flagellation et à trois mois de prison.

Or ce voyageur, qui avait accusé Petar Mulévitj, n'était autre que le vieux voïvode, Mirko Grahovitj!...

Pendant que Petar subissait sa peine au chef-lieu de la « nahia », de graves événements se passaient à la maisonnette. Danilo, le fiancé de Théodora, avait repris sa parole, et les deux vieillards, frappés au cœur de cette double honte, la condamnation de leur fils, le mépris qui accueillerait partout leur fille répudiée par son fiancé, étaient morts de douleur.

Quand Petar, sa peine finie, revint à sa cabane, il n'y trouva que la jeune fille qui pleurait, la tête dans ses deux mains auprès du foyer éteint.

— Et les vieux ! dit-il d'une voix rauque.

— Morts ! répondit Théodora dont les sanglots brisaient la voix.

— Tués par moi ! je devais m'y attendre. Et Danilo? reprit-il après un moment d'hésitation.

— Danilo Davonitch a franchi ce seuil pour la dernière fois le lendemain de ta condamnation !

Un éclair fulgurant incendia la prunelle du jeune homme. Il avait pu, sans se plaindre, subir la prison, la flagellation, apprendre d'un œil sec la mort de ses vieux parents ; mais ce dernier affront, le plus sensible au cœur du Monténégrin, était la goutte d'eau qui fait déborder la coupe : il dépassait ses forces... Ainsi, ce n'était pas assez de son propre déshonneur; il lui fallait encore supporter celui de sa sœur, de sa sœur avilie maintenant, et dont aucun guerrier ne rechercherait plus la main !... C'en était trop....

— Va, dit-il d'une voix sourde, si je ne puis te rendre l'honneur, du moins je te vengerai !...

La vengeance se mange chaude, dit-on. Le même soir, Petar rencontra Danilo. Que se passa-t-il entre ces deux hommes? quelles supplications, quelles prières employa Petar? Jusqu'à quel point s'humilia-t-il devant celui que

naguère il appelait son frère ? on ne le sut jamais. Seulement le lendemain, dès l'aube, des pâtres, chassant devant eux leurs troupeaux, se heurtèrent contre un cadavre déjà rigide et bleui, le cadavre de Danilo !...

Le malheureux jeune homme était étendu en travers de la route, les bras en croix, la poitrine sanglante.

Quel était le meurtrier ? L'opinion publique ne s'y trompa pas : tout haut elle accusa Petar Mulévitj. Il s'était vengé, ou plutôt, suivant les idées Monténégrines, il s'était fait justice...

Quelques années se passèrent. Poursuivi, traqué, le meurtrier errait de « nahia » en « nahia », de montagne en montagne, souvent nourri, caché par les Tsernogortses qui ne voyaient en lui que le justicier. Malgré d'actives recherches, il échappa toujours, tant est grande dans ce pays la puissance des anciennes coutumes, comparées à la loi qui ne date que d'hier...

Un jour pourtant, il faillit être pris : un homme se rencontra encore qui le sauva.

Et cet homme, c'était Pétrovitch, une sorte de bohémien aux habitudes bizarres, même dans ce pays. D'où venait-il ? personne n'eut pu le dire. Quel but poursuivait-il ? on l'ignorait encore. C'est à peine si on pouvait voir son visage, caché sous sa « kapa » qui lui couvrait tout le front, sous la barbe épaisse qui envahissait ses joues, ses lèvres et son menton. Mais de ses grands yeux, il s'échappait je ne sais quelles effluves de sombre tristesse, quels éclairs fatals qui faisaient que les honnêtes gens s'en écartaient avec terreur comme d'un maudit..

A cet homme, dans un but que nous saurons plus tard, il fallait un esclave dont le dévouement allât jusqu'au crime, un instrument inconscient qu'il pût briser après s'en être servi. Voilà pourquoi il avait sauvé Petar Mulévitj.

* * *

Dans la cabane, le crime était résolu. Les deux hommes, après s'être concertés quelques instants encore, poussèrent la porte et se perdirent dans la campagne que la lune éclairait splendidement.

VII. — Sur la piste des ravisseurs.

Retournons maintenant au manoir des Grahovitj.

Mille cris sauvages, mille clameurs furieuses accueillirent la nouvelle de l'enlèvement de Miléna; les « handjars » brillèrent à la rouge lueur des torches, et chacun jura de retrouver les infâmes et de les punir.

Vouko, toujours privé de sentiment, fut transporté sur le lit où le vieux voïvode avait rendu le dernier soupir. Sa blessure fut soigneusement lavée, visitée, et un vieux Tsernogortse qui passait pour un médecin célèbre déclara, à la satisfaction de tous, qu'il en reviendrait.

Mais bien des minutes précieuses avaient été perdues, et quand André suggéra au jeune Monténégrin qu'il fallait avant tout poursuivre les ravisseurs, il n'était plus temps déjà.

— En route! commanda Georges; battons les environs jusqu'à Tsettinjé, s'il le faut, mais retrouvons-la!...

Une trombe humaine s'élança au-dehors avec des cris, des vociférations bien propres à avertir ceux qu'on voulait surprendre. André et Polycarpe aussi avaient été entraînés par le torrent; le premier ne quittait pas les côtés de Georges; le second emboitait aussi le pas, mais sans enthousiasme aucun.

— Quel plaisir nous promet ce voyage! murmurait-il entre ses dents. Il faut venir au Monténégro pour se trouver en si peu de temps mêlé à tant d'aventures désagréables et pas épatantes du tout!...

— Un peu de cœur! dit André qui l'avait entendu. Pouvons-nous abandonner notre hôte dans un tel moment? Ce serait bien peu chevaleresque et peu digne de Français!...

— Encore si nous leur étions de quelque utilité?... riposta le digne Normand. Mais, il faut bien en convenir, mon bon, et c'est humiliant pour notre amour-propre, nous jouons ici le rôle de cinquième roue à un carosse.

Malgré la gravité du moment, André ne put réprimer un sourire.

— Ris! ris! maugréa Polycarpe avec un redoublement de mauvaise humeur. Mais rira bien qui le dernier rira....

Les recherches se continuèrent actives, fiévreuses; car les braves Tsernogortses prenaient leur part de l'affront fait à leur hôte. Mais le sol rocailleux ne gardait aucune empreinte des pas des hommes et des chevaux, et quand l'aurore radieuse éclaira les montagnes, on n'avait rien découvert encore.

Désespérés, mais non découragés, les montagnards revinrent au manoir.

Là les attendait une scène de désespoir affreux. Assise au milieu de la grande salle, entourée de femmes, de jeunes filles, la veuve de Mirko se lamentait, se déchirait le visage, pleurait abondamment.

— Hélas! murmura-t-elle quand l'air morne de son fils lui eut révélé l'insuccès de ses recherches, cette maison est donc maudite?... Quel démon malfaisaisant lui a jeté un sort?... Il y a trois jours à peine, la mort m'a enlevé celui que j'aimais plus que ma vie, et aujourd'hui je pleure celle que j'aimais autant que si Dieu me l'avait donnée... C'était

ma joie, ma seule consolation!.. Quand Mirko n'était pas là, quand Georges courait les pays étrangers, qui me soutenait, qui me parlait d'eux?... Et je l'ai perdue!.....

— Non, ma mère! s'écria Georges d'une voix vibrante, non, je vous la rendrai... Il le faut, si je veux obéir à mon père, si je veux ramener dans cette demeure celle qui en sera désormais la maîtresse après moi, celle qu'il m'a choisie pour épouse...

— Eh bien! lui dit André, qui nous retient? La Tsernagore n'est pas grande, nous l'aurons vite explorée. Mais hâtons-nous si nous ne voulons pas que ces infâmes passent la frontière avec leur victime... on vend encore des femmes chez les Turcs...

— Oh! fit la veuve en se tordant les mains de désespoir, ce serait trop affreux!...

Ces paroles, que Georges traduisait, semblèrent accroître la fureur des montagnards.

— Oui, partons! s'écrièrent-ils en brandissant leurs armes.

— Dans quel guêpier nous fourres-tu? dit Polycarpe à l'oreille de son ami. Tu es épatant, mon cher, de te mêler à tout ça.

— Partons! répétèrent les assistants.

— Malheureusement je ne le puis pas! dit Georges. Il me faut, quelque blessure dont saigne mon cœur, obéir d'abord à mon prince, lui rendre compte de la mission dont il m'a chargé. Déjà j'ai trop tardé, mais ces tristes événements me serviront d'excuse. Le devoir avant tout! dans une heure je partirai pour Tsettinjé.

— Nous attendrons ton retour! répondirent les guerriers.

Une heure après, Georges, suivi de ses deux amis, montait à cheval et s'élançait a toute bride, au risque de se rompre le cou sur ces routes escarpées, dans la direction de

Tsettinjé ! Deux heures après, les trois cavaliers se séparaient au pied de cette fameuse « tour des crânes », où jadis étaient suspendues les têtes des ennemis tués dans les combats, et qui, exposées là jusqu'à ce qu'elles tombassent en poussière, dictaient éloquemment leurs devoirs aux guerriers Tsernogortses.

Georges courait au palais ; André et Polycarpe s'acheminaient vers l'hôtellerie où le Normand eut enfin la consolation de s'attabler devant un copieux déjeuner.

Puis il alla s'étendre, dans un vaste dortoir commun aux voyageurs, sur un lit de paille de maïs, où le sommeil ne tarda pas à faire taire ses angoisses.

André, lui, assis auprès de la fenêtre ouverte, regardait sur la place. Des femmes allaient et venaient tricotant, riant, babillant ; des guerriers aux riches vêtements, armés comme pour le combat, se promenaient gravement ou se rendaient, les uns à l'arsenal, les autres au palais princier ; quelques vieillards, assis sous le mûrier géant qui ombrage le puits, racontaient à tout un auditoire d'enfants quelque saisissante épopée de l'histoire Monténégrine.

Tout cela était calme, placide, éclairé par un beau soleil et reposait délicieusement l'imagination fatiguée par les scènes terribles de la veille.

Pourtant le jeune Français ne voyait rien de tout cela. Ses yeux regardaient, mais sa pensée était ailleurs. Il avait beau faire, l'image gracieuse de la jeune Monténégrine ne pouvait s'effacer de son imagination ; il la revoyait telle qu'elle lui était apparue pour la première fois, belle de sa douleur même, et il s'indignait contre ses ravisseurs ; il souhaitait de pouvoir la délivrer.

Moins d'une heure après, il vit Georges traverser la place. Son visage était calme et reposé, ses yeux brillaient d'une satisfaction contenue.

— J'ai vu le prince, dit-il en serrant la main d'André ; j'ai voulu lui rendre compte de ma mission. Mais vous savez combien il est bon, affectueux, combien il s'intéresse au dernier de ses sujets ! aussi, dès les premiers mots, il m'interrompit.

— « J'ai appris le malheur qui vous a frappé, me dit-il, « et je m'associe grandement à votre douleur, car si vous « perdez un père chéri, moi je perds un sujet fidèle et dé- « voué. Mirko était avant tout un honnête homme et un « chrétien sincère, et cela doit atténuer l'amertume de vos « regrets. Dans les combats, c'était un lion ! Dieu, qui aime « les braves, le recevra dans son sein... »

« C'est dans la salle du Sénat qu'il m'a reçu. Assis sur un coussin, il présidait la séance et rendait lui-même la justice. Je vis alors que tous les Sénateurs s'associaient de cœur à ses paroles. Mais quand ma voix émue encore retraça la scène d'hier, le rapt odieux dont Miléna a été la victime, tous les visages s'assombrirent, et, malgré l'auguste présence du souverain, chacun cria vengeance...

— « Justice vous sera rendue ! dit le prince d'une voix « brève. Des ordres seront donnés à tous nos préfets ; les « misérables seront punis ! »

— « Eclatant seigneur, lui dis-je, je crains qu'ils n'aient « déjà passé la frontière. En tous cas, ils doivent admi- « rablement connaître le pays, s'être ménagé des refuges, « des déguisements qui tromperont, dépisteront la justice. « Si mes faibles services, ceux plus durables de mon père, « m'ont mérité une récompense, laissez-moi agir seul, entre- « prendre contre ces bandits, inconnus encore, une lutte « acharnée, sans trêve, sans pitié !... Si je succombe, alors, « seigneur, vous me vengerez... »

— Et cette autorisation ? demanda André.

— Je l'ai obtenue ! s'écria le jeune homme. Vive à jamais Nicolas Ier ! vive le père de la Tsernagore !...

— Qu'y a-t-il? s'écria Polycarpe subitement éveillé : Est-ce que la maison flamberait, par hasard?...

— Il y a, répondit André, que nous allons entreprendre un voyage périlleux à travers la Tsernagore et les Berda, pourfendre des géants, en un mot, nous couvrir de gloire.

— Tu es épatant, mon bon ! Mais. .

— Je me suis engagé pour toi.

— Sans mon consentement ! s'écria Polycarpe indigné.

— Tu vois bien que je m'en passe.

Et élevant la voix pour couvrir les protestations timides de Polycarpe, il continua :

— C'est décidé, nous entreprenons la campagne avec vous.

Georges prit sa main qu'il serra avec énergie.

— Merci de votre dévouement, dit-il, je n'attendais pas moins de vous. Laissez-moi vous remercier tout en vous refusant. Vous ne connaissez en rien ce pays, ses mœurs, ses usages ; me suivre plus longtemps serait pour vous un ennui, une gêne de tous les instants.

— Parbleu ! fit Polycarpe. C'est épatant comme il devine mes plus secrètes pensées.

— Allons donc ! s'écria André. D'ailleurs, il est trop tard ! j'ai fait un serment, Georges ; j'ai juré de sauver Miléna ou tout au moins de contribuer à son salut. Si vous ne voulez pas de nous, dites-le... mais vous ne nous empêcherez pas de suivre la piste de notre côté.

— Venez donc, frères ! fit Georges, ému. Votre serment est saint ; Dieu l'exaucera...

— Dans quel guêpier ! dans quel guêpier il nous fourre, le malheureux ! gémit Polycarpe sur tous les tons. Et moi

qui voyageais pour m'amuser!... épatant l'amusement!... Allons! il ne me reste plus qu'à faire mon testament... J'y songerai...

Après un court repos à l'hôtellerie, les trois hommes firent avancer leurs chevaux, et s'élancèrent en selle.

Ils allaient partir, quand un des « serdars » (1), attachés à la personne du prince, s'approcha de lui et lui tendit un papier plié. Le jeune homme l'ouvrit, c'était un ordre prescrivant aux préfets, aux officiers, à tout fonctionnaire public de faciliter le voyage du jeune Monténégrin et de lui obéir en toute chose.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il, je puis agir maintenant.

Au manoir où ils arrivèrent bientôt, les choses étaient toujours dans le même état. Les guerriers n'avaient pas voulu prendre congé de la veuve avant d'avoir revu Georges, de lui avoir offert et leurs bras et leurs « handjars ». Le jeune homme les remercia avec effusion, mais déclara que, sauf deux de ses parents qu'il désigna, il n'emmènerait personne, une troupe nombreuse pouvant donner l'éveil aux ravisseurs.

Il était trop tard pour se mettre en route le jour même, et, malgré leur impatience, nos amis durent remettre l'expédition au lendemain. On tint conseil pendant que se préparait le souper ; on délibéra encore à table ; mais, vers la fin du repas, quand circulèrent les coupes de café et d'eau-de-vie, les têtes s'échauffèrent, et on porta des toasts à la mémoire de Mirko, au succès de l'expédition. Les uns, s'accompagnant de la « guzla », entonnèrent un chant belliqueux, les autres parlèrent des gloires de la vieille Tsernagore, tandis que le plus grand nombre, le « tchibouks »

(1) Colonel.

aux lèvres, s'abandonnait à cette douce et bienfaisante somnolence qui suit toujours un bon repas.

Qui eut dit que trois jours auparavant cette maison avait vu mourir son maître ?,..

* * *

Le lendemain, dès l'aurore, tout était en révolution dans la vieille demeure. Les montagnards des « pléména » éloignées, qui avaient passé la nuit à table ou couchés sur les dalles de la grande salle, rajustaient leurs vêtements souillés, passaient leurs armes à leurs ceintures et prenaient congé de la veuve et de son fils. Bientôt il ne resta plus dans la salle que les deux Français et les jeunes hommes que Georges avait désignés pour l'accompagner.

Le moment d'agir était enfin venu.

On amena les chevaux, on but le coup de l'étrier et on partit bien armé, l'œil aux aguets. André, sur les conseils de Georges, avait revêtu le costume Monténégrin qui séyait à merveille à sa mâle beauté, et devait en outre le soustraire à la curiosité stupide des passants.

Quant à Polycarpe, qui professait pour le pantalon à pied d'éléphant et le veston étriqué un fétichisme véritable, il refusa de quitter ce gracieux accoutrement.

— Ce serait abdiquer ma dignité d'homme libre ! disait-il avec une emphase comique.

Et d'un geste de matamore, il enfonçait sur son crâne son casque d'explorateur de l'Afrique centrale.

On le laissa dire et faire.

Suivant toute probabilité, les bandits, leur coup fait, s'étaient hâtés de gagner la frontière albanaise et de se réfugier dans le Pachilik de Scutari : c'était donc là avant tout, qu'il fallait les chercher.

— Mais quels peuvent être les auteurs de ce crime affreux? dit André en rangeant son cheval auprès de celui de Georges.

— Je ne sais... Mon père, quoi que s'étant longtemps occupé des affaires publiques, ne se connaissait pas un seul ennemi. Je me perds dans un dédale de pensées plus obscures les unes que les autres... à tout crime, il faut un mobile; or, ce mobile, j'ai beau le chercher, il m'échappe...

— Ah! s'interrompit-il en se frappant le front, comment n'y ai-je pas songé plus tôt!...

— Quoi donc? dit André.

— Ecoutez....

Et rapidement il raconta au jeune homme les faits étranges que son père lui avait révélés à son lit de mort.

Et quand il eut terminé :

— Cette enfant, dont on avait assassiné la mère, cette enfant qu'un misérable voulait égorger, devait avoir des ennemis puissants. Pour un motif ou pour un autre, il fallait qu'elle disparut. Mon père à tué l'assassin, mais cet homme, j'en jurerais, n'était qu'un instrument destiné à masquer les véritables coupables. Ces coupables quels sont-ils?... Oh! pour le savoir, je donnerais dix ans de ma vie, car, alors, j'aurais pénétré la trame, j'aurais sauvé Miléna...

— Pourquoi auraient-ils attendu si longtemps pour frapper leur victime?

— La haine est patiente! Et puis, l'occasion manquait. Tant que mon père à vécu, Miléna était en sûreté sous notre toit, car nul n'aurait osé s'attaquer à lui. Il la surveillait avec amour, avec jalousie même, et, quoique dans notre pays, continua Georges en rougissant légèrement, une fille n'a droit à aucune tendresse, à aucune affection, il l'aimait plus peut-être qu'il ne m'aimait...

— Et ce drame s'est passé près de Cattaro?

— Mon père me l'a dit.

— Pourquoi alors ne pas diriger nos recherches de ce côté.

— Je ne sais! je me laisse guider par mes pressentiments, et ces pressentiments me disent qu'*elle* est encore en Tsernagore. Pourtant, je ne négligerai pas votre avis. Demain deux hommes bien instruits partiront pour Cattaro avec mission de battre les environs et de m'informer des moindres incidents de leur voyage. Mais, je vous l'ai dit, c'est ici, ici seulement que je la retrouverai.

Cela se disait sur la route de Riéka dont on n'était guère éloigné de plus deux heures de marche. Le chemin était tellement mauvais que les cavaliers, à chaque instant, se voyaient forcés de mettre pied à terre, ce qui arrachait de profonds soupirs à l'infortuné Polycarpe.

Les deux Monténégrins qui accompagnaient Georges — Stanko Milevitch et Yoko Kielopovitj — solides gaillards à longues moustaches, ornés chacun du grade de « stotinatchi » (1) dans l'armée Monténégrine, l'aidaient en riant à sortir de ces mauvais pas.

— Si encore ils parlaient français! dit-il en allumant un cigare comme fiche de consolation.

— Si seulement tu parlais Monténégrin! riposta André qui l'avait entendu.

Déjà on apercevait la rivière assez large en cet endroit pour permettre à un canot de voguer, et la petite ville, avec ses rues en escaliers où s'étageaient pittoresquement les maisons, ses quais ombragés de mûriers, la coupole de son église, se dessina aux yeux des voyageurs.

C'était jour de marché; l'animation était grande, mais rendait plus difficile les recherches de nos amis. Des

(1) Capitaine.

Dalmates, des Albanais au costume voyant, des Monténégrines parées de leurs « traversa » de soie, portant comme un joug leurs lourdes ceintures de cuivre ou d'argent, ornement disgracieux par son ampleur même et qui n'avait d'autre mérite que de leur épaissir la taille, allaient et venaient, s'arrêtaient auprès des étalages des marchands d'étoffes, des brodeurs de Scutari, achetant, marchandant, se disputant.

Quelques-unes de ces femmes, les jeunes surtout, étaient fraîches et jolies ; les autres, fatiguées par les rudes travaux des champs, les soins du ménage et de la maternité, n'avaient de remarquable, au dire de Polycarpe, que leur air, leur tournure vénérable et antique qui les faisait ressembler à de vieilles médailles frappées sous le règne de Néron.

Dans la Montagne-Noire, où les mœurs se ressentent forcément du voisinage des Turcs, les femmes ne sont considérées que comme des êtres d'un ordre inférieur, destinées à subir éternellement la tutelle de l'homme. Aux uns tous les droits, tous les pouvoirs, aux autres une servilité, une obéissance passives. Les femmes doivent s'occuper de la maison, des enfants, travailler aux champs, porter de lourds fardeaux pendant que leurs seigneurs et maîtres se reposent, causent ou fument. Un guerrier qui n'a que des filles s'afflige et se croit deshonoré, tandis qu'il ne sait comment exprimer son allégresse s'il lui naît beaucoup de garçons...

Cependant on était arrivé à l'auberge, plus grande et mieux tenue que celle de Tsettinjé, chose naturelle si on songe que Riéka est la route ordinaire de l'Albanie, aux marchés qui s'y tiennent. Georges, que la fièvre dévorait, se rendit immédiatement chez le préfet, qui fit, sur-le-champ, interroger les marchands, les principaux habitants. Mais il lui était bien difficile de donner le signalement des ravisseurs qu'il ne connaissait pas ; il ne pouvait parler que

de Miléna et il ne s'en fit pas faute. Mais que découvrir sur de tels indices?...

Néanmoins le fonctionnaire sur qui l'ordre du prince produisit merveille, fit agir tout son petit personnel, jura que si Miléna était encore dans sa « nahia », il le saurait.

— Quant à avoir descendu la rivière pour traverser le lac, c'est ch se impossible, dit-il, les bandits ne le pouvaient pas. Des barques sont bien arrivées de Scutari ce matin, mais aucune n'est encore repartie.

C'est à Riéka, en effet, que les voyageurs s'embarquent dans de grands bateaux à plusieurs rameurs appelés « londras », pour gagner l'Albanie par le lac.

Pendant toute la journée, des « périaniks » (1) dûment instruits se mêlèrent aux groupes, furent de toutes les conversations, questionnèrent, mais sans aucun succès. Le soir, ils se postèrent près de l'embarcadère, examinèrent une à une toutes les personnes qui quittaient Riéka, opérèrent même quelques arrestations. Cette fois encore ils ne purent rien découvrir.

— Nous avons fait fausse route ! dit Georges tristement. Les coquins ont pris une autre direction.

— C'est aussi mon avis ! se hâta de répondre Polycarpe. Mais comment apprendre quelque chose dans ce pays dénué de gendarmes et de douaniers... D'aucuns appellent ces estimables fonctionnaires les « fléaux de la civilisation »... Moi, je dis, au contraire, qu'ils en sont le complément !...

(1) Gardes.

VIII. — Petar pris au piége.

Le Monténégro, nous croyons l'avoir dit, est de peu d'étendue. On peut le traverser entièrement en quelques jours, mais non sans fatigue, car, à proprement parler, la principauté tout entière n'est qu'un massif montagneux coupé çà et là d'étroites vallées.

Ses rivières sont peu nombreuses et n'ont aucune importance, si ce n'est pour le flottage des bois que les Monténégrins commencent à exploiter, mais sur une petite échelle encore et comme à regret.

La raison en est facile à comprendre; les bois et les rochers sont les frontières naturelles du Tsernogortse; à l'abri des uns, sous le couvert épais des autres, il peut braver les formidables armées des musulmans. On comprend alors pourquoi il les ménage.

Il existe pourtant dans la principauté plusieurs rivières navigables à leur embouchure : la Moratcha qui la traverse entièrement avant d'arroser l'Albanie et de se jeter dans le lac de Scutari ; la Zéta, célèbre par ses fertiles vallées, qui rejoint la Moratcha, la Tsernoïevitj-Riéka, la Tsernitsa, qui aussi s'épanchent dans le lac, etc...

Souvent ces rivières traversent les montagnes; parfois elles ont un cours souterrain et courent invisibles pendant plusieurs lieues.

Au printemps, grossies par la fonte des neiges, elles précipitent leurs cours torrentueux entre de hautes murailles de granit, rugissent comme des cataractes, ou dans les plaines, s'étendent en larges nappes, en lacs fangeux que le soleil change bientôt en marais infects ; l'été, au contraire,

leur niveau baisse, et elles ne roulent plus qu'une quantité d'eau réellement insignifiante.

Le climat aussi est loin d'être stable en Tsernagore. A un été exessivement chaud succède ordinairement un hiver rigoureux, pendant lequel la terre reste de longs mois ensevelie sous un blanc suaire de neige. La pluie tombe fréquemment et si, sur les montagnes l'atmosphère impreignée des senteurs résineuses des pins est saine et pure, des plaines successivement échauffées et inondées, il se dégage des miasmes putrides et pestilentiels qui sont une cause d'insalubrité pour le pays.

Pourtant les maladies sont rares en Tsernagore. Cela tient sans doute au genre de vie adopté par les montagnards : une gymnastique perpétuelle, une sobriété excessive. La principauté est pour ainsi dire sans médecins dignes de ce nom. Seulement, comme dans quelques provinces reculées de la France, il existe de nombreux rebouteurs qui se transmettent de père en fils le secret de guérir telle ou telle maladie et opèrent par une médication énergique. Si le malade meurt au cours du traitement, c'est de sa faute et non de celle du médecin qui s'en lave tranquillement les deux mains.

Mais rejoignons nos personnages.

C'est à l'auberge de Riéka que nous les retrouvons tous cinq sombres et découragés... De ce côté, les recherches avaient complètement échoué, seraient-ils plus heureux ailleurs?

— Non, s'écria Stanko Milevitch, il en sera ainsi partout tant que nous n'aurons pas en mains un indice sérieux, tant que nous n'aurons pas déchiffré le premier mot de cette énigme sinistre!... Vouloir continuer nos recherches dans des conditions pareilles, c'est vouloir pourfendre des fantômes!...

— Comment faire, alors! demanda Georges accablé.

— Finir par où nous aurions dû commencer, remonter la source des événements, répondit Stanko sans hésiter. Voici ce que je vous propose : Quittons la Tsernagore, tâchons de découvrir les ruines de la maison où s'est passé le drame qui est le point de départ des faits qui nous préoccupent aujourd'hui. Là nous saurons peut-être, par un voisin, le nom de la femme assassinée, celui de son mari, tué, sans doute, dans l'insurrection des Bouches de Cattaro. Avec ces noms, il nous sera facile de reconstruire la famille entière, de savoir si quelques-uns de ses membres vivent encore... nous saurons, enfin, quels étaient ses ennemis, dans quel but, après s'être défaits de la mère, ils voulaient se défaire de l'enfant.

— Tu as raison! s'écria Georges en saisissant la main de son cousin. A Cattaro! « Que vous en semble, Messieurs? » continua-t-il en traduisant ce qui précède aux deux Français.

— Que votre cousin a raison, dit André simplement.

— Oui, à Cattaro! s'écria Polycarpe qui ajouta *in petto*.

— C'est le seul moyen de s'en tirer! A Cattaro je trouverai mon brave Vincent Laflème, et, ma foi! si André veut rester dans la gueule du loup, il y restera...

Sur cette belle résolution, il redevint gouailleur et gai et fut le premier à presser le départ.

Il faisait nuit, mais, avec de bons chevaux, il était facile de gagner Tsettinjé avant l'aube et Cattaro le jour même. Quelques heures de repos dans l'hôtellerie avaient dissipé toute fatigue, et, comme il arrive toujours après de grandes déceptions, chacun se reprenait à espérer.

— Grâces soient rendues au ciel! murmura Polycarpe en mettant le pied dans l'étrier ; c'est bien la dernière nuit que je passerai dans ce maudit pays.

Hélas! au moment même où le malheureux s'applaudissait de quitter la montagne Noire, de graves événements se

préparaient qui devaient indéfiniment retarder son départ Le ciel, pour ses péchés, lui réservait d'autres aventures.

Après avoir passé la Tsernoïevitja, les cavaliers lancèrent leurs montures au grand trot. Georges et son cousin Stanko Milevitch ouvraient la marche; puis venaient André et Yoko Kielopovitj, Polycarpe, toujours présent, formait l'arrière-garde.

Le ciel était d'une pureté admirable et constellé d'étoiles brillantes, l'astre qui « préside aux nuits, » comme un bouclier de métal dont aucune vapeur ne ternit l'éclat, s'était levé radieux, éparpillant en faisceaux ses rayons argentés que la petite rivière réfléchissait jusque dans ses profondeurs.

Les cavaliers allaient toujours causant de leurs projets, de leurs espérances, et aussi du pays qu'ils traversaient, cette belle Tsernagore que leurs aïeux avaient si vaillamment défendue. André et Polycarpe, qui ne pouvaient suivre la conversation, songeaient accoudés sur leurs selles, l'un, à cette enfant qu'il n'avait fait qu'entrevoir et dont le souvenir ne le quittait plus, l'autre à Paris, à Cattaro, au brave Vincent Laflème qu'il avait tant de hâte de revoir.

Parfois la route côtoyait l'abîme, ou s'encaissait entre de hautes falaises, dont les cimes couvertes d'une buée bleuâtre semblaient supporter le ciel; il fallait alors mettre pied à terre, traîner les chevaux par la bride; puis, la passe dangereuse franchie, on s'élançait de nouveau en selle, galopant pour rattraper le temps perdu.

Soudain Polycarpe se détourna sur sa selle et poussa un cri.

— Je m'en doutais!... dit-il; nous sommes poursuivis. J'ai vu un homme!

— Allons donc! tu prends ton ombre pour un homme...

— Voilà la troisième fois que je le vois, te dis-je... Tout à

l'heure, il longeait cette muraille de rocher qui s'est entr'ouverte comme pour le recevoir...

— C'est donc un sorcier! fit André en riant. Des rochers qui s'ouvrent pour cacher des hommes!... Cela se voit dans les féeries, mais pas dans le monde réel, mon pauvre Polycarpe...

Polycarpe hocha la tête et ne répondit pas. Il avait raison pourtant; ce n'était pas une ombre, un fantôme créé par son imagination qui les « filait, » mais bien un homme.

Pendant les quelques heures qu'ils avaient passées à Riéka, nos amis, tous à leur recherche, n'avaient pas aperçu un individu qui, perdu dans la foule, les suivait pas à pas essayant de surprendre leurs paroles. Quand le soir, lassés, découragés, ils avaient regagné l'auberge, le même personnage était encore sur leurs talons, les escortait jusqu'au seuil. Alors, sûr qu'ils ne lui échapperaient pas, il s'était étendu devant la façace de la maison opposée, et, protégé par l'ombre épaisse que répandait la saillie du toit, avait pu continuer son espionnage.

Mais ils n'avaient rien vu!...

Quelques minutes se passèrent encore.

Polycarpe, que la peur talonnait, ne cessait de détourner la tête. Non, il ne se trompait pas, le mystérieux poursuivant, homme ou démon, n'avait pas quitté la piste.

Il se pencha sur le col de son cheval, et, tirant André par l'extrémité de ses « strouka. »

— Regarde! lui dit-il d'une voix tellement basse qu'elle ressemblait à un souffle. Le voilà!...

André ne put retenir une exclamation de surprise.

L'ombre s'évanouit.

— Qu'avez-vous donc? demanda Georges.

— J'ai, que nous sommes réellement poursuivis. Est-ce un simple voyageur? un bandit? un ennemi? Je penche

plutôt pour cette dernière supposition. Un voyageur eut fait route avec nous; nous sommes trop nombreux pour qu'un bandit ose s'attaquer à nous; un ennemi seul a intérêt à nous suivre sans être vu...

Georges réfléchit un moment. En cet endroit, la route plate et belle, n'était bordée que de champs cultivés, de massifs de feuillage qui rayaient le sol de leurs grandes ombres. Plus loin, au contraire, quittant le sentier battu, le sol s'exhaussait de nouveau pour aboutir à un sombre défilé creusé au milieu des rochers.

Sur un signe de Georges, les cavaliers pressèrent leurs chevaux; quelques minutes après, ils s'engagèrent résolûment dans le sombre défilé. Le silence était lugubre, troublé seulement par l'écho sonore qui répétait le tintement des fers contre le roc, les houhoulements sinistres d'une chouette perchée au faîte d'un maigre sapin. Les roches surplombant de tous côtés interceptaient toute lumière et ajoutaient encore à l'horreur de ce site.

Polycarpe, frissonnant de terreur, crut voir encore le mystérieux personnage se glisser dans l'ombre.

— Quel pays! quelle nuit! murmura le malheureux. Il ne faudrait pas huit jours de cette existence pour me rendre fou...

Parvenu au milieu du défilé, Georges, remarquant une fissure qui s'ouvrait dans la paroi rocheuse, se laissa lestement glisser à bas de son cheval que Stanko saisit par la bride. Puis, faisant signe à ses amis de continuer leur route, son « handjar » nu à la main, il se tapit au fond de l'anfractuosité.

Ce mouvement s'était accompli avec une telle rapidité que l'allure des chevaux ne s'était même pas ralentie.

Georges attendait toujours. Soudain, un homme courbé en deux et profitant habilement de l'ombre épaisse pour

dissimuler sa présence passa devant lui. Brusquement, il bondit; ses doigts de fer étreignirent l'espion à la gorge. Déconcerté par cette brusque attaque, le misérable tomba sans pousser un cri.

— Un mot et tu es mort! dit Georges en appuyant la pointe de son « handjar » sur la gorge de l'espion.

Puis élevant la voix :

— A moi!... appela-t-il.

Brusquement les cavaliers firent volte-face et accoururent sur le théâtre du combat. L'espion, que Georges maintenait solidement, se tordait, râlait sous sa puissante étreinte. Vains efforts! Quelques minutes après, les « strouka » déchirées le garrottaient solidement, et Yoko, l'enlevant dans ses bras comme il eut fait d'un enfant, le jeta sur la croupe de son cheval.

— En avant! dit-il; il me tarde de voir la face de ce vilain corbeau.

Le reste du défilé fut bien vite franchi.

— Ce n'était donc pas un fantôme! murmura Polycarpe.

— Pied à terre! commanda Georges au même instant.

L'endroit où s'étaient arrêtés nos aventuriers semblait un vaste cirque entouré de hautes montagnes dont les gradins étagés formaient comme les degrés d'un escalier de géant. Des pins rachitiques, des mélèzes, des chênes rabougris avaient jeté leurs racines partout où se trouvait un peu de terre végétale, et croissaient dans les positions les plus pittoresques.

On eut pu se croire au fond d'un cratère éteint depuis des milliers d'années. Polycarpe caractérisait nettement ce site en disant qu'il ressemblait à un immense entonnoir.

Eclairé par la lune qui versait à flots sa lumière vaporeuse, mettant un rayonnement à chaque saillie, à chaque relief, dessinant l'entrée de gouffres béants et noyés d'om-

bres épaisses, prêtant aux rocs, aux troncs difformes une apparence satanique, ce lieu était vraiment saisissant. Ce devait être le séjour préféré des génies malfaisants, des vampires qui, la nuit, quittent leurs tombes froides pour traquer les vivants et se repaître de leur sang.

— Brrr!... Quelle décoration épatante! fit Polycarpe, à quel drame vais-je donc assister?...

Cependant les cavaliers avaient mis pied à terre, et, laissant leurs chevaux paître l'herbe rare qui croissait entre les pierres, se rapprochèrent du prisonnier que Stanko avait délivré de ses liens.

L'homme alors releva la tête, et Yoko eut une exclamation de stupeur.

— Petar Mulévitj! fit-il en se reculant.

— L'assassin de Danilo Davonitch! ajouta Stanko.

— Cet homme est à nous! dit Georges d'une voix grave. Qu'il réfléchisse... nous pouvons être ou ses justiciers ou ses libérateurs, le sauver ou le faire périr; car, il ne l'ignore pas, la loi est formelle sur ce point, tout Monténégrin peut frapper le coupable qui s'est soustrait à la justice...

— Eh bien! frappez-moi donc, nobles Tsernogortses! s'écria Petar en entr'ouvrant sa « gougne » de grosse toile. Frappez-moi si vous l'osez! La Montagne-Noire a donc bien dégénéré puisque ses fils les plus illustres font maintenant métier de sbires et de bourreaux?... Georges Grahovitj! Stanko Milévitch! Yoko Kiélopovitj! je vous connais tous, beaux fils! frappez!... mais frappez donc!...

Instinctivement les trois jeunes hommes s'étaient écartés.

Mais un motif trop impérieux les guidait pour qu'ils s'arrêtassent longtemps aux sarcasmes de l'assassin. S'avançant le premier, Georges s'empara de la main du bandit, et, le regardant bien fixement, les yeux dans les yeux...

— Petar Mulévitj, dit-il lentement comme scandant les syllabes; qu'as-tu fait de Miléna?...

— Miléna! répéta Petar qui tressaillit, puis-je savoir ce qu'elle est devenue!... me l'avais-tu donnée à garder?...

— C'est la réponse que Caïn fit au Seigneur, Petar! Ah! tu parlais de la vieille Tsernagore! Oh! oui, elle est bien dégénérée! Les Turcs peuvent assaillir nos frontières, ils peuvent insulter notre foi, nos croyances... Comment leur résisterons-nous?... Ce n'est plus aux hommes maintenant que l'on fait la guerre... c'est aux femmes, aux enfants... Luttes glorieuses, en vérité!... Petar Mulévitj, ton « handjar » s'est trempé dans le sang, tu as tué... Dieu te jugera, les guerriers de ta nation t'ont excusé parce qu'ils n'ont vu que ton courage, ils n'ont vu que l'outrage qui t'avait été fait... Tu pouvais mourir bravement au grand soleil, tu as préféré traîner ta vie dans la fange et l'infamie... Que t'avait fait cette enfant, dis?... de quel crime était-elle coupable à tes yeux?...

— Miléna! fit encore Petar. Je te le répète, j'ignore...

— Mensonge! poursuivit Georges avec véhémence, mensonge! Ah! n'essaye pas de nier, ta main tremble dans ma main, ton regard fuit mon regard... tu mens!...

Il s'était animé. Sa voix, rauque, sifflante, martelait les paroles. Il ne prononçait que des phrases incohérentes, entrecoupées, mais qui allaient droit au cœur du misérable.

— Et quand bien même je saurais quelque chose, crois-tu donc que je parlerai sous la menace? balbutia-t-il avec effort.

— Sous la menace! répéta Georges qui lui lâcha la main. Tiens, tu es libre. Non, reprit-il, je ne ferai ni le métier du sbire, ni celui du bourreau... Tu es libre, Petar Mulévitj! J'avais cru un moment toucher ton cœur; je me suis trompé. Pars. Mais au jour de la lutte, jour bien proche

peut-être, n'essaye pas de revendiquer ta place dans nos rangs : nos guerriers te repousseraient... Tu n'es plus un Tsernogortse ; un Tsernogortse attaque son ennemi en face, et ne rampe pas dans l'ombre pour lui enlever sa femme ou sa fille...

Il se tut. Petar hâletait sous son regard. De tout ce qu'avait dit le jeune homme, rien ne l'avait touché autant que ces mots :

« Au jour de la lutte, garde-toi de revendiquer ta place dans nos rangs! »

Il se sentait maudit puisqu'on lui refusait le droit de défendre son pays. Si perverti que soit le Monténégrin, il y a toujours dans son cœur un coin où couve un amour immense : l'amour de son pays. Pour lui, il n'est pas de sacrifice dont il ne soit capable, pour lui, il donnerait dix vies s'il les avait. Aux jours de bataille, alors que le croissant maudit apparaît dans la plaine, on voit des vieillards mourants quitter péniblement leurs couches et étreindre le fusil pour mourir en regardant l'ennemi en face; des enfants manier des armes trop lourdes pour leurs mains; des femmes se mêler aux combattants et soutenir leur courage.

Petar était encore capable de tous ces dévouements.

— Il n'est plus de réhabilitation pour moi! dit-il d'une voix sourde.

— Tu te trompes, Petar. La souffrance purifie, et, de même que la justice divine, la justice humaine peut pardonner au repentir; je te l'ai dit, et ce n'est pas une vaine promesse, je puis obtenir ta grâce; pour cela tu n'as qu'un mot à dire...

Petar hésitait; un violent combat se livrait en lui. Enfin, comme prenant une résolution soudaine, il s'écria :

— Oui, je parlerai!... Après tout, le remords me ronge... Je ne voulais pas... non, je ne voulais pas! Mais il m'a

saoulé, le misérable! il m'a menacé de me livrer, et j'ai cédé...

— Quel est donc cet homme?

— Je ne sais!... C'est un vieillard ; il se dit Monténégrin, mais il est Dalmate, j'en jurerais. Il m'a sauvé un jour, voilà pourquoi je devins son esclave, son instrument...

— Et qui a frappé Vouko? Qui a enlevé Miléna?

— Lui! toujours lui! Il s'était glissé dans le manoir pendant le repas des funérailles, guettant le moment d'agir. Moi, j'attendais avec des chevaux. Tout à coup, je le vis venir portant l'enfant qui se débattait dans ses bras. Un homme le poursuivait; alors, il tira un pistolet de son « kolan » et fit feu sur l'homme qui tomba. Deux minutes après nous étions à cheval et galopions à toute bride. Au matin nous nous séparâmes; lui continua son chemin; moi je redescendis au manoir avec l'ordre de vous épier et de le prévenir de vos moindres démarches.

— Tu connais donc sa retraite?

— Je la connais.

— Et tu nous guideras?

— Je vous guiderai! dit Petar d'une voix sourde. Ah! pour racheter mon crime, mériter encore l'estime des guerriers, il n'est rien que je ne fasse.....

IX. — Veillée Monténégrine.

Le lendemain les aventuriers entraient de nouveau dans Riéka.

En chemin, Petar Mulévitj avait confirmé ses précédentes paroles, donné de nouveaux détails sur l'enlèvement de

Miléna. Le misérable, disait-il, l'avait conduite à la frontière de l'Herzegovine, sur le mont Dormitor où sa sœur, à lui Petar, s'était retirée depuis des années, pleurant et la honte de sa famille et la perte de ses espérances.

— Car vous n'ignorez pas, continua-t-il que toute fille répudiée par son fiancé est condamnée à un célibat perpétuel, célibat qui est une honte dans notre pays.

— Et ta sœur acceptera ce rôle odieux de geôlière? fit Georges indigné.

— Oui, elle l'acceptera. Théodora était bonne autrefois, mais ses malheurs lui ont aigri le caractère. Elle a soif de vengeance.

— Mais que t'avait promis cet homme pour l'aider dans son œuvre infâme?

— La fortune, la liberté en Herzegovine.

— Quels sont ses projets? Tu dois les connaître.

— Pétrovitch est rusé comme un vieux renard; il se servait de moi sans me rien confier. Que veut-il en faire? Je ne sais. Peut-être la garder comme servante et se venger sur elle des prétendus torts de ses parents; peut-être la tuer; peut-être la vendre aux Turcs.

— L'infâme!...

— Hâtons-nous! Ou je connais mal cet homme, ou il est capable de tout.

Petar était sincère en parlant ainsi. Cette nature encore toute primitive avait pu commettre une faute, un crime, égarée par un faux point d'honneur; mais elle n'était pas mauvaise au fond. Le Tsernogortse a d'autres idées que nous; pour lui le meurtre, lorsqu'il venge une injure, n'est pas considéré comme un crime : c'est une justice. Petar, on l'a vu d'ailleurs, n'avait agi que sous la pression infernale de Pétrovitch, sous l'influence de l'ivresse. A cette heure,

son action lui apparaissait sous son véritable jour : une infamie, et il eut donné sa vie pour la racheter.

On ne s'arrêta à Riéka que le temps strictement nécessaire pour réparer, par un peu de repos, les fatigues de la nuit ; puis on partit, laissant les routes frayées qui, par leurs nombreux détours, allongeaient la distance, pour suivre des sentiers étroits, encaissés entre de hautes montagnes ou serpentant à leurs sommets.

Les aventuriers montaient des chevaux du pays, petits, velus, sans grâce, mais cachant sous ces dehors trompeurs de réelles qualités. Sobres, infatigables, habitués à franchir les pentes les plus raides, à côtoyer des précipices, obéissant à la voix comme le chien le mieux dressé, ils valent les mulets pour les chemins montagneux.

Petar connaissait admirablement le pays qu'il avait parcouru en tous sens dans sa longue existence de proscrit, et il se faisait fort de conduire les aventuriers, par des chemins détournés et connus de lui seul, au terme de leur voyage.

Cependant Georges n'était pas sans défiance; cette conversion lui paraissait trop subite pour être sincère.

— N'oublie pas que j'ai l'œil sur toi, dit-il à Petar, et que, au moindre mouvement suspect, je te brûle la cervelle sans pitié.

— Prends mes armes, répondit le Monténégrin en détachant de son « kolan » son « handjar » et ses pistolets. C'étaient celles de mon père, elles ne m'ont jamais quitté que pendant mon emprisonnement. Prends-les : elles te répondront de moi...

Cette offre que Petar faisait d'une voix calme équivalait au serment le plus solennel. Le Tsernogortse, en effet, éprouve pour ses armes qu'il ne quitte jamais, plus qu'une passion, un culte véritable. Que le feu dévore sa maison, que l'orage anéantisse sa récolte, qu'il perde parents, amis,

tant que sa main pourra serrer la crosse de son fusil, étreindre la poignée de son « handjar, » il ne se plaindra pas. Cela est si vrai que les prisons monténégrines n'ont ni grilles ni verrous. On se contente d'enlever ses armes aux condamné, et cela suffit pour lui ôter toute idée de fuite, car il n'oserait jamais paraître devant les siens privé de ces attributs de l'homme libre.

— Non, dit Georges touché de cette preuve de sincérité; j'ai foi en toi...

— Tu as raison, je ne tromperai pas ta confiance.

La route se poursuivait tristement et en silence à travers un labyrinthe de rochers aux formes les plus bizarres et les plus fantastiques que couronnait une maigre végétation de pins rabougris et de cyprès. Parfois, pourtant, les pentes se faisaient plus boisées. Alors, à travers les branches des taillis, dans les clairières baignées d'ombre et de lumière, on apercevait les silhouettes gracieuses d'une harde de daims ou de chevreuils; sur les rameaux des arbres roucoulaient ou babillaient gaiement des oiseaux, parmi lesquels on remarquait la tourterelle cendrée et le faisan doré.

On entendait le bruissement des feuilles, le murmure cadencé des ruisseaux s'épanchant dans des vasques de granit; et ces bruits charmants contrastaient d'une façon saisissante avec les *couacs* lugubres des corbeaux, les hurlements des loups, les grognements sourds des ours tapis au fond des grottes sombres.

Les voyageurs harrassés s'arrêtèrent au sommet d'une montagne.

André, oubliant toute fatigue, était dans l'enchantement. La Tsernagore toute entière se dessinait à ses yeux comme une carte en relief, avec toutes ses chaînes hautes, escarpées, ses plaines ondoyant au soleil, ses forêts bleuâtres.

A ses pieds, c'est-à-dire à sa gauche, c'était la Tsernagore

arrosée par la Zéta; à sa droite, au contraire, la Berda, aussi accidentée, mais plus riche en feuillées humides, en gras pâturages, où coule la Moratcha, éparpillant dans tous les sens ses nombreux affluents. Puis, au-delà encore, dans le sud, c'était le lac de Scutari, semblable à une immense nappe de cristal plaquée çà et là de grandes ombres, frissonnant ailleurs avec des rutillements d'or fauve; c'étaient des îles, vertes oasis de la plaine d'eau; c'étaient des villages assis au bord des flots, cachés à demi sous un fouillis de verdure; c'étaient des barques glissant légères et rapides. Au nord, à l'est, à l'ouest apparaissaient encore des pics, des aiguilles, des cônes, des massifs alpestres dont quelques-uns resplendissaient sous leurs blanches « kapa » de neige.

— C'est un spectacle vraiment sublime! s'écria le jeune homme.

— Epatant! répondit Polycarpe. Mais ça ne vaut pas la Normandie, mon cher! Parle-moi de ses pâturages, de ses champs, de son soleil! Voilà qui est réellement beau, et qui rapporte! Ici, que voit-on? un sol ingrat et à peine capable de nourrir ses habitants, et Dieu sait s'ils sont sobres! Des forêts inexploitées, et puis des montagnes, des rochers, encore, toujours!... Allez donc établir des grandes routes, des chemins de fer dans ce chaos!...

— Peut-être avez-vous raison, dit Georges qui s'était approché. Notre pays est bien pauvre, en effet; mais tel qu'il est, M. Polycarpe, je ne l'échangerais pas contre votre plantureuse Normandie.

— Affaire de sentiment! dit André qui vit Polycarpe prêt à se fâcher.

Chacun juge d'après ses dispositions particulières. Si Dieu n'avait pas mis au cœur de l'homme le plus profond, le plus saint de tous les amours, l'amour de la patrie, le

monde végéterait dans un état d'agitation, de trouble perpétuel. Chacun envierait à son voisin sa place au soleil; les nations les moins privilégiées sous le rapport du climat, de la richesse territoriale, celles qui vivent sous l'équateur brûlant, comme celles qui parcourent l'aire glacée du pôle, se précipiteraient comme un torrent destructeur vers les zones tempérées, en chasseraient les habitants pour être chassées, refoulées à leur tour. Mais, grâce à cet amour du sol natal si puissant chez l'homme, chacun se trouve bien où il est et... y reste...

— Voilà qui est fort bien dit! fit Polycarpe entre deux bâillements, mais la moindre côtelette ferait bien mieux mon affaire.

— On vous l'apporte! répondit Georges en souriant.

Petar Mulévitj et Yoko s'étaient en effet écartés, et revenaient traînant après eux un gros mouton qu'ils avaient pu se procurer dans une cabane isolée. L'animal fut sur le champ tué, dépouillé, embroché, et, quelques minutes après, rôtissait tout entier devant un bon feu de branches sèches.

Une tourte de pain de maïs, quelques gourdes d'eau-de-vie et de ce vin qui se fabrique dans la vallée de la Zéta, complétèrent ce festin que Polycarpe, lui-même, déclara « épatant... »

— Oui, épatant! dit-il. Pourtant il y a quelque chose qui ne nous va pas. Ce n'est pas que le rôti soit mal cuit ou brûlé; non, il est « à point, » mais manger sans fourchette, sans serviette, voilà ce qui me surpasse...

— Ce n'est qu'une affaire d'habitude, répondit André.

— Habitude tant que tu voudras; mais habitude que je ne prendrai jamais.....

Cependant le soleil inclinait visiblement à l'horizon, nuancé des teintes les plus vives, les plus éclatantes. La nuit venait, et, tandis que — aux pieds des voyageurs — la

plaine apparaissait déjà couverte d'ombres légères et transparentes encore, mais qui, peu à peu, se fondaient dans les ténèbres épaisses, les cimes des montagnes environnantes, se teignant d'or et de pourpre, resplendissaient d'un dernier rayonnement.

— La nuit va nous surprendre avant que nous puissions atteindre le plateau inférieur, dit Georges. Une nuit passée à la belle étoile n'a rien de bien effrayant; le roc tapissé de mousse et de fougères vaut le lit le plus moelleux; mais ces lieux sont bien mal famés...

— Fréquentés par des voleurs peut-être?... hasarda le prudent Polycarpe.

— Non, mais par des ours de belle taille dont je ne vous souhaite pas de faire la connaissance.

— Des ours! clama le Normand, des ours!... Levons le pied en cadence; mieux vaut marcher toute la nuit que de se trouver face à face avec un de ces redoutables maraudeurs...

— Ce qui n'empêchera pas cette rencontre! dit André, riant des terreurs de son ami.

— Nous sommes propres! Mais que faire?

— Aller demander l'hospitalité aux Montagnards qui nous ont fourni notre dîner... Ils ne nous repousseront pas.

— Allons! mais allons vite!...

Par bonheur cette cabane, ou plutôt cet assemblage de cabanes, n'était guère éloignée de plus d'un quart de lieue. C'étaient de pauvres huttes, faites de troncs de sapin à peine équarris, dont la carcasse disparaissait sous une épaisse couche de glaise. Pour toute ouverture, une porte basse; pour toiture, une ou deux brassées de chaume à travers les déchirures duquel on pouvait compter les étoiles.

Dès qu'entrèrent les voyageurs, la fumée épaisse qui s'échappait de l'âtre, placé comme toujours au centre de la

cabane, les empêcha de rien distinguer. Mais un Montagnard ayant soufflé sur les tisons, la fumée chassée par la flamme se massa en volutes noires, bleuâtre sous la voûte du toit, et ils purent voir.

Le coup d'œil était loin d'être beau. La hutte, aux solives noircies, n'avait d'autre ameublement que des lits grossiers supportés par quatre pieds à peine équarris et plantés en terre, des « stolitzé (1) » et des coffres, d'autre luxe qu'une petite image de la Vierge collée à la muraille. Six personnes pourtant, quatre hommes et deux femmes, vivaient dans cette tanière en compagnie de pourceaux qui grognaient dans un coin, de chiens rêvant le museau posé sur leurs pattes allongées, de poulets perchés un peu partout.

Nous oublions une petite couchette d'osier devant laquelle brûlait un cierge bénit et où grelottait de fièvre un pauvre bébé de trois ans à peine.

Tous ces gens ne formaient qu'une seule et même famille que gouvernait un vieillard plus que sexagénaire. Des deux femmes l'une, la plus vieille, était sa propre épouse, l'autre, une belle fille de vingt-deux ans environ, était mariée à son fils aîné. Ses deux autres fils étaient garçons encore.

— La paix du Seigneur soit avec vous, frères! dit Georges en s'inclinant devant le vieillard.

— Et avec vous, frère! répondit celui-ci. Ma maison est petite, mais elle n'a jamais été fermée au pauvre et au voyageur.

Les trois hommes, qui fumaient leur « tchibouks, » accroupis auprès de l'âtre, où, suspendue à une crémaillière de fer, chantait la marmite contenant le souper commun, se hâtèrent de disposer les escabelles en rond, d'apporter du tabac et de l'eau-de-vie pour leurs hôtes. Puis on causa. Polycarpe, grâce à son costume étourdissant — pour la

(1) Escabelles à trois pieds.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Montagne-Noire — se voyait le point de mire de tous les regards, ce dont il s'enorgueillissait, se rengorgeant comme un paon.

Bientôt après, les femmes étendirent un sale tapis sur le sol, et versèrent dans un grand plat de bois le contenu de la marmite, des pommes de terre auxquelles on avait ajouté deux poulets et un quartier de mouton pour les étrangers. Malgré eux, ils fallut qu'ils prissent part à ce festin : un refus eût été un sanglant affront fait à leurs hôtes. Ils s'assirent donc en rond, piquant dans le plat fumant avec la pointe de leurs « handjars, » mangeant du bout des dents, Polycarpe surtout, qui avait vu, non sans stupeur, la marmite, à peine vidée, se remplir d'eau pour la préparation du café.

— Ils ont donc juré de nous empoisonner! gémit-il. Oh! quelle odeur! quel parfum! continua-t-il en se renversant en arrière.

— Fais comme moi, allume un cigare, répondit André toujours imperturbable, et la fumée de ton « manille » dissipera cette odeur, un peu trop *sui generis*, j'en conviens.

Le repas terminé on se rapprocha du foyer.

— Qu'a donc ton enfant, sœur? dit Georges en se rapprochant de la couchette où brûlait un cierge bénit. Il est malade?

— Il est *frappé du mauvais œil!* répondit la pauvre mère en éclatant en sanglots. J'ai fait brûler plus de cent cierges devant la châsse du saint « Vladika » Bazile dont le tombeau est à Ostrog; j'ai consulté tous les sorciers de la Montagne-Noire... rien n'y a fait... il mourra! Rien ne saurait peindre l'accent déchirant avec lequel la pauvre mère prononça ces mots : « Il mourra! » Victime des croyances stupides de sa race, au lieu d'emporter son enfant à Cattaro, où il eût été possible de guérir son mal qui n'était qu'une

maladie de langueur, toujours trompée, mais jamais découragée, elle recourait aux superstitions les plus grossières, aux pratiques les plus coupables...

Le père, lui, paraissait insensible; on eut pu croire que la frêle créature qui criait, se tordait dans son berceau, lui était complètement étrangère.

Cependant les habitants des huttes voisines, ayant appris l'arrivée des étrangers, venaient un à un, se confondant en salutations. On jeta quelques brassées de bois sec dans le foyer, et, bientôt, la flamme monta, claire, pétillante, pleine d'étincelles et de magie, éclairant de ses vifs reflets la cabane tout entière.

C'était un coup d'œil pittoresque et vraiment digne d'attirer l'attention de l'artiste que la vue de tous ces hommes aux profils anguleux, sévères, aux vêtements riches jadis, maintenant haillons sans couleur précise, mais où brillait encore sous l'ardente reverbération du foyer, l'or terni des broderies, armés comme pour une expédition guerrière, graves, accroupis comme pour un conseil.

Les femmes faisaient circuler des coupes pleines d'eau-de-vie; on causait. Peu à peu la conversation s'anima, se généralisa. Un rapsode chanta quelques strophes improvisées qu'accompagnait la plaintive « guzla. » Un autre raconta des histoires de sorciers, de « vîlas, » de revenants que chacun écoutait en frissonnant, tant est grande la superstition de ces natures incultes.

Soudain, un vieillard fit signe qu'il voulait parler. Le silence s'établit comme par enchantement, car c'était un conteur fameux et, au milieu du recueillement général, il commença une histoire dont « son père avait été témoin. »

« Dans le village de Ribnitsa vivait, il y a longtemps, un » homme nommé Savo. C'était un être dur et méchant qui » ne se plaisait que dans le mal, qui ne recherchait d'autre

» bonheur que dans le sang qu'il versait. Honte éternelle » sur lui! Tout bas on l'accusait de sorcellerie, tout bas on » disait qu'il se rendait, la nuit, sur les montagnes hantées » par les mauvais génies, dans les cimetières pour y converser avec les « voukodlaks (1). »

« Il mourut! On l'enterra avec soin dans un lieu écarté; » on mit sur lui six pieds de terre et sur ces six pieds de » terre un quartier de roc pour que, la nuit, il ne pût » quitter sa tombe froide pour tourmenter les vivants...

» Or, écoutez, chrétiens, et suppliez humblement le ciel » de vous préserver de semblables malheurs... Savo était » « voukodlak! » Chaque nuit, quand la lune brillait dans » son plein, il sortait, raide, fatigué, de sa fosse profonde et » parcourait la campagne... Malheur à ceux que le monstre » choisissait pour victimes! Dans les villages voisins, les » jeunes hommes les plus forts, les plus belles jeunes filles, » les plus robustes enfants dépérissaient et mouraient sans » qu'on put rien comprendre à leur mal : ils avaient servi » de proie au vampire!...

» Alors les plus braves guerriers, les prêtres les plus saints » résolurent d'ouvrir la tombe du « voukodlak. » Savo était » étendu sur le dos dans sa bière, les yeux, tout grands ouverts, fixes, mais sans rayonnement; sa barbe et ses cheveux avaient cru, ses ongles étaient semblables à ceux des » oiseaux de proie, et, à travers les tissus transparents de sa » peau, on voyait un sang vif, vermeil, circuler dans ses » veines. Chacun alors se signa dévotement; le pope aspergea d'eau bénite ce cadavre menteur, prononça la formule » de l'exorcisme, et, pour qu'il ne quittât plus sa tombe, les » guerriers lui lancèrent un pieux, dont la pointe avait été » durcie au feu, et qui traversa sa poitrine avant de s'enfoncer profondément dans la terre...

(1) Vampires.

» Son sang coula rouge comme le feu, ses yeux sem-
» blèrent s'agrandir, et un sourire affreux voltigea sur ses
» lèvres...

» Puis la tombe se referma. Depuis ce jour, cloué au fond
» de sa fosse par la parole du Juste, Savo n'a pas reparu à
» Ribnitsa; depuis ce jour les enfants grandissent et vivent,
» les mères ne craignent plus le « voukodlak... »

Cette histoire, qui prouve combien est grande la crédulité superstitieuse du Tsernogortse et que chacun avait écoutée dans un religieux silence, termina la veillée. Les Montagnards se signèrent pieusement devant l'image de la Vierge, puis se retirèrent emmenant une partie des aventuriers, car la hutte était trop petite pour les loger tous.

— Eh bien! dit André en frappant sur l'épaule de Polycarpe qui s'était prosaïquement endormi pendant la veillée; on dort!...

— Hein! quoi! le feu serait-il à la maison? clama le malheureux réveillé en sursaut.

— Pas encore; mais ça pourrait bien arriver...

André ne croyait pas dire si vrai, comme nous le verrons dans la suite.

— Non, reprit-il, le feu n'est pas à la maison. Il est tout simplement question d'une histoire de cimetière, de vampire que Georges me traduisait tout bas pendant qu'on la racontait. C'est superbe, mon cher! Ecoute...

— Assez! assez! s'écria Polycarpe en se bouchant les oreilles. Tu veux donc me donner le cauchemar cette nuit?...

Malgré les tristes appréhensions du pauvre Polycarpe, un quart d'heure ne s'était écoulé que tous, Français et Tsernogortses, dormaient du sommeil du juste.

X. — Triste mésaventure de l'ami Polycarpe.

Mais il était écrit que cette nuit ne se passerait pas sans encombre. Vers le matin, alors que l'aube blanchissait faiblement les cimes escarpées des monts, les voyageurs furent réveillés par ce cri sinistre :

— Au feu!...

Ils se levèrent en tumulte, défonçant les murailles pour sortir plus vite tant le sinistre s'étendait avec rapidité. Quelle en était la cause? Peut-être l'imprudence d'un fumeur qui avait laissé tomber une étincelle sur un des amas de paille épars dans tous les coins. Peut-être aussi, grâce à la prodigalité avec laquelle on chargeait le foyer, la flamme avait-elle atteint le toit de chaume peu élevé, d'où, trouvant un aliment facile, elle s'était propagée avec une rapidité effrayante, lançant au ciel des milliers d'étincelles qui retombaient en pluie de feu sur les toits environnants.

Le village entier flambait rougissant le ciel, le bois craquait, se fendillait, éclatait, les toits, les murailles s'écroulaient, s'effondraient avec fracas! C'était horrible! Les mères, leurs enfants à demi-nus dans leurs bras s'enfuyaient affolées; les hommes, toujours impassibles, s'occupaient de sauver leurs armes, leurs pauvres richesses heureusement faciles à déloger; dans quelques huttes, les petites provisions de poudre éclataient avec bruit, et, à voir ces ombres noires, ou vivement colorées par les reflets immenses du sinistre, courir de tous côtés, appeler, crier, on eut pu se croire au milieu d'un poste d'avant-garde surpris par l'ennemi.

Quant à enrayer le fléau, il n'y fallait pas songer : la

source la plus proche était distante d'un quart de lieue, et, avant qu'on pût y arriver, le village tout entier avait le temps de brûler.

Quand le soleil d'un beau jour dissipa les brumes du crépuscule, des pauvres cabanes, il ne restait plus que des débris fumants et noircis qui achevaient de se consumer.

Les aventuriers, heureusement, avaient pu sauver leurs chevaux.

— Pauvres gens! dit André ému de compassion. Quel désastre!...

— Oui, répondit Georges, le malheur est grand en effet; mais il n'est pas irréparable. Ces malheureux trouveront dans les villages voisins une hospitalité de quelques jours; pendant ce temps, aidés de leurs voisins, ils relèveront les ruines de leurs maisons — les matériaux ne font heureusement pas défaut! — et, avant deux semaines, un village nouveau remplacera l'ancien.

Il était temps de partir. Les aventuriers prirent congé de leurs hôtes, leurs glissèrent dans la main bien plus d'argent qu'il n'en fallait pour reconstruire leurs demeures incendiées, et s'élancèrent en selle.

— Eh bien! Polycarpe!... Oh! ohé!... Il se sera caché, le poltron! fit André en riant.

Polycarpe ne répondit pas.

— Où diable s'est-il fourré? reprit André. Ohé! oh!...

Il monta sur un rocher d'où la vue commandait tout le pays environnant, déchargea sa carabine, cria, appela... Rien! Polycarpe était toujours invisible. L'inquiétude gagnait André.

— C'est incompréhensible! dit-il. Pourtant, il faut éloigner toute pensée d'accident, je l'ai vu sortir de la hutte devant moi...

— Votre ami est prudent, fit Georges; il se sera enfui...

Mais que ceci ne vous alarme pas! nous sommes à quelques heures à peine de Danilograd, c'est cette route qu'il a suivie, et, si nous ne le rencontrons pas en chemin, nous le trouverons là.

— Vous avez raison, répondit André. En route, et ventre à terre!...

* * *

Comme l'avait judicieusement pensé André, Polycarpe n'avait pas péri dans les flammes. Mais, réveillé en sursaut par ce cri terrible : « Au feu! » Aveuglé par les nappes ondoyantes de flammes et de fumée que la brise de nuit tordait et repliait en tous sens, étourdi par le pétillement du bois qui craquait et s'écroulait, les détonations de la poudre emmagasinée dans chaque cabane, le malheureux avait perdu la tête. Depuis qu'il était en Tsernagore, il avait la cervelle farcie d'histoires de Turcs, de brigands; il n'entendait parler que de pillage, de batailles; aussi, ahuri, affolé, s'était-il précipité en avant, s'imaginant que le village était assailli par un parti d'Ottomans.

Pendant une heure, il courut haletant, éperdu, au hasard, ne songeant qu'à une seule chose : se sauver...

Quand la lassitude le força de s'arrêter, il faisait grand jour. Un beau soleil, quoique voilé par moment, inondait de ses gerbes d'or les cimes de la vieille Tsernagore. Il voulut s'orienter, reconnaître le chemin qu'il avait parcouru, mais vainement, il s'était égaré dans le dédale de sentiers de la montagne.

Alors il s'assit sur un quartier de roc, et, la tête dans ses mains, réfléchit amèrement.

Sa position était loin d'être gaie, perdu qu'il était dans un pays sauvage qu'il ne connaissait pas, dont il ne comprenait

pas le langage. Pourtant, rendons-lui cette justice, ce ne fut pas à lui qu'il pensa d'abord.

— Et les autres! murmura-t-il en frissonnant, que sont-ils devenus? Massacrés peut-être! peut-être emmenés en captivité par les Turcs farouches! Ah! André, quand te reverrai-je!... Pas dans ce monde, sans doute!... Oh! maudite fatalité qui nous a jeté dans ce pays!...

« Et moi! que vais-je devenir? Allons, ne perdons pas la boussole, et tâchons de nous tirer de cette situation... épatante... J'ai mes revolvers, ma ceinture cartouchière ne m'a pas quitté. J'ai perdu mon fusil, mais il faut s'en passer; par contre, ma bourse est pleine d'or... Avec cela, même en Chine, ce qui est plus loin qu'ici, on peut se tirer d'affaire. Tâchons de nous orienter...

Après ce beau discours, il s'engagea résolûment dans le premier sentier qu'il rencontra, pensant ainsi retourner à Riéka.

Mais soudain il tressaillit. Au détour du sentier, il venait d'apercevoir un vénérable Tsernogortse, barbe blanche, aspect patriarcal, assis sur une roche, son long fusil entre ses genoux. Malgré lui, il se souvint de Gil Blas et de l'aventure qui lui arriva au sortir d'Oviédo. Reculer ne lui paraissait pas prudent, une balle allant plus vite qu'un homme; avancer ne lui semblait guère moins dangereux.

— A la grâce de Dieu! dit-il.

Et il avança, essayant de se donner un air conquérant quoique ses cheveux se hérissassent sur son front. Quand il passa devant le vieillard, il sentit ses transes renaître, et tirant sa bourse d'un mouvement instinctif, il la lui jeta sur les genoux.

Puis il s'enfuit en courant.

Mais le guignon le poursuivait... A peine avait-il franchi cent mètres, qu'il sentit une lourde main s'abattre sur son

épaule. Il se détourna : l'agile Tsernogortse l'avait rejoint et lui présentait sa bourse en riant d'un air aimable, croyant sans doute qu'il l'avait perdue.

— Où diable la vertu va-t-elle se nicher! s'écria-t-il comme Molière.

Mais se ravisant :

— C'est une ruse! pensa-t-il, le misérable trouve qu'il n'en a pas assez; il veut me dépouiller complètement.

Alors, ouvrant la bourse, il la vida dans la main du vieillard. Celui-ci n'en pouvait croire ses yeux : il y avait là plus de vingt doubles ducats. Plusieurs fois il voulut rendre cette somme vraiment exorbitante pour un Monténégrin à son légitime possesseur. Mais Polycarpe le repoussa et s'enfuit comme un fou.

Cette fois, le vieillard ne le poursuivit pas.

— Enfin! m'en voilà débarrassé! murmura-t-il. Le misérable! il compte le fruit de son crime!... Je suis dépouillé! Heureusement qu'il me reste des lettres de change sur Trieste... en Autriche...

Et pour échapper à de nouveaux dangers, il se jeta dans les sentiers les plus sauvages de la montagne, marchant au hasard ou plutôt à la grâce de Dieu. Sa course errante l'éloignait de tout centre habité, mais il s'en consolait, ayant une sainte horreur des Tsernogortses qu'il considérait tous comme des bandits.

Il marcha longtemps ainsi; la faim commençait à le talonner, et rien à se mettre sous la dent!... Bien qu'on fût au milieu du jour, le ciel s'obscurcissait roulant de gros nuages qui voilaient par moment le disque éclatant du soleil; malgré cela, la chaleur était accablante.

Il allait toujours déchirant ses bottes aux pierres pointues du sentier, laissant des lambeaux de ses vêtements aux ronces et aux buissons...

— Joli pays! rageait-il. Où est mon beau boulevard des Italiens! où sont les belles et larges routes de ma Normandie, où le voyageur trouve à chaque pas un village, une hôtellerie! Maudit soit ce pays où on ne trouve que des pierres pour se casser le cou!...

Cependant le ciel s'obscurcissait de plus en plus. Tout à coup un éclair fulgurant, suivi de vingt autres, raya la nue; le tonnerre éclata avec fracas, et la pluie se mit à tomber avec une violence inouïe.

En moins de quelques minutes, Polycarpe, que son veston élégant, son casque prétentieux protégeaient à peine, fut trempé jusqu'aux os. Le sentier, étroit, encaissé, roulait presque autant d'eau que le lit d'une rivière, et le malheureux en était réduit à barboter comme un canard...

Et la pluie tombait toujours, copieuse, abondante, et les éclairs semblaient incendier le ciel noir, tandis que les éclatantes détonations de la foudre roulaient de cime en cime, de gorge en gorge, repercutées par les échos.

De tonnerre et d'éclairs, tout l'horizon s'emplit!...

Chantonna Polycarpe, à qui ce cataclysme sembla rendre une partie de sa gaieté. *Une, deusse! une, deusse!* Les coudes serrés, la poitrine effacée... *Une, deusse! une, deusse!* pas gymnastique, en avant marche!

Il courut tant qu'il lui resta un souffle dans la poitrine. La nuit venait, et, avec elle, ses angoisses s'accrurent. Enfin, il poussa un cri de joie : les chemins, qu'il avait suivis au hasard, le conduisaient justement dans ce cirque de montagnes où ses amis s'étaient arrêtés deux nuits auparavant.

— Hurrah! s'écria-t-il en jetant en l'air son casque, soi-disant imperméable, mais que la pluie avait réduit à l'état

de pâte ; je suis sauvé! Oui, je me reconnais, je suis proche de Riéka. En route donc.

Mais il réfléchit que la nuit le surprendrait fatalement en chemin, qu'il risquait de s'égarer encore... Et puis la pluie persistait, il était trempé comme une soupe... ne valait-il pas mieux attendre?...

— Oui, dit-il, passons la nuit ici : Les chambres ne manquent pas, poursuivit-il en remarquant de nombreuses ouvertures dans les flancs des rochers ; là je serai au moins à l'abri... Mais avant tout, pratiquons une visite domiciliaire.

Polycarpe était fumeur, et il avait toujours dans sa poche une petite boîte d'argent renfermant des allumettes. Comme il l'avait vu faire aux Tsernogortses, il coupa une branche de pin résineux, en entailla plusieurs fois l'extrémité la plus large et l'approcha de la flamme. La branche résineuse s'alluma aussitôt, et Polycarpe, son revolver d'une main, sa torche de l'autre, entra résolûment dans la grotte qu'il s'était choisie comme chambre à coucher.

A première vue, rien que de bien rassurant. La grotte, peu profonde, peu élevée, aux parois brillantes, à la voûte ornée de nombreuses stalactites qui, sous la rouge lueur de la torche, resplendissaient comme des lustres de cristal, semblait veuve de tout hôtes dangereux.

— On sera épatamment bien ici avec un bon feu! pensa Polycarpe.

Mais il se recula en poussant un cri d'angoisse. Sa main, qu'il avait appuyée contre une des parois, venait de frôler un corps visqueux et glacé. Horreur! c'était un serpent!... Il regarda... devant lui, derrière lui, à ses pieds, partout, ils grouillaient, rampaient, se tordaient : la grotte en était pleine.

Il jeta sa torche et s'enfuit comme un fou.

Si Polycarpe eut été Monténégrin, il se fut réjoui plutôt qu'affecté de cet incident, les serpents étant considérés comme de véritables porte-bonheur en Tsernagore. Mais il ne savait pas cela.

Une douche glacée, qui tomba sur son front privé du précieux casque imperméable, calma son effervescence.

— Il me faut pourtant coucher quelque part! murmura le malheureux qui grelottait de froid. La nuit s'est faite, et j'aurais pris un bain que je ne serais pas plus trempé. Allons, Polycarpe, mon ami, un peu de raison! vous vous êtes conduit dans cette affaire comme un véritable enfant. Les reptiles vous ont pris votre chambre à coucher, vous êtes plus bête qu'eux si vous ne les faites pas déménager.

Et, sur ce beau raisonnement, il ramassa tout ce qu'il put trouver de bois sec, l'entassa dans la grotte, et y mit le feu.

Quelques minutes après le bûcher crépitait, s'enflammait, à la grande joie de Polycarpe, qui ne cessait de l'alimenter. Enfin, quand il pensa que ses dangereux voisins étaient ou morts ou déguerpis, il poussa un *hurrah* retentissant.

— Quelle belle chose que la nécessité! pensa-t-il. C'est épatant comme elle rend ingénieux...

Mais le malheureux n'avait pas pensé à une chose bien simple pourtant. Quand il voulut prendre possession de son domicile si vaillamment conquis, il recula soudain chassé par une chaleur accablante : l'atmosphère de la grotte était celle d'un four surchauffé.

Il lui fallut attendre sous une pluie battante, ce qui heureusement ne fut pas long, qu'une température plus supportable régnât dans sa chambre à coucher. Enfin, il put s'étendre à son aise, quelques tisons flambant devant lui, sur le roc encore tiède et qui lui parut aussi souple que le meilleur lit. La faim le torturait encore; il essaya de mâcher un cigare, mais sans succès; et, pour la première fois, il

regretta et le pain de maïs et les pommes de terre des Montagnards.

L'orage continuait à sévir au-dehors; bercé par le vent, il s'endormit en murmurant le nom du Seigneur.

Quand il se réveilla, le soleil déjà haut éclairait splendidement ce site pittoresque et sauvage; la tempête s'était apaisée. D'abord il eut quelque peine à rassembler ses idées; tout ce qui l'environnait était si étrange, si *impossible* qu'il se crut mal éveillé et renversa sa tête en arrière pour s'endormir de nouveau.

La dureté de son oreiller de pierre le rappela à la réalité. Alors il se redressa, et voulut sortir; mais un cri de terreur s'échappa de ses lèvres.

A l'entrée de la grotte, comme suspendues entre ciel et terre, gigotaient deux choses étranges, brunes, velues, qu'il prit d'abord pour des bras gigantesques, mais qui n'étaient que des jambes; car, bientôt, la partie supérieure, aussi brune, aussi velue, du corps de leur propriétaire, apparut à son tour.

— Un ours! gémit le malheureux; un ours!...

La bête poussa un grognement de satisfaction comme si elle avait entendu. Déjà elle n'apparaissait plus que suspendue par ses deux pattes de devant; sa grosse tête, aux yeux brillants, à la mâchoire ornée de dents blanches et pointues, se pencha sur son épaule comme pour regarder au fond de la grotte. Quelques secondes encore, et le fauve bondissait sur sa proie.

— A moi! cria le malheureux qui, pourtant, n'espérait aucun secours. A moi!...

— Monsieur! répondit une voix lointaine.

Une détonation retentit, puis une deuxième, et le monstre, atteint sous l'épaule de deux balles qui lui traversèrent le cœur, tomba foudroyé à l'entrée de la grotte.

Polycarpe, fou, éperdu, enjamba son cadavre et regarda. Un homme, affublé d'une gigantesque paire de bottes d'où émergeaient des jambes grêles comme des fuseaux et moulées dans un pantalon collant, vêtu d'une jaquette serrée à la taille, coiffé d'un béret, avançait, son fusil encore fumant à la main.

— Vincent! Vincent! cria Polycarpe en lui tendant les bras.

— C'est trop d'honneur, Monsieur!...

— Tu m'as sauvé la vie!...

Que répondre à cela? En moins d'une minute, comme par enchantement, débarrassé de son fusil et de son béret, Vincent, un œil pleurant, l'autre riant, répondait à l'étreinte de Polycarpe.

Vincent Laflèche, que ses amis et même son maître, appelaient Laflême, sans doute à cause de sa sainte horreur de tout travail, était un grand gaillard maigre comme un clou, sec comme un hareng et ayant tout juste trente-deux ans. Tête en poire, bouche large et démesurément fendue, œil petit et bridé, nez en trompette, cheveux d'un blond risqué, type de Jocrisse; enfin, tel était le personnage.

Il avait roulé un peu par tout le monde, avant de servir Polycarpe auquel il était attaché comme le chien à son maître. Tous les amis du Normand connaissaient, admiraient ce type du badaud flânant, bayant aux grues, s'occupant de tout hormis de son ouvrage; Polycarpe lui-même en tirait vanité.

— Vincent a refusé de servir un pair d'Angleterre pour ne pas me quitter! disait il souvent et non sans orgueil.

— Mais, s'écria Polycarpe, la première effusion passée, par quel hasard...

— Je demande pardon à monsieur, de lui couper la parole, mais ce n'est pas un hasard. Je m'ennuyais à

Cattaro, quand un matin l'idée me vint de vous rejoindre. Je plante là les bagages et j'arrive à Tsettinjé. Mais, à l'auberge, l'hôte, un Albanais, qui parle allemand, anglais, italien — et moi, qui ai servi tant de maîtres, je parle toutes les langues, excepté le Monténégrin — l'hôte, dis-je, m'apprend que vous étiez parti pour Riéka. Va pour Riéka! Je me fais indiquer le chemin, je pars sans guide, je m'égare, j'arrive juste à temps pour vous épargner un désagrément, et voilà...

— Brave garçon, va! Mais, as-tu de l'argent?

— Monsieur m'avait confié mille francs; je lui en rapporte neuf cents.

— C'est bien. Maintenant, en route. Il nous faut retourner à Tsettinjé, aller à Ostrog, fouiller le Monténégro tout entier s'il le faut, mais retrouver André.

— Il est donc perdu?

— Il est mort peut-être!... Peut-être prisonnier des Turcs, ce qui serait pis... Mais viens, en route, je te raconterai tout cela.

Et s'enveloppant le crâne dans son mouchoir, le précieux casque imperméable n'étant plus présentable, aidé de Vincent, il essaya de retrouver son chemin.

— Pauvre André! murmurait-il tristement; pauvre André! quand te reverrai-je?...

XI. — La fête du monastère d'Ostrog.

En quittant le village incendié, les aventuriers se dirigèrent vers Danilograd, dont ils n'étaient pas éloignés de plus quelques lieues.

La hâte de retrouver Polycarpe, leur faisait presser l'allure de leurs chevaux; et, ceux-ci, comme s'ils comprenaient l'inquiétude de leurs maîtres, dévoraient littéralement la distance.

A mesure qu'on approchait du plateau, le paysage se faisait plus calme, plus reposé. Aux masses chaotiques, convulsées, succédaient de belles plaines à l'opulente végétation, des vergers, des champs en plein rapport, des villages aux grandes maisons de pierre. Le voisinage de la Zéta donnait au sol une humidité fertilisatrice et les arbres paraissaient plus forts, plus touffus, les herbes plus hautes, es fleurs plus brillantes.

Enfin on atteignit la belle vallée des Biélopavitj au bord de la rivière.

Pas de traces de Polycarpe! Les Tsernogortses que l'on interrogeait, chaque fois que faire se pouvait, n'avaient pas vu l'excentrique personnage, bien facile à reconnaître pourtant.

— Il lui sera arrivé malheur! murmura André tristement.

— Chassez cette pensée, répondit Georges. Grâce au ciel, les habitants de la Tsernagore sont honnêtes et le plus grand malheur qui puisse lui arriver, c'est de s'égarer. Mais notre pays est de peu d'étendue, et de quelque côté qu'il se tourne, quelque route qu'il prenne, il ne peut manquer d'arriver, soit à Tsettinjé, soit à Riéka ou à Danilograd.

— Et les fauves?...

— Ils sont heureusement peu nombreux. Avec de la prudence, et votre ami en a, il est facile de les éviter.

— Dieu vous entende! soupira André.

La cavalcade s'était engagée sur le pont de Medjitsa qui traverse la rivière. De ce point, une heure à peine les séparait de Danilograd.

Arrivés là, Petar se rapprocha de Georges.

— Ecoute, lui dit-il, je crois qu'il est prudent de nous séparer. Pétrovitch est plus fin qu'un renard, il rôde sans doute dans les environs, et, s'il nous voyait ensemble, une catastrophe terrible serait à redouter, pas pour vous, il ne peut vous atteindre, mais pour la malheureuse enfant qu'il retient prisonnière...

— Mais comment nous retrouver?

— Arrêtez-vous quelques heures, un jour même à Danilograd, et partez ensuite pour Ostrog, je serai là. C'est demain la veille de la Trinité, la fête de Saint-Basile. Plus de huit mille pèlerins entoureront le monastère, le tombeau du saint Vladika, et, au milieu de cette foule d'hommes, de femmes, d'enfants, il nous sera facile de nous concerter sans éveiller les soupçons.

— Tu as raison, dit Georges qui réfléchit un moment. Va.

— Tu as placé ta confiance en moi, dit encore le Tsernogortse; elle ne sera pas trompée... Petar ne te trahira pas.

— Cet homme nous quitte? demanda André qui vit le Tsernogortse disparaître au détour du chemin.

— Oui, répondit Georges, mais nous le rejoindrons bientôt. Préparez-vous, continua-t-il, à admirer le peuple monténégrin dans une de ses plus grandes solennités religieuses. C'est demain la fête du saint « Vladika » Basile, dont le tombeau est à Ostrog, fête qui attire un immense concours de

peuple et que préside souvent le « Mospodar (1) » lui-même.

Déjà apparaissaient les premières maisons de Danilograd, ville pour ainsi dire toute nouvelle et dont l'importance ne peut aller qu'en croissant. Danilograd, en effet, par sa position au centre même du Monténégro, par sa proximité du riche pays des Berda, de la Moratcha, la plus puissante rivière de ces contrées, est appelée à devenir un jour la capitale de la principauté ; déjà elle s'est enrichie d'une station télégraphique, d'écoles de filles et de garçons, d'un arsenal établi dans un vieux et pittoresque monastère. Ses maisons, construites toutes sur les plans d'architectes autrichiens, sont grandes, papillottantes au soleil, avec leurs murailles blanches, percées de nombreuses fenêtres que la vigne encadre de ses festons mobiles, et gagnent en confortable ce qu'elles perdent en pittoresque.

Danilograd possède en outre une fort jolie église, une auberge fréquentée et bien approvisionnée, ce qui n'est pas à dédaigner, surtout pour le voyageur.

Mais c'est tout. Pas de ces ruines romantiques, pas de ces vieux monuments qui, ailleurs, se dressent comme une page d'histoire que viennent consulter l'artiste et le poète. Danilograd, tout entière dans le présent, promet beaucoup pour l'avenir, mais ne garde aucun souvenir du passé.

Il était environ une heure quand nos héros entrèrent dans la ville. Danilograd était bien loin d'offrir un coup d'œil pittoresque, animé : toute la population s'était portée sur Ostrog, et si parfois des groupes nombreux traversaient les rues, c'était pour disparaître aussitôt sur la route du vieux monastère.

Le temps pourtant n'était guère propice à la promenade ; mais compte-t-on avec la foi? Et malgré la pluie qui tombait

(1) Prince.

à torrents, les éclairs qui zébraient la nue de lignes de feu, les éclatants roulements du tonnerre, les dévots pèlerins se pressaient, se hâtaient, tant ils craignaient de ne pouvoir assister à la fête du lendemain.

Nos amis s'étaient réfugiés à l'auberge où ils résolurent d'attendre la fin de l'orage trop violent pour être durable.

C'était d'ailleurs donner à Polycarpe le temps de les rejoindre, car, après avoir interrogé leur hôte, fait fouiller la ville, force leur avait été de se rendre à l'évidence : le Normand n'avait pas paru à Danilograd.

— Consolez-vous, dit Georges à André qui se désolait; je vous le répète, il est impossible qu'un malheur soit arrivé. Et puis, j'y songe, monsieur Polycarpe ne connaissait pas la route que nous allions prendre, il lui a donc fallu se rabattre sur celle que nous avions suivie... Il est à Riéka.

— Je voudrais le croire, répondit André, et pourtant je doute. Je connais le caractère de Polycarpe, un rien l'effraie; il est homme à prendre peur de son ombre.

— Voulez-vous que j'envoie Yoko et Stanko à sa recherche?

— Non, je ne suis pas égoïste à ce point. Poursuivez la mission que vous vous êtes imposée, c'est à moi, à moi seul de le retrouver.

— Vous ne connaissez pas un mot de notre langue, vous échouerez. Patientez un jour, un seul... Demain nous aurons retrouvé Miléna. Alors, c'est moi qui vous le jure, si nous n'avons pas revu monsieur Polycarpe, je battrai la Tsernagore entière, s'il le faut, mais je le découvrirai.

— Merci! dit André en lui serrant la main.

Le jour suivant, de bon matin, les aventuriers étaient en selle, et prenaient la route du célèbre monastère, route encombrée de pieux pèlerins. On eût pu se croire sur le chemin d'un des plus fameux pardons de la Bretagne, tant

les types étaient nombreux et variés. Les uns, riches seigneurs couverts de vêtements riches, élégants, d'armes éclatantes d'or et d'argent, allaient à cheval ou à mule; les autres, plus pauvres ou plus pieux, marchaient lentement tête et pieds nus, roulant un long chapelet entre leurs doigts; on voyait des femmes, des enfants; beaucoup étaient venus des confins de l'Albanie, de la Serbie, de l'Herzegovine, de la Bosnie, comptant pour rien les fatigues d'aussi longs voyages; tous, riches comme pauvres, apportaient leur offrande, leur obole au tombeau du saint.

Le temps, si affreux la veille, s'était rasséréné; un beau soleil souriait sur la campagne.

La route de la ville au monastère était des plus pittoresques et serpentait au milieu des plaines verdoyantes avant de s'engager à travers les montagnes. On voyait les pieux pèlerins réunis par groupes, ou se suivant à la file, disparaître par moment derrière les arbres, les rochers, s'entasser dans les bacs nombreux qui ce jour-là sillonnaient la rivière, ou lancer sans hésiter leurs chevaux dans le flot bouillonnant. Puis, la coupole du monastère se dressa blanche, élancée, dépassant les cimes des arbres, tranchant sur le fond sombre de la montagne. Alors chacun se signa dévotement, s'agenouilla, puis, animé d'une ardeur nouvelle comme les pèlerins arabes à la vue des minarets de la Mecque, se précipita en avant.

Aux abords du monastère inférieur, c'était une cohue, une confusion indescriptible, une orgie d'or et de couleurs. Beaucoup de pèlerins, qui n'avaient pu trouver place dans les caravansérails du couvent, et qui, venus la veille des points les plus éloignés de la Dalmatie, de la Serbie, de l'Albanie, avaient été forcés de coucher là, campaient en plein air où s'étaient dressées de blanches tentes de toile et huttes de feuillage.

Partout des étalages d'images pieuses, de croix, de chapelets, de médailles miroitant au soleil; partout des vendeurs de vêtements richement brodés, d'armes incrustées, damasquinées, de bijoux; partout des restaurants en plein air, des marmites, des plats fumant, bouillonnant, des rôtisseries improvisées... Et, au milieu de tout cela, la foule affairée, grouillante, mais silencieuse et comme affaissée sous la sainteté du lieu, allant du monastère inférieur au monastère supérieur, se pressant dans l'étroite plaine, se massant sur les rampes escarpées, apparaissant au sommet des rochers, derrière les troncs des arbres géants comme une vision fantastique!...

André avait oublié Polycarpe tant le spectacle qu'il avait sous les yeux l'empoignait, le stupéfiait...

— Quelle manifestation sublime! dit-il, et combien est puissante la foi religieuse puisqu'elle fait tout quitter, foyer, parents, amis pour venir s'agenouiller devant une tombe, honorer un peu de poussière!... Voyez cette foule... Quelles passions l'agitaient hier, quelles passions l'agiteront encore demain? Qui le sait? Et pourtant elle a tout oublié, souvenir du passé, craintes de l'avenir : elle est là humble, recueillie, repentante... elle espère parce qu'elle croit!...

— Vous avez raison, répondit Georges. Au lieu de le rabaisser, comme certains le prétendent, la religion élève, purifie le cœur de l'homme. Oui, il est des gens qui nient la puissance de la foi, qui dénigrent ce que leurs pères ont adoré, ce que leurs enfants adoreront encore! Pauvres insensés! ils ressemblent à cet aveugle qui niait l'existence du soleil! Ceux-là, je voudrais les prendre par la main, les amener ici, leur dire :

« Voyez cette foule, pourquoi est-elle ici? pourquoi a-t-elle » laissé en souffrance ses intérêts les plus chers, quitté » peut-être le chevet d'un enfant malade, d'une mère, d'un

» père mourant? C'est qu'elle sait que fortune, santé, bon-
» heur, tout cela est dans la main de Dieu! Et vous qui niez
» l'existence de ce Dieu, vous avez donc plus de raison,
» plus de bon sens à vous seul que ces milliers de créatures
» ensemble?... »

Cependant le pèlerinage s'animait. Dans la foule on se montrait, on nommait tout haut quelques puissants personnages, on attendait l'arrivée du prince qui manque rarement d'assister à cette fête annuelle. Les cloches tintaient à toute volée; les popes reconnaissables à leurs longues barbes, à leurs robes constellées, sur la poitrine, de croix d'or et d'argent, à leurs coiffures bizarres d'où pend un voile noir, stimulaient la piété des fidèles, imploraient une aumône, un don pour le tombeau du saint.

Puis le carillon redoubla éparpillant dans l'espace ses notes graves ou aiguës, sonores ou cristallines, et la procession, présidée par le « vladika » lui-même et l'archimandrite d'Ostrog, sortit du couvent. C'était un spectacle magique, unique : les chauds rayons du soleil, arrachaient des éclairs fulgurants aux hautes croix d'or et d'argent, faisaient resplendir les vives couleurs, les broderies des bannières saintes, incendiaient les riches vêtements sacerdotaux; les hommes s'agenouillaient, baisaient dévotement la poussière; les femmes pleuraient.

Et la voix d'airain des cloches éclatait plus grave, plus sonore! et les chants sacrés résonnaient comme une musique céleste qui portait dans tous les cœurs une langueur, un trouble divin!

Derrière les prêtres marchait le souverain entouré de son cortége de « voïvodes, » de sénateurs; puis venaient les principaux guerriers, les officiers; les « perianiks » aux armes éclatantes formaient la haie sur tout le parcours du cortége.

Longtemps on vit la procession, marchant lentement, serpenter avec ses croix, ses bannières, ses lumières dans le sentier tortueux, escarpé, qui conduit au monastère supérieur. Puis tout disparut comme une vision derrière les sombres rochers. Les chants seuls continuèrent à se faire entendre, mais plus doux, plus séraphiques, pour s'éteindre et mourir dans l'éloignement.

La fête alors devint plus populaire, plus bruyante. Envahissant le monastère désert, s'arrêtant devant les riches boutiques des joalliers d'Albanie, des tailleurs, des brodeurs de Serbie, des armuriers de Dalmatie, se groupant autour d'un rapsode, d'un bohémien faisant danser un ours, la foule oublia toute préoccupation, redevint elle-même, ne songea qu'à jouir du reste d'un si beau jour.

Plus loin on contait des légendes, on chantait des ballades guerrières, des jeunes gens organisaient une danse nationale aux accents monotones des « guzlas. »

L'ombre descendait sur la montagne comme un vaste rideau aux extrémités vivement teintes de pourpre d'or; la nuit vint bientôt. Alors mille torches, mille flambeaux rayonnèrent partout comme de rouges étoiles, et, au jour qui s'enfuyait, succéda une clarté brutale, éblouissante.

Les cris, les chants, les accents joyeux redoublèrent : la gaieté tournait au délire.

* * *

Les aventuriers, André surtout, qui se trouvait subitement jeté au milieu de cette féerie étrange, avaient assisté avec intérêt aux diverses phases de la fête, perdus dans la foule, souvent emportés d'un côté ou d'un autre par cette marée humaine; mais ne perdant pas de vue le but qu'ils poursuivaient.

Mais ce fut en vain qu'ils fouillèrent les groupes, qu'ils parcoururent et le couvent inférieur, hier paisible retraite des jeunes séminaristes, aujourd'hui caravansérail bruyant, et le couvent supérieur célèbre par le siége qu'il soutint contre les Turcs, ce fut en vain qu'ils assistèrent à la vente publique et au plus offrant des dons, armes, vêtements, bijoux, bestiaux, faits au saint « Vladika, » nulle part ils n'aperçurent Petar Mulévitj.

— Nous avons agi comme des fous! dit Stanko en hochant la tête. Pourquoi lâcher l'oiseau quand on le tient? Petar se sera enfui; qui sait même s'il n'a pas rejoint son complice.

— C'est aussi mon avis, ajouta Yoko.

— Non, répondit Georges, cet homme nous est fidèle, j'en jurerais; et puisque nous ne le retrouvons pas ici, c'est que...

Il s'arrêta n'osant dévoiler le fond de sa pensée.

— Qu'importe! reprit-il. Avec lui ou sans lui nous poursuivrons notre œuvre. Dieu sera avec nous! Nous connaissons maintenant le repaire de ce monstre... C'est sur le mont Dormitor qu'il a entraîné sa victime... la montagne est devant nous, marchons!...

— Marchons! répétèrent les aventuriers.

Se mettre en route immédiatement était le parti le plus sage. Le monastère et ses environs étaient tellement encombrés que, quelque envie qu'ils aient eue de se reposer, à moins de retourner à Danilograd, il leur fallait forcément passer la nuit à la belle étoile.

Ils reprirent leurs chevaux qu'ils avaient confiés à la garde d'un enfant, et repartirent immédiatement.

La nuit était sombre; la lune ne brillait pas encore et ne devait faire son apparition que deux heures plus tard. Les aventuriers coupèrent chacun une branche de pin qu'ils en-

flammèrent, et, éclairés par ces flambeaux improvisés, continuèrent leur route dans la direction du nord.

Le chemin serpentait de nouveau entre les hautes montagnes qui semblent écraser sous leurs masses le monastère d'Ostrog. Il avait d'ailleurs ce caractère particulier, sauf de rares exceptions à tous les chemins de la Tsernagore : tantôt encaissé, escarpé, tantôt côtoyant des précipices sans fond ; tantôt, enfin, coupé de larges crevasses.

Mais les petits chevaux Tsernogortses ont le pied sûr; habitués à ces routes diaboliques, on les voit longer sans broncher, les arêtes de l'abîme, s'engager sur des passages larges d'un mètre à peine, franchir en bondissant les obstacles, escalader les masses de granit; le voyageur, s'il n'a pas confiance en lui-même, peut sans crainte fermer les yeux et s'abandonner à sa monture; il arrivera à bon port.

On marchait depuis environ une heure quand, tout à coup, le cheval de Stanko, qui tenait la tête de la caravane, s'arrêta, hennit, frappa le sol de son sabot, refusant d'avancer. Ni les cris ni les coups ne purent le décider à faire un pas de plus.

Ne parvenant pas à se faire obéir, Stanko abaissa sa torche et regarda devant lui.

— Un cadavre! dit-il en mettant pied à terre.

— Petar Mulévitj! firent les aventuriers qui s'étaient approchés.

Et tous regardèrent en frissonnant. Le cadavre, était-ce hasard, était-ce intention? barrait complètement le chemin. Le visage était pâle, les membres rigides, mais la bouche, les yeux ouverts semblaient proférer un dernier cri, regarder le ciel comme pour implorer la vengeance; une des mains conservait encore dans ses doigts crispés un lambeau d'étoffe arraché sans doute aux vêtements de l'assassin.

Un poignard était encore plongé dans la poitrine du cadavre.

Les aventuriers ne s'y trompèrent pas. Ce nouveau crime avait été commis par leur mystérieux ennemi; Petar Mulévitj était mort victime de son dévouement à leur cause.

— Il n'y a rien à faire! dit Yoko qui s'était penché sur le cadavre; cet homme est mort depuis plusieurs heures, depuis ce matin peut-être. Voilà pourquoi nous l'avons attendu vainement. Et nous l'accusions! nous doutions de lui, quand son dévouement lui coûtait la vie.

— Mais c'est horrible! s'écria André. Il faut retourner à Danilograd, prévenir qui de droit, faire poursuivre le meurtrier.

Georges hocha tristement la tête.

— C'est inutile, répondit-il. Légalement Petar n'a pas été assassiné; son crime l'avait mis hors la loi, et chacun avait le droit de lui courir sus et de le tuer. Comme vous, je n'irai pas chercher au loin une cause si près : ce n'est pas un Tsernogortse qui s'est fait le bourreau de cet homme, c'est ce misérable, ce démon que nous poursuivons vainement!... Repose en paix, infortuné! ton repentir t'aura mérité la clémence du Père céleste, il te pardonnera...

— Qu'il en soit ainsi, répondit André.

— Mais que ceci ne nous arrête pas, continua Georges qui se redressa sublime d'énergie. Plus ce misérable entassera de crimes, de cadavres, plus nous nous montrerons implacables... Ce n'est pas vengeance, c'est justice d'en débarrasser la terre, de tels êtres ne méritent pas de pitié!... Dors en paix, Petar, ta mort sera chèrement payée!... Nous connaissons maintenant le nom de ce bandit, Pétrovitch! nous connaissons son repaire infâme! En avant donc! notre œuvre ne souffre pas de retards. Dieu sera avec nous...

Ils relevèrent le cadavre, le déposèrent pieusement après lui avoir fermé les yeux, sur le revers du chemin, et remontèrent à cheval, l'esprit attristé par cette scène terrible.

XII. — Miléna.

Notre histoire, où se meuvent tant de personnages, où s'entassent tant de faits qui ont pour théâtre la Tsernagore entière, exige naturellement de fréquents déplacements. Nous allons donc, une fois encore abandonner Georges et ses compagnons pour nous occuper d'un personnage que nous avons trop longtemps négligé.

Nous voulons parler du misérable qui se cachait sous le nom de Pétrovitch.

Comme l'avait dit Petar, le misérable attendait patiemment son heure, dissimulé au milieu des nombreux convives qui emplissaient la salle du festin. Quand il vit que les langues s'animaient, que les têtes s'échauffaient, il quitta sa place, et, sans être remarqué, alla se blottir au fond de la cour.

Petar, son complice, avec deux chevaux l'attendait plus loin.

Il semblait que le génie du mal protégeait le misérable; à peine était-il là, tapis dans son coin, comme un malfaiteur, que Miléna, qui, avec sa mère adoptive, servait les convives, traversa la cour. Bondir comme un tigre, se précipiter sur l'enfant, lui jeter sa « strouka » sur la tête, l'emporter dans ses bras, tout cela fut pour Pétrovitch l'affaire d'un moment.

Cependant Miléna se débattait, essayait de crier; mais les

bras du bandit paralysaient sa faible résistance, la « strouka » épaisse étouffait ses cris...

En ce moment un homme, qui lui aussi traversait la cour, aperçut le ravisseur. Une minute de plus, et Pétrovitch était perdu! Mais c'était un homme de ressource! il se détourna comme un fauve blessé, étreignit la crosse d'un pistolet, passé dans son « kolan, » visa l'homme et fit feu.

Vouko; on l'a reconnu, tomba en portant la main à sa poitrine.

Alors serrant avec force la fillette dans ses bras, Pétrovitch s'éloigna en courant et rejoignit Petar Mulévitj.

Là, il débarrassa Miléna de son bâillon, et la jeta en travers de son cheval.

— A moi! voulut-elle crier.

— Ecoute! dit-il en appuyant sur la tempe de l'enfant le canon de son deuxième revolver, je suis décidé à tout. Donc, pas un cri ou tu es morte!

— Que m'importe!... ils sauront m'arracher de tes mains, bandit! A moi! à moi!...

— Il faut en finir! dit Pétrovitch résolûment. Appelle, Miléna! appelle, et j'en jure sur les cendres de saint Basile, j'étends Georges mort à tes pieds!...

— Oh! fit-elle en frissonnant.

— En route, reprit-il: nous n'avons que trop perdu de temps!...

Et il lança au galop son cheval, dont les sabots avaient été préalablement enveloppés de paille. Petar le suivait à distance.

Ils marchèrent ainsi toute la nuit. Au jour, ils s'arrêtèrent devant une cabane isolée et munie d'une porte solide : Pétrovitch avait bien pris ses précautions! Miléna fut descendue de cheval et transportée dans la chaumière.

— Mais que veux-tu faire de moi? dit-elle en tordant ses

beaux bras de désespoir. Que t'ai-je fait? Pourquoi m'avoir enlevée à la l'affection des miens? Dis, que t'ai-je fait?...

Elle se traînait à ses pieds, elle embrassait ses genoux en pleurant.

Un sourire cruel contracta les lèvres du misérable.

— Prie, implore, supplie! fit-il en croisant les bras sur sa poitrine. Orgueilleuse enfant, j'aime à te voir affaissée à mes pieds... Oh! ma vengeance commence!... Je la veux terrible, complète... Traîne-toi à mes genoux... jamais tu ne t'abaisseras assez, car tu es mon esclave! Ce que tu m'as fait, tu le demandes?... Tu appartiens à une race que j'ai juré d'anéantir, et je tiendrai mon serment, je vengerai sur toi le crime de ton père!...

— Eh bien! tue-moi, bandit! tue-moi, donc! s'écria la vaillante enfant. Ah! tu veux me voir ramper à tes pieds; eh bien! je me redresserai!... Tu veux m'imposer silence, je crierai ton infamie partout, je dévoilerai ton crime!...

— Et Georges mourra! fit-il avec un ricanement strident.

— Non! c'est trop affreux! Grâce!... Pitié!...

Et, de nouveau, oubliant toute fierté, elle se traîna à ses pieds.

— Voilà comme je t'aime! ricana-t-il.

Et, poussant brusquement la porte, il sortit.

Petar l'attendait au-dehors.

— Que faut-il faire maintenant? demanda-t-il.

— Retourner d'où tu viens, te mêler adroitement aux familiers du manoir, épier Georges Grahovitj, le suivre s'il s'éloigne, m'instruire de ses moindres démarches.

— Où te retrouverai-je?

— Je vais gagner la frontière, afin de pouvoir fuir à la première alerte. Ta sœur a sa cabane sur le mont Dormitor, c'est un excellent endroit.

— Tu lui confieras Miléna?

— Oui, je connais son caractère énergique, résolu; elle ne trahira pas notre cause.

— Mais après?... Que comptes-tu faire de ta captive?

— Je ne sais encore... Peut-être une esclave, un souffre-douleur... Oh! il me serait doux de me venger sur elle, longuement, toujours, de tout ce que j'ai souffert! de la martyriser éternellement!... Peut-être... Mais les événements en décideront. Va, acquitte-toi avec zèle de ta mission, et, quand tu reviendras, tu seras riche, libre...

Petar s'éloigna et Pétrovitch se coucha à l'entrée de la cabane, prêt à défendre sa victime, veillant sur elle comme un avare sur son trésor. Il réfléchissait. Quel monde de pensées confuses se heurtait sous son crâne blanchi? quelle infamie nouvelle forgeait, inventait ce vieillard, dont les deux pieds touchaient déjà la tombe? Qui eût pu le dire! Tout à coup son front s'éclaira et un rictus amer contracta ses lèvres.

— Non, je ne la tuerai pas! dit-il. Ce serait une vengeance trop douce, et je veux qu'elle souffre de toutes les tortures, qu'elle rougisse de toutes les hontes!... Il m'a flétri, lui; je la flétrirai! Je la marierai à Petar Mulévitj, à Petar l'assassin, le voleur... j'enchaînerai pour toujours l'existence de cette créature si idéalement belle, à celle de cette brute souillée de tous les crimes!... Ah! une telle vengeance vaut cent fois la mort, car elle ne finira qu'avec sa vie, car elle sera pour elle un supplice de toutes les heures, de tous les instants.....

Ma vie sera assez longue pour que j'en jouisse, pour que j'assiste au bonheur de ce couple vraiment assorti, bonheur qui sera mon ouvrage! Non, je ne la tuerai pas; je la donnerai à cette brute qui me vengera!

La journée s'écoula pleine de riantes idées pour le misérable de sombres angoisses pour la malheureuse enfant.

Agenouillée dans un coin de la cabane, elle priait avec ferveur, ou, sa tête ensevelie entre ses deux mains, elle écoutait, tressaillant au moindre bruit, s'imaginant entendre résonner sur le roc sonore le pas de Georges, de son libérateur!... Il la cherchait, elle en était sûre, elle l'attendait même... Mais la journée entière s'écoula, la nuit vint, et elle était là encore, priant et pleurant...

— Mon Dieu, murmura-t-elle, m'aurait-il abandonnée!...

Un ricanement strident lui répondit : Pétrovitch était là, appuyé contre le chambranle de la porte, la regardant d'un d'un air railleur.

— Oh! fit-elle, lui! lui encore!... Que t'ai-je donc fait, bandit, pour que tu t'acharnes ainsi après moi?... Mais tu n'as donc pas de famille, tu n'as donc pas de femme, d'enfant qui t'aiment, que tu aimes pour être ainsi sans pitié?...

— C'est justement parce que je n'ai pas de famille que je t'ai prise... Allons, sèche tes larmes. Après tout, je ne veux que ton bonheur. Tu n'as plus de père, eh bien! je serai ton père! je te donnerai une sœur, un frère qui t'aimeront, qui te dorloteront!... De quoi te plains-tu?

— Il raille, l'infâme!...

— Allons, trêve de cris... il faut partir!

* * *

Le mont Dormitor, un des plus hauts de cette région est situé à l'extrême frontière nord, entre le Monténégro et l'Herzegovine, et fait partie des Alpes Dinariques auxquelles se rattachent les principaux massifs de la principauté. C'est un séjour sauvage, à peine fréquenté par les hommes; mais, en revanche, hanté par les fauves.

C'était là, sur un quartier de roc dominant un étroit vallon et regardant le Monténégro que la sœur de Petar

Mulévitj, s'était retirée après l'assassinat de Danilo Davonitch. Nature sauvage, inculte, elle se plaisait dans sa douleur, soupirait après une vengeance impossible. Le malheur qui l'avait frappée, en lui enlevant toutes ses illusions, lui avait aigri le caractère et faussé l'esprit; sachant que, par le crime de son frère, l'abandon méprisant de son fiancé, elle était condamnée à un célibat perpétuel, que jamais un guerrier ne lui donnerait le titre d'épouse, un enfant, le doux nom de mère; elle haïssait surtout les femmes et les enfants.

Son fuseau lui rapportait chaque année quelques florins; un petit champ qu'elle cultivait de ses mains, quelques chèvres et deux ou trois moutons suffisaient amplement à ses besoins. Et puis elle connaissait les vertus des simples, possédait des remèdes plus ou moins sûrs contre certaines maladies, et, quoique flétrie publiquement du nom de sorcière, bien des femmes venaient, la nuit, la consulter.

Depuis la catastrophe qui avait causé le naufrage de ses espérances, elle avait prodigieusement vieillie. En quelques mois ses cheveux étaient devenus tout gris, son œil dur, clair comme l'acier, son nez recourbé en bec d'aigle, ses lèvres minces et sanglantes, sa haute taille en faisaient pour tous un objet de terreur superstitieuse.

C'était à cette femme que Pétrovitch avait résolu de confier Miléna.

Le voyage du misérable s'était effectué sans encombre. La Tsernagore ne possède encore ni gendarmes ni douaniers, ces éternels curieux sans cesse disposés à fourrer le nez partout. Sauf quelques « perianiks, » elle n'a pas d'armée permanente : tout homme est soldat, fait partie d'une compagnie, d'un bataillon dont les chefs lui sont connus; mais, pas plus que la caserne, l'uniforme ne lui est imposé. Généralement même le guerrier Tsernogortse s'arme,

s'équipe à ses frais, comme il le veut, comme il le peut, les quelques milliers de fusils perfectionnés que possède la principauté étant réservés aux meilleurs tireurs.

On comprend combien une pareille administration gêne peu les voyageurs.

Aussi, comme nous l'avons dit plus haut, Pétrovitch put arriver au terme de son voyage sans être aucunement inquiété.

Abandonnant l'enfant, qui, lasse, brisée de corps et d'esprit, s'était laissée tomber à l'entrée de la cabane, il eut avec Théodora un long et mystérieux entretien qui se termina par ces mots :

— Je destine cette enfant à devenir la femme de ton frère. Tu connais mes raisons, et déjà tu m'approuves ; mais sur ton âme, surveille la étroitement ! Petar et toi, vous m'en répondez sur vos jours !

— Sois tranquille, vieux père, répondit Théodora avec un sourire cruel ; la cage est bonne et la colombe ne s'en échappera pas !

— Ce n'est pas tout... Miléna est fière, orgueilleuse, elle refusera de se soumettre...

— Je la dompterai, vieux père...

— Bien, je pars tranquille. Adieu ! J'ai hâte de retrouver Petar.

Et il partit. A dater de ce moment commença pour la pauvre enfant une vie de souffrance et de douleur. Dès les premiers instants elle avait essayé d'attendrir Théodora. Mais elle connaissait mal la vindicative monténégrine, si elle la pouvait croire accessible à la pitié ! Théodora savait que sa captive appartenait à la famille des Grahovitj, c'était plus qu'il n'en fallait pour la rendre implacable.

— Pleure ! disait-elle souvent à sa victime ; pleure, tes larmes me réjouissent ! Moi aussi, j'ai souffert, j'ai pleuré,

et personne ne ma consolée, et on m'a jeté la pierre... Etais-je coupable pourtant? Non, mais mon frère était un voleur, un assassin je n'avais plus ni père, ni mère, ni fiancé, je n'avais plus personne à m'aimer, personne à me défendre, et cela suffisait pour qu'on me méprisât... Oh! que j'ai souffert! Mon cœur était bon pourtant, avide d'amour, d'affection, et ils l'ont brisé, foulé aux pieds!...

Et elle éclatait d'un rire faux, strident, qui résonnait douloureusement dans le cœur de la pauvre abandonnée.

Elle en avait fait sa chose, son esclave; il fallait qu'elle se pliât à ses moindres caprices, à ses fantaisies les plus étranges; nature dévoyée et surtout haineuse, elle haïssait la malheureuse enfant autant que tout être disgracié, perverti peut haïr ce qui est pur, noble, généreux... Elle trouvait une volupté sauvage dans ces tortures, ces avanies de chaque minute; elle se vengeait!

Mais Miléna était pieuse; elle savait que rien ici-bas n'arrive sans la permission de Dieu, et elle se résignait. Pour ne pas donner à la mégère le spectacle de son humiliation, elle refoulait ses larmes, contraignait ses lèvres à sourire. Jamais elle ne lui adressait la parole, jamais elle ne répliquait à ses ordres que par une obéissance passive, mais pleine de dignité, à ses injures que par un regard dédaigneux.

Parfois, assise à l'extrémité du roc sur lequel s'élevait la cabane, elle regardait au fond du vallon bleuâtre où pointaient les hautes tiges des pins, où s'arrondissaient en dôme les cimes des hêtres et des chênes, où courait comme un ruban de cristal un ruisseau limpide. De là ses yeux embrassaient un panorama infini, la Tsernagore entière avec ses monts capricieusement semés, jetés pêle-mêle, ses belles rivières, les plaines exubérantes des Berdas. Elle se disait que là des êtres chéris la cherchaient, l'appelaient, et cette pensée em-

plissait son âme d'une douce confiance, car elle avait foi en l'amour de ses parents adoptifs, en la bonté de Dieu.

Elle suivait aussi du regard le vol capricieux des hirondelles, tournoyant sans cesse dans le ciel bleu, et ses lèvres murmuraient :

— Volez oiseaux chéris! volez et portez à mon frère, à ceux qui m'aiment, mon meilleur souvenir!... Dites-leur que je souffre seule, abandonnée, loin d'eux!... Dites-leur qu'ils viennent bien vite à mon secours!...

Puis sa pensée se reportait sur son enfance, sur ses parents qu'elle avait à peine connus. Elle se souvenait vaguement de sa mère, si belle, si bonne! de son père si doux, si affectueux! Mais là s'arrêtaient ses souvenirs, l'amour des Grahovitj lui avait fait tout oublier...

Mais ces heures de calme étaient malheureusement trop rares. La mégère survenait les yeux brillants, le sourire aux lèvres, et, la voyant triste :

— Chante! disait-elle railleusement. Chante, j'aime le son de ta voix.

L'enfant ne répondait que par un sourire hautain. Alors le bras de la mégère se levait et retombait rudement sur sa tête, sur ses épaules. Ecumante, furieuse, l'infernale créature ne s'arrêtait que forcée par la lassitude.

— Je te dompterai! hurlait-elle. Tiens, tu n'as pas de cœur! le sang monténégrin ne coule pas dans tes veines, car, à ta place, j'eusse poignardé celle qui m'aurait traitée ainsi!... Révolte-toi, que je te frappe encore!... Crache-moi l'injure à la face que je te tue !... Lâche ! lâche !...

Ne pouvant abaisser son orgueil indomptable, la misérable créature avait entrepris de la briser sous les coups et les privations. Toute la journée, elle lui imposait les plus dures fatigues; la nuit encore elle la réveillait sous les prétextes les plus futiles.

— J'ai faim, disait-elle; prépare-moi à manger! Il fait froid, souffle le feu! Prends la cruche et va la remplir à la source!...

Cette source était située au bas de la montagne à plus d'un quart de lieue de la cabane. La première fois que cet ordre lui avait été donné, Miléna avait tressailli d'espérance et de joie. Seule! la mégère l'envoyait seule! Oh! combien pesait peu à son épaule délicate la lourde cruche de grès! Elle était bien résolue à la jeter sur le chemin, à s'enfuir. Où? que lui importait! ne trouverait-elle pas partout aide et protection? les Tsernogortses ne lui accorderaient-ils pas tous un abri sous leurs toits, une place à leurs foyers?...

Mais elle avait compté sans l'astuce infernale de la sœur de Petar! A peine avait-elle jeté au loin la lourde cruche de grès, à peine avait-elle fait les premiers pas sur la route de la liberté qu'une main de fer la saisissait au poignet, qu'un ricanement sinistre retentissait à son oreille...

Théodora, car c'était elle, la regardait l'œil brillant de haine.

— Eh! ma douce colombe, on a voulu s'enfuir! Heureusement que j'avais prévu cette pensée... naturelle. Ramasse donc ta cruche, ma mignonne, et souviens-toi qu'on ne trompe pas ma perspicacité... Tiens-toi pour avertie.

Cette fois encore Miléna avait courbé la tête sans répondre autrement que par un sourire méprisant.

* * *

Trois jours se passèrent encore. Pétrovitch n'avait pas reparu. Mais pour être débarrassée de la présence d'un de ses persécuteurs, Miléna n'en souffrait pas moins cruellement.

Au lieu de se calmer, la haine de la mégère semblait s'accroître avec le temps. L'attitude dédaigneuse, provoquante de la jeune monténégrine l'exaspérait au dernier des points; elle se fut peut-être laissée fléchir par les larmes, les prières; mais elle ne pouvait supporter le mépris glacial, le dédain plein d'orgueil et de fierté de la fillette.

Qnoique étroitement surveillée, Miléna n'avait qu'une pensée, une espérance : s'enfuir! Rendue plus prudente par son échec des jours précédents, bien que plusieurs fois les circonstances semblèrent favoriser son dessein, elle résista courageusement à la tentation. Elle sentait que Théodora la guettait, et elle ne voulait plus lui donner le plaisir de la railler.

Elle attendait. Quoi? elle ne le savait elle-même. Pourtant, loin de s'abattre, de s'abandonner lâchement à son sort, elle espérait toujours. Théodora pouvait tomber malade; elle pouvait être forcée de s'absenter momentanément; l'occasion qu'elle attendait pouvait se présenter, enfin...

— Et puis, murmurait-elle, pleine de confiance en Celui qui veille Là-Haut; Dieu ne m'abandonnera pas!...

Dieu, en effet, ne devait pas tromper sa confiance.

XIII. — Le « fou. »

Un soir, brisée de fatigue, presque découragée, Miléna dormait ou plutôt feignait de dormir, étendue dans un coin de la cabane, tandis que Théodora, la tête entre ses deux mains, rêvait en regardant la flamme rouge se tordre et monter jusqu'aux solives du toit.

A quoi pensait-elle. affaissée ainsi? Rêvait-elle à son fiancé assassiné, à sa vieillesse flétrie, à l'abjection dans laquelle elle était plongée? Non, la haine est plus vivace que le souvenir : elle ne pensait qu'à sa victime ; elle se demandait quelles tortures, quelles humiliations elle pourrait bien inventer pour abattre sa fierté, terrasser son orgueil.

Enfin, elle se leva, et la face contractée par un éclair de joie haineuse, se dirigea vers le grabat où reposait la pauvre enfant.

Elle avait trouvé.

— Je couperai tes beaux cheveux blonds, dont tu es si fière, belle jeune fille! dit-elle en ricanant. Nous verrons alors, si tu oseras te montrer parmi les tiens, si tu essayeras de t'enfuir encore?...

Mais au même moment deux femmes entrèrent. Suspendant sa vengeance, Théodora vint à elles et leur demanda d'une voix revêche ce qu'elles lui voulaient.

— Théodora, murmura la plus jeune des deux femmes, j'ai entendu vanter ta science profonde, et je viens t'implorer. Mon fils se meurt et personne ne comprend rien a son mal, car il est victime du mauvais œil! Un si beau gar-

çon ! C'est en vain que j'ai eu recours à tous ceux qui professent l'art de guérir, en vain que j'ai entouré sa couche de cierges bénits, d'amulettes sacrées... il dépérit tous les jours... il va mourir ! Viens, et tu le sauveras...

— Viens, ajouta l'autre femme, et tu seras bien récompensée.

Théodora hésita un moment. Il lui en coûtait de refuser, car, comme presque tous ceux qui s'adonnent aux pratiques de l'art occulte, elle avait fini par croire à sa prétendue science, elle avait foi dans ses sortiléges... Mais abandonner Miléna, c'était trahir Pétrovitch, renoncer à sa vengeance, c'était lui laisser le champ libre...

Elle réfléchit un moment encore.

— Partez, dit-elle aux deux femmes; je vous suis.

Et, tandis que les deux visiteuses s'éloignaient, elle tira de son sein un flacon aux trois quarts plein d'une liqueur ambrée, en versa quelques gouttes dans une coupe pleine d'eau, puis, s'approchant de Miléna, la secoua rudement.

— Bois ! dit-elle en lui présentant la coupe.

Miléna secoua résolûment la tête.

— Bois ! répéta la mégère sur un ton plus menaçant. Non !... Je saurai bien t'y forcer.

Et, voyant que la fillette ne cédait pas, brutalement elle la saisit par ses blonds cheveux, lui renversa la tête en arrière, et lui desserrant les dents de force, lui fit absorber le contenu de la coupe.

— Je suis tranquille maintenant ! dit-elle en sortant. Quand bien même tu t'enfuirais, ma mignonne, tu n'irais pas loin, non. Mon breuvage ne pardonne pas.

C'était un somnifère d'un effet rapide, foudroyant, que la misérable lui avait fait prendre.

Après le départ de l'odieuse créature, un moment de

calme régna encore dans la chaumière, tant Miléna craignait de la voir reparaître. Mais, non! elle entendait son pas pressé résonner sur la roche; puis, ce bruit devint de plus en plus faible, et finit par s'éteindre dans le lointain.

Alors, elle se leva. Une angoisse mortelle pâlissait son visage; de grosses larmes roulaient dans ses yeux cernés par la souffrance. Ainsi, il n'était donc plus d'espoir! Elle était condamnée à ne plus quitter ce monstre qui s'était fait son bourreau! Il fallait renoncer à toute espérance de rejoindre ceux qu'elle aimait! Echouer si près du but, n'était-ce pas horrible?

Car elle ne dormait pas tout à l'heure; elle avait entendu la requête des deux femmes et son cœur s'était gonflé d'une joie indicible en même temps que d'une crainte horrible : de la réponse que ferait Théodora dépendait son sort...

Théodora avait dit oui, et pourtant elle était plus que jamais enchaînée à sa prison!... Déjà des flammes bleues, pourpres passaient devant ses yeux brûlants; sa tête ballottait sur ses épaules, ses genoux se dérobaient sous elle, et elle sentait une invincible torpeur paralyser tout son être.

Le redoutable toxique opérait déjà...

— Non! dit-elle en se raidissant par un suprême effort de volonté; non, je chasserai cette torpeur!... je me sauverai!... Mon Dieu, soutenez-moi!... Si près de la liberté et ne pouvoir en profiter!... Oh! c'est horrible! horrible! Non, j'irai!...

Elle fit encore quelques pas dans la cabane; mais, plus faibles que sa volonté, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sur ses genoux.

— C'est fini! murmura-t-elle accablée, Dieu lui-même

m'abandonne. Je souffre... Oh! mieux vaudrait la mort... La mort, Seigneur! la mort! je l'implore à genoux.

Mais ce cri de désespérance se changea en un cri de joie.

— Sauvée! dit-elle. Oh! oui, je suis sauvée!...

Elle se souvenait d'un mode de médication, universel dans le pays lorsqu'il s'agit de se débarrasser l'estomac. Les Monténégrins, qui regardent toutes les maladies comme provenant de la bile, ont su se procurer un vomitif plus énergique que l'émétique et qui a en plus le mérite de ne leur rien coûter : quelques gouttes d'eau ayant séjournée deux ou trois jours au fond d'une écorce de citrouille, voilà le remède que seul ils implorent.

Et Miléna venait de se rappeler que, l'avant veille, sur l'ordre de Théodora, elle avait rempli d'eau une gigantesque « tiqua (1). »

Peut-être n'était-il pas trop tard!...

Soulevant à deux mains l'énorme gourde, elle s'abreuva à longs traits.

Pendant quelques minutes elle demeura en proie à d'intolérables souffrances. Son visage, de pâle, était devenu livide, sa tête vacillait inerte sur ses épaules, des spasmes convulsifs soulevaient sa poitrine.

Elle crut qu'elle allait mourir...

Mais non! L'énergique remède agissait avec une rapidité surprenante, et bientôt la poitrine libre et dégagée, elle put agir.

Oh! la liberté! la liberté! dit-elle en étreignant à deux mains son front brûlant.

Elle sortit. La nuit était sombre; aucune constellation ne paraissait, le ciel noir comme un crêpe funèbre. Un vent violent

(1) Citrouille.

soufflait sur ces hauteurs, tordant, déracinant les maigres sapins plantés sur le bord de l'abîme; un silence terrible planait sur la campagne.

Elle avançait courageusement, retenant son souffle, essayant de sonder les ténèbres. Le moindre faux pas pouvait la précipiter du haut des rochers; elle ne savait quelle route prendre; mais son courage ne l'abandonna pas.

Elle atteignit bientôt la petite source, cachée dans le vallon, où quelques jours auparavant sa première tentative de fuite avait eu de si tristes résultats. Ce souvenir la fit trembler. Si Théodora, son mauvais génie, s'était cachée là encore pour la surprendre? Si elle allait surgir de derrière les arbres, l'œil railleur, la lèvre contractée par son éternel sourire?

— Non, ce n'est pas possible! murmura Miléna. Plutôt que de retomber au pouvoir de ce monstre, je me tuerais... Mon Dieu, guidez-moi.....

Et elle marchait, marchait toujours, écorchant ses pieds nus aux pierres du chemin. Par moment il lui semblait que l'écho — ce génie railleur et malfaisant qui trompe, égare le voyageur en répondant à sa voix — répétait un pas autre que le sien; ses yeux affaiblis distinguaient au loin, sur les rochers, à la cime des arbres, les flammes trompeuses des feux follets; la solitude pour elle se peuplait de mille êtres imaginaires, démons, gnômes ou lutins, qui tournoyaient à ses côtés, l'invitaient par leurs gestes à prendre part à leurs ébats; le silence s'emplissait de bruits confus, fantastiques chants, cris, plaintes de damnés, vagissements d'enfants...

Sous les arbres de la forêt, elle voyait, semblables à de blancs fantômes, les « vîlas » danser en rond sur l'herbe verte. Irait-elle les troubler dans leurs jeux?

A toutes ces chimères créées autant par le souvenir des récits du foyer que par son esprit surmené, l'énergique jeune fille opposait un courage, une volonté indomptables. Elle marchait droit aux fantômes, et les fantômes s'écartaient d'elle.

En ce moment la lune déchira brusquement les nuages sombres, et se leva rouge, ensanglantée, versant sur la campagne une clarté plus sinistre que les ténèbres.

La jeune fille s'arrêta frissonnante. Elle sortait de la forêt : devant elle s'étendait un cimetière abandonné avec ses tombes que l'herbe avait envahies. Aucune route ne s'offrait devant elle; il lui fallait violer le silence de cette nécropole, troubler le repos des morts!

Se signant plusieurs fois, elle fit avec effort quelques pas en avant. Sa mémoire pleine des effrayants récits de la veillée lui rappelait des histoires d'incubes, de vampires, sombres légendes qui sont autant d'articles de foi pour le Tsernogortse; elle avait peur!

Pourtant, soutenue par son opiniâtre volonté, elle avait franchi la moitié du chemin quand elle s'arrêta les yeux fixes, la bouche ouverte, clouée au sol, par un invincible effroi.

Un homme venait d'apparaître au milieu des tombes, éclairé par les lueurs rouges de la lune, qui lui prêtaient une apparence fantastiques : c'était un « voukodlak!... »

— A moi! voulut-elle crier.

Mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres, et, vaincue par la peur, elle tournoya plusieurs fois sur elle-même et s'affaissa lourdement sur le sol.

Le vampire se pencha sur elle.....

* * *

Quand Miléna reprit ses sens, elle était couchée sur un lit de paille fraîche dans une cabane monténégrine.

Un homme, un vieillard, agenouillé à son chevet, la contemplait avec des yeux humides de larmes.

Il faisait grand jour, et le soleil, entrant à flots par la porte ouverte, éclairait l'intérieur de la cabane. C'était bien là la demeure du Tsernogortse! Aucun luxe, quelques meubles grossiers, des ustensiles plus grossiers encore. Seulement, appendues à la muraille nue, comme un trophée glorieux, brillaient des armes de prix qui jadis avaient dû appartenir à quelque puissant guerrier.

— Dieu soit loué! dit l'homme en voyant la fillette rouvrir les yeux; ce long évanouissement ne laissait pas que de m'inquiéter...

— Où suis-je? murmura la fillette.

Mais elle poussa un cri, un cri de joie cette fois. Dans ce vieillard qui veillait comme un père dévoué à son chevet, elle avait reconnu cet homme que les Monténégrins, faute d'autre nom sans doute, appelaient le « Fou. » Bien des fois il s'était assis au foyer de Mirko Grahovitj, bien des fois il avait partagé son pain, dormi sous son toit : c'était un ami.

— Oh! dit-elle en lui tendant les bras, tu me sauveras, tu me ramèneras près d'eux!...

— Pauvre enfant! tu as bien souffert!... Oui, je te prendrai par la main, je te ramènerai sous ce toit où ton absence a causé un grand deuil, où ton retour sera acclamé avec joie... Si vieux déjà, si inutile en ce monde, je n'espérais pas avoir le suprême bonheur de te retrouver, de te rendre à ceux qui te pleurent.

— C'est donc toi que j'ai vu hier dans le cimetière?

— C'était moi, enfant. Je revenais de la fête d'Ostrog bien las, bien fatigué, car la vieillesse pèse lourdement sur moi;

et, je le vois, il me faudra dire adieu à ce monde sans pouvoir réaliser le rêve que je poursuis depuis bientôt huit ans... Mais, parlons de toi. J'ai appris ton enlèvement par la veuve de Mirko Grahovitj. Les misérables! Comment as-tu pu leur échapper?...

— Oh! dit-elle, c'est une bien triste histoire.

Et frissonnant encore au souvenir de tout ce qu'elle avait souffert, elle raconta rapidement les événements qui s'étaient passés depuis la mort du vieux « voïvode. » Le « Fou » l'écoutait attentivement. Par moment il secouait tristement sa tête blanchie, et un éclair de colère brillait dans ses yeux presque éteints, une sourde exclamation s'échappait de ses lèvres. Quand elle eut terminé, il demeura un moment pensif et silencieux.

C'était un être étrange que ce vieillard. Personne ne connaissait au juste son origine, personne ne savait comment il se nommait, d'où il venait, et quoique le mystère qui semblait planer sur son existence eût éveillé bien des curiosités, échauffé bien des imaginations, plus impénétrable que le sphinx antique, il avait toujours su garder son secret. C'était un habile joueur de « guzla, » un fécond improvisateur, aussi sa venue était toujours acclamée de cris joyeux dans les huttes ou dans les manoirs où il s'arrêtait, et on accourait des « pléména » les plus éloignées pour l'entendre.

Comme les anciens bardes, il menait une existence errante, et bien souvent sa cabane était déserte. On l'appelait le « Fou, » personne ne savait au juste pourquoi, car chacun l'aimait, l'estimait autant à cause de sa bonté, de son inépuisable bienveillance que de son honnêteté proverbiale dans le pays.

Bien que, comme nous l'avons dit, depuis plusieurs années qu'il s'était fixé en Tsernagore, aucune main

n'avait pu soulever le voile qui couvrait son passé, l'opinion générale était qu'une grande douleur avait traversé sa vie, qu'il avait été cruellement meurtri dans ses plus chères affections.

— Prends courage, Miléna, dit-il à la fillette, tes peines seront bientôt finies. Pour le moment tu es aussi en sûreté sous mon toit de chaume que dans l'opulente demeure des Grahovitj, et ce soir nous prendrons la route de Tsettinjé.

— Pourquoi ce soir ?

— Parce que tu es brisée de fatigues, enfant. Et puis, écoute ; il ne faut pas que ceux qui t'ont enlevée puissent découvrir notre trace. Je suis vieux, Miléna, et le handjar que jadis je maniais comme une plume, est maintenant plus lourd que du plomb dans ma main tremblante. Je pourrais mourir pour toi ; je ne pourrais te défendre.....

— Attendons donc ! dit-elle avec un soupir.

Cette journée d'attente fut bien courte cependant. Le vieux rapsode était si bon, il entourait Miléna de prévenances, d'attentions si délicates, il lui parlait si souvent de sa mère adoptive, de Georges dont le nom faisait si doucement battre son cœur que les heures lui paraissaient rapides, fugitives ! Le vieillard avait retrouvé des accents émus, ses lèvres, déshabituées depuis si longtemps du sourire, s'entr'ouvraient par moment, et une lueur de tendresse ineffable brillait dans son regard ordinairement si morne. A les voir ainsi, l'un près de l'autre, la tête blonde de la fillette reposant sur l'épaule voûtée du vieillard, on eût dit un père et son enfant.

Ces deux natures si franches, si loyales, se sentaient attirées l'une vers l'autre par une attraction irrésistible. Le mot : « mon père ! » brûlait les lèvres de Miléna, et le vieux rapsode, plusieurs fois, l'avait appelée : « Ma fille ! »

La journée s'écoula ainsi en douces causeries, et quand, par la porte ouverte de la cabane, ils virent le soleil se coucher comme un roi dans son lit de pourpre, ils s'écrièrent tous deux :

— Déjà !

— Que te disais-je, fillette? fit le vieillard en souriant. La journée s'est écoulée comme un songe, un songe que je regretterai toute ma vie; car jamais, non, jamais je n'ai éprouvé un plus pur bonheur. Mais il ne faut pas oublier que d'autres attendent en pleurant. Partons.

— Oui, partons ! dit Miléna. Mais à mon tour laisse-moi te dire, toi que je voudrais appeler mon père, en partant d'ici, il me semble que j'y laisse la moitié de mon cœur.

Le vieux rapsode, tout ému, allait répondre quand dans l'encadrement un homme se montra, vivement éclairé par les rouges lueurs du soleil couchant qui mettaient comme une auréole sanglante autour de son front.

— Enfin ! s'écria-t-il.

Miléna s'était reculée en proférant un cri d'effroi.

— Pétrovitch ! lui ! lui ! murmura-t-elle.

C'était en effet le misérable. En quittant la cabane de Théodora, il s'était rendu au lieu qu'il avait assigné à Petar, mais Petar n'y était pas, et Pétrovitch avait flairé une trahison. Furieux, craignant pour sa vengeance, il s'était remis sur la piste des aventuriers et les avaient rejoints près de Danilograd. Là ses doutes s'étaient changés en certitudes : Petar le trahissait; il guidait ses ennemis !...

Trop faible et trop lâche pour les attaquer en face, patient dans sa haine, il avait attendu. Par malheur, le frère de Théodora, se séparant de ses compagnons, le servait à son insu. Le misérable n'avait pas reculé devant un nouveau crime que sa sûreté, cette fois, rendait nécessaire, et Petar

Mulévitj, surpris à l'improviste, était tombé sans pouvoir reconnaître la main qui le frappait.

Alors, débarrassé d'un complice gênant, sûr que la trahison ne viendrait plus se mettre en travers de sa haine, il était revenu à la cabane du mont Dormitor. Mais là, l'attendait une nouvelle déception : Miléna avait disparu.

— Fille de louve ! dit-il en secouant brutalement Théodora effarée, réponds !... Qu'as-tu fait de celle que je t'avais confiée ?

— La misérable s'est enfuie...

Et, rapidement, Théodora avait raconté comment, malgré les précautions qu'elle avait prises, le matin en arrivant, elle avait trouvé la cabane déserte.

— Malédiction ! rugit Pétrovitch, je suis aussi bien servi par le frère que par la sœur ! Mais elle n'a pu aller bien loin, je la retrouverai !...

Et cette fois encore sa haine l'avait admirablement servi, puisque vingt-quatre heures à peine après sa fuite, il retrouvait sa victime.

XIV. — Héroïsme de Polycarpe.

A ce cri : « Pétrovitch ! » proféré par la jeune fille, le vieux rapsode s'était redressé.

Les lueurs mourantes du crépuscule éclairaient en plein la face sinistre du bandit, et le vieillard tressaillit.

— Pétrovitch ! s'écria-t-il, tu appelles cet homme

Pétrovitch! Moi, je lui crache un autre nom à la face... Je l'appelle Yvan Goradvitj!!!...

Et, brusquement, courant au misérable, il lui arracha sa « kapa. »

— Mensonge! cria Pétrovitch.

— Mensonge! Peux-tu nier? Peux-tu effacer de ton front la flétrissure imprimée par le fer rouge des bourreaux?... Non, ce mot infâme, TRAÎTRE! qui te juge et te condamne est là, il apparaît marqué en caractères indélébiles!...

— Qui donc es-tu, toi? s'écria Yvan Goradvitj, car c'était bien lui.

— Qui je suis, tu le demandes? Je suis le justicier, je suis celui qui t'a cherché longtemps, Yvan Goradvitj, celui qui vengera sur toi et sa fille volée et sa femme assassinée... Je suis Jaroslav Moravitch!!!...

— Jaroslav! Ah! c'est le démon qui te livre à moi! Tu parles de justice, pauvre fou, comme si je ne te tenais pas en mon pouvoir! Ah! tu es Jaroslav! Eh bien! avant de te tuer, je t'infligerai une torture suprême... Vieillard stupide, tu n'as donc pas compris?...

— Oh! murmura le vieux rapsode.

— Tu n'as donc pas compris pourquoi ma haine poursuivait cette enfant? Jaroslav, écoute, car tu vas mourir, et que cette pensée soit le désespoir de tes derniers instants... Miléna est ta fille...

— Oui, ta fille!... Ta fille que mon frère Petrowa avait enlevée après avoir assassiné ta femme, incendié ta maison!... Je triomphais, mais un homme, Mirko Grahovitj, s'est dressé sur mon chemin; il a frappé Petrowa; il a adopté ta fille... Lui vivant, je ne pouvais rien, rien qu'attendre... L'attente a été longue; mais je ne me suis pas

découragé, je veillais... Ah ! ma vengeance est complète !... Jaroslav ! Jéléna ! vous allez mourir !...

— Infâme ! s'écria le vieillard qui, rapidement, avait saisi son « handjar » suspendu à la muraille. Vois ce fer... c'est celui que je portais le jour ou j'ai dévoilé ta trahison !... Ma main tremble, mais Dieu me donnera la force de te punir de ton crime !...

Un ricanement strident fut la réponse du misérable. Dégaînant brusquement, il se précipita sur le vieillard.

La nuit s'était faite noire, complète. Les deux hommes combattaient dans les ténèbres ; mais leurs « handjars » souples, flexibles s'enlaçaient comme des serpents d'acier, lançant parfois de rouges étincelles, et ils sentaient leur haleine enflammée leur brûler le visage...

Agenouillée dans un coin de la cabane, Miléna, ou plutôt Jéléna priait ardemment. Ainsi cette voix qui, tout à l'heure parlait si éloquemment en elle ne l'avait pas trompée ! Ce vieillard, vers lequel l'attirait une sympathie irrésistible, était son père !... Son père ! à cette pensée une joie immense en même temps qu'une douleur sans nom emplissait son âme.

Son père qu'elle avait tant pleuré était là, et elle allait le perdre encore !...

A cette heure terrible elle oubliait tout, les tortures quelle avait souffertes, celles qui l'attendaient encore si elle retombait au pouvoir du bandit, pour ne songer qu'à son père, pour supplier le ciel de protéger ses jours...

— Ah ! ricana Yvan, tu croyais donc, Jaroslav, que je t'avais oublié ? Tu croyais que j'avais oublié la flétrissure que toi et les tiens vous m'avez infligée ? Etre stupide ! Si je n'avais été soutenu par l'espoir de ma vengeance, je me serais tué le lendemain de ce jour fatal !...

— Quelle vie a été la mienne?... Forcé de me cacher comme un maudit ou d'étaler partout le stigmate de mon infamie, j'ai traîné une existence atroce, infernale, sans espoir de rédemption, de réhabilitation, car ma honte ne pouvait finir qu'avec moi!... Mais je me suis bien vengé... Stéphan Jablovitj, Wladislav, Philippo ont péri, tués tous trois de ma main... Vous aussi, vous allez mourir... toi d'abord, Jaroslav... ta fille ensuite...

— Dieu me protégera, bandit!...

Et la lutte se continua acharnée, horrible. Quoique vieux déjà, Yvan qu'une haine farouche animait, semblait infatigable; il attaquait furieux, impétueux, et Jaroslav ne pouvait que parer ses coups sans pouvoir riposter à son tour.

Le « handjar » pesait lourdement dans sa main tremblante. Déjà, il se sentait à bout de force, déjà son sang coulait par trois blessures; il se voyait perdu...

— Mon Dieu! murmura-t-il, soutenez-moi!... Ne permettez pas que le crime triomphe...

Ces paroles devaient être entendues, car, au même instant des pas lourds firent résonner le rocher et une vive lumière inonda la cabane.

Trois hommes, dont un seul portait le costume monténégrin, parurent sur le seuil armés de fusils et de flambeaux.

Les deux adversaires avaient reculé.

— Et quoi! s'écria dans le plus pur français un des nouveaux arrivants, on ferraille donc ici comme dans un drame du boulevard?

Puis, s'interrompant brusquement, il poussa un cri :

— Mademoiselle Miléna! le « Fou » de Tsettinjé! Mais nous sommes en pays de connaissances!... Quel est donc le troisième acteur de ce drame? Parbleu, ami Vincent... nos

pressentiments ne nous avaient pas trompés! Ce ne peut-être que ce Pétrovitch damné!...

— Un vilain particulier! fit le digne serviteur de Polycarpe.

L'entrée des deux Français et du guide Monténégrin avait été un véritable coup de théâtre; les deux adversaires avaient suspendu leur lutte sauvage, et Miléna, reconnaissant Polycarpe qu'elle avait vu au manoir, s'était précipitée vers lui comme pour implorer sa protection.

— Quatre contre un, reprit Polycarpe, nous pouvons nous montrer crânes. Allons, mon bonhomme, continua-t-il en s'adressant à Yvan, jette ton épatant tranche-lard et rends-toi sans condition... ou...

Les paroles ne furent peut-être pas comprises, mais le geste, un canon de fusil braqué sur sa poitrine, convainquit Yvan. D'un coup d'œil il jugea sa position désespérée. Ecumant, fou de colère, au lieu de jeter son « handjar, » comme le lui ordonnait Polycarpe, il en étreignit convulsivement la poignée, et, poussant un cri qui n'avait plus rien d'humain, bondit sur les trois hommes qui gardaient la porte de la cabane.

Repoussés, bousculés, Polycarpe, Laflème et le Monténégrin allèrent brutalement embrasser le sol.

Quand ils se relevèrent meurtris, contusionnés, le bandit était déjà au bas du sentier rocheux.

— Adieu! Jamos av! cria-t-il d'une voix vibrante; nous nous reverrons...

— Et moi je te signe ton passeport pour l'autre monde! riposta Vincent Laflème furieux de sa mésaventure.

Et, épaulant vivement, il visa le bandit, qui n'apparaissait plus que comme une ombre noire au bas du sentier, et pressa la détente.

Une lueur rouge, sinistre, déchira les ténèbres, et Yvan tomba pour ne plus se relever.

— Qu'as-tu fait, Vincent? s'écria Polycarpe effrayé de ce résultat.

— J'ai écrasé un reptile, voilà tout! répondit le brave garçon avec son calme habituel.

Mais comment peindre la joie, le ravissement de Jéléna et du vieillard, de ces deux êtres si longtemps séparés, qui avaient vécu bien près l'un de l'autre sans se connaître et que la Providence réunissait d'une manière si miraculeuse!

— Ma fille! s'était écrié Jaroslav en ouvrant tous grands ses bras tremblants. Ma fille!...

Et pendant longtemps, leurs yeux brillants d'un même bonheur, leurs deux cœurs confondant leurs battements, ils restèrent étroitement embrassés...

— Vincent, murmura Polycarpe ému, un tel spectacle ne nous paie-t-il pas au centuple de nos peines et de nos fatigues?...

— Vous avez raison, Monsieur! répondit Laflème. Je sens quelque chose là, continua-t-il en portant à son œil un doigt qu'il retira humide, quelque chose qui ressemble furieusement à une larme!... Pour un rien je pleurerais comme un veau.

***

Nos lecteurs se demanderont peut-être comment Polycarpe et son digne serviteur que nous avons laissés sur la route de Tsettinjé avaient pu surgir si inopinément pour empêcher une catastrophe qui semblait inévitable.

On se le rappelle, Polycarpe, regaillardi par l'apparition subite du digne Laflème, avait juré de retrouver Georges et

André. Pour cela, il s'était procuré des chevaux, un guide qui avait le mérite d'écorcher l'italien, et tous trois étaient partis pour Danilograd.

A Danilograd, l'hôte, à leurs questions, avait répondu que ceux qu'ils cherchaient s'étaient mis en route pour Ostrog, et peut-être pour le mont Dormitor.

Sans se laisser décourager, Polycarpe avait repris la piste, battant les environs du couvent, les abords de la montagne, sans succès il faut le dire.

Mais à force de marcher on finit par arriver. Polycarpe devait constater la véracité de ce proverbe populaire, car, un soir que ses deux compagnons et lui arpentaient pour la centième fois peut-être les abords de la montagne, ils avaient vu passer devant eux un homme armé jusqu'aux dents, sa « kapa » enfoncée sur ses yeux, sa « strouka » lui cachant la partie inférieure du visage.

De telles précautions ne sont pas ordinaires aux Tsernogortses qui marchent toujours à visage découvert, et Polycarpe s'était senti mordre au cœur par un vague soupçon.

— Si c'était ce bandit, ce Pétrovitch! avait-il dit à Vincent.

— Possible, Monsieur! avait répondu le brave garçon.

— Sauvons-nous!...

— Ce n'est pas mon avis, Monsieur. Si comme vous le croyez, comme je le crois aussi, car il m'a tout l'air d'un bandit, ce particulier est le Pétrovitch en question, nous n'avons qu'à le « filer » pour découvrir son repaire et sauver peut-être mademoiselle Miléna...

— Qui sait s'il ne va pas rejoindre sa bande?

— Alors, Monsieur, nous battrons prudemment en retraite.

— Tu as réponse à tout. Marchons, mais de la prudence.

— Monsieur sait si j'en ai!...

Et ils étaient partis, suivant à distance le bandit qui ne pouvait se douter qu'on le « filait » ainsi...

On a vu comment leurs prévisions s'étaient réalisées, comment ils avaient pu arriver à temps pour sauver le père et la fille et punir le traître, le meurtrier.

* * *

Huit jours après, quand Georges, André et les deux Monténégrins, découragés, lassés de leurs inutiles recherches, revinrent au manoir, la première personne qu'ils aperçurent sur le seuil fut l'ami Polycarpe.

Derrière lui apparaissait la silhouette osseuse du digne Vincent Laflème.

— Polycarpe! cria André en pressant son cheval. Enfin, je te retrouve! Oh! que ta disparition m'a causé de chagrins...

— Tu es épatant, mon cher!... je ne suis pourtant pas homme à me perdre comme un enfant! J'ai fait même pas mal de besogne, et de la bonne... Mais comment vont vos affaires.

— Mal, répondit André tristement; Georges est frappé à mort; il ne se relèvera pas du naufrage de ses espérances... Nous avons vainement parcouru les abords du mont Dormitor, poussé nos explorations jusque dans la plaine de Niksitch, nous n'avons rien découvert. Théodora, Pétrovitch ont quitté le pays, cela n'est malheureusement que trop certain.

— Peut-être! dit Polycarpe avec un sourire étrange.

— Que voulez-vous dire?... fit Georges qui avait mis pied à terre et s'était rapproché des deux amis.

— Venez! fit Polycarpe.

Et le prenant par la main, il le conduisit dans la grande salle.

— Regardez! dit-il.

Georges poussa un cri joyeux; il venait de voir Jaroslav, sa mère, Jéléna, Jéléna qui lui tendait les bras...

— Elle, Miléna!... fit-il fou de bonheur.

— Non, fit Jaroslav, ce n'est plus Miléna... C'est Jéléna... c'est ma fille...

— Oh! qu'importe! répondit le jeune homme avec effusion. Jéléna ou Miléna, je l'aime, le reste n'est rien!...

— Et sauvée par nous! ajouta Polycarpe. Ce n'est pas pour nous vanter, continua-t-il, mais l'entreprise était diablement épineuse et dangereuse... Nous avons couru de terribles dangers, n'est-ce pas Vincent?

— Monsieur a toujours raison, répondit le brave garçon.

Mais on ne les écoutait pas. On avait tant de choses à se dire! tant d'aventures étranges à se raconter! Georges, Jaroslav, Miléna, la veuve ne formaient plus qu'un seul groupe; les deux jeunes Monténégrins, André, appuyés contre une des parois de la salle, regardaient le sourire sur les lèvres, une larme dans le regard, tandis que Polycarpe et Vincent Laflème se contemplaient ahurris, hébétés.

— Voilà donc comment ils s'occupent de nous, après l'immense service que nous leur avons rendu! dit enfin Polycarpe. Vincent, mon garçon, retiens bien ceci : de même que le cœur de la femme, le cœur de l'homme est pétri d'ingratitude...

— Monsieur a raison! répondit Vincent sérieusement.

. . . . . .

. . . . . .

On devine aisément la fin de cette simple histoire.

Pétrovitch, ou plutôt Yvan Goradvitj mort, aucun danger ne menaçait plus ni Jéléna ni son père, Georges n'avait plus à redouter aucune embûche, aussi le bonheur, nous ne dirons pas la joie, la mort de Mirko étant trop récente encore, le bonheur vint de nouveau se fixer sous le toit du manoir.

Jaroslav, au comble de ses vœux, a renoncé à son existence errante, et s'est fixé à Tsettinjé pour le reste de ses jours. Comme on le pense, il a pleinement ratifié les derniers désirs du vieux voïvode, et, à l'expiration de son deuil, Georges épousera Jéléna.

Les deux Français, quelles que fussent les instances de Georges pour les retenir au moins jusqu'au jour de la célébration du mariage, ont quitté la Tsernagore; l'un, Polycarpe, gai comme un pinson, l'autre André, triste, mais résolu.

On le devine, une passion qu'il ne pouvait chasser s'était emparée de lui : il aimait Jéléna.

Arrivés à Paris, les deux amis se sont séparés.

André, dont le cœur conserve toujours le souvenir de la jeune Monténégrine, voyage pour oublier.

Quant à Polycarpe, toujours accompagné de son fidèle Vincent Laflème, il s'est retiré dans sa province natale et fait valoir ses terres qui, sous sa direction, ont déjà doublé de valeur. Peut-être se mariera-t-il un jour, s'il trouve une dot suffisante. En attendant, Laflème et lui, lui et Laflème fabriquent des moutons perfectionnés, au point de vue de la laine et des côtelettes, des chevaux étiques et des bœufs hydropiques qu'ils espèrent bien voir primer au prochain concours agricole.

Souvent ils parlent de « leurs longs voyages, » et racontent devant un auditoire composé d'amis, de voisins com-

plaisants les dangers terribles qu'ils avaient couru dans la Montagne-Noire.

— C'est un beau pays sous bien des rapports! dit Polycarpe pour terminer; mais on me donnerait six cent mille livres de revenu, et château sur le mont Kom, pour y habiter que je refuserais. N'est-ce pas Vincent?

Et Vincent, qui a son parler franc dans la maison répond invariablement :

— Monsieur a raison!

FIN.

TABLE

I^er. — Un traître. 5

II. — Un drame terrible. 15

III. — A Tsettinjé. 26

IV. — Quelles révélations fit Mirko Grahovitj avant de mourir. 38

V. — Funérailles monténégrines. 48

VI. — Qui explique bien des choses, mais n'apprend rien de nouveau. 59

VII. — Sur la piste des ravisseurs. 70

VIII. — Petar pris au piége. 82

IX. — Veillée monténégrine. 92

X. — Triste mésaventure de l'ami Polycarpe. 104

XI. — La fête du monastère d'Ostrog. 115

XII. — Miléna. 126

XIII. — Le « Fou. » 137

XIV. — Héroïsme de Polycarpe. 147

FIN DE LA TABLE.

Isle. — Imp. Eugène Ardant et Cie

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002268299b

CE PQ 2380
.P36M5 1893
C02 PARES, EUGEN MILENA: HI
ACC# 1430841